



TROISIEME PARTIE

TRADITION RELIGIEUSE ET MODERNITE

"Les rites les plus barbares ou les plus bizarres, les mythes les plus étranges traduisent quelque besoin humain, quelque aspect de la vie soit individuelle soit sociale".

(DURKHEIM Emile, in Les Formes Elémentaires de la Vie Religieuse, Paris, P.U.F., 1960, 647 p., Notamment à la p. 3).

Dans cette troisième et dernière partie, nous étudions plus particulièrement les pratiques et les fonctions sociales de la religion. Nous laisserons de côté le problème de la foi ou de l'éthique religieuse, sans affirmer pour autant, comme Durkheim, que le culte n'a d'autre objet que l'être social, c'est-à-dire la société, que maintenir la société est sa seule raison d'être (1). Cependant, en ce qui concerne la religion traditionnelle nous pouvons parler, par exemple, de facteur de stabilité, de réponse aux aspirations communes, de thérapie, d'apaisement des craintes collectives, etc. Quant au christianisme, qui, de plus en plus, coexiste à Fasina avec la religion traditionnelle, surtout chez les jeunes, nous pouvons dire qu'il tend vers une société où serait totale la charité, le lien de la perfection. Pour le christianisme, la charité est ordonnée à la construction de cette société nouvelle.

Ainsi, dans cette étude, nous rapportons des éléments à travers lesquels se manifestent les fonctions principales des pratiques religieuses dans la vie paysanne malgache.

Pour cette étude nous allons procéder en donnant quelques exemples des cérémonies auxquelles nous avons assisté.

(1) Cf. DURKHEIM (Emile) op.cit. pp. 65, 597.- 598, 609-610.

CHAPITRE PREMIER

LES PRATIQUES DU CULTE ET LEURS FONCTIONS SOCIALES

A - DISCOURS A L'OCCASION D'UNE CEREMONIE DE PARTAGE
DES BIENS (RASAHARIANA)

"Pepelafika, fotoana mialin-taona"
(Une vieille coutume millénaire)

Le mercredi 5 août 1970, à Sarafanina, près d'Ambodimanga, à 4 km de Fasina, nous avons pu assister à une cérémonie de sacrifice de zébu, dite rasahariana (partage des biens).

La cérémonie commence dès la veille au soir dans une ambiance de fête, sur le lieu du sacrifice. Les jeunes dansent et chantent toute la nuit. A minuit, on verse de l'alcool (toaka) sur l'autel du sacrifice, puis on rend visite au boeuf attaché à l'Est de l'autel pour une libation, en chantant de plus en plus fort. Au premier chant du coq, à l'aube, on rend visite de nouveau à l'animal. Dès qu'il fait jour les jeunes commencent à faire cuire le riz avec lequel sera accommodée la viande du sacrifice. Quand les invités commencent à arriver, les ray aman-dreny (père et mère) responsables de la cérémonie reçoivent l'offrande des invités (soronafo) et marquent leur nom et le montant de leur don dans un cahier.

Le sacrifice, proprement dit, commence le matin lorsque tous les invités sont arrivés. Le boeuf amené depuis la veille est conduit à l'endroit du sacrifice, il est traité avec respect, les jeunes n'ont pas le droit de monter dessus ni de l'exciter (1). Arrivé à

(1) car le boeuf du sacrifice doit être sans défaut.

l'endroit précis, l'animal est allongé sur le sol les pattes liées et la tête tournée vers l'Est (1).

L'animal ainsi préparé, la foule se rassemble autour et se tait. Dans cette ambiance, M. Bevary, du village d'Ambodimanga, prononce un discours :

"Vous n'êtes conviés ni pour le service du roi ni pour celui de l'administration, ni pour un bruit de canon entendu dans cette région (annonçant l'ennemi) mais pour la cérémonie du partage des biens pour notre défunt selon la tradition de nos ancêtres.

Tout d'abord, nous vous remercions, vous habitants d'Ambodimanga, Fasina, Anantarambarahina, Sandrakatsy. Vous êtes venus sans ménager vos jambes. Vous avez abandonné vos travaux pour venir à nous. Nous vous avons appelés non pour des futilités. Nous sommes réunis au nom d'une vieille coutume millénaire (Pepelafika fotoana mialin-taona). Qui l'a instituée, nous n'en savons rien, mais, l'être humain sort du ventre de sa mère et devient un homme, puis, un jour il meurt, qu'il soit petit ou grand. Cette coutume nous dit : "Il faut donner au mort sa part de biens et le pleurer".

La vie difficile actuelle nous a obligés d'attendre jusqu'à ce jour où nous avons trouvé un boeuf pour le donner à Antila (nom du mort) ; il lui revient. C'est pour cela que nous vous avons invités.

Deuxièmement : Pour la bonne entente entre nous, nous devons vous dire d'où vient ce boeuf. Nous ne savons pas exactement de quelle vache il est né mais nous vous affirmons qu'il vient du troupeau familial.

Troisièmement : Nous avons le "ticket" (prononcé

(1) Le soleil qui donne la lumière et la vie vient de l'Est.

en français dans le discours) pour tuer ce boeuf, mais si quelqu'un dit qu'il est à lui qu'il le délie avant qu'on ne le tue.

Quatrièmement : Veuillez nous excuser si l'alcool n'est plus aussi abondant qu'il l'était autrefois pour cette cérémonie. Nous n'avons pu nous en procurer davantage à cause du Fanjakana. Le peu que nous avons pu obtenir, buvez-le en paix. "Que celui qui en a reçu beaucoup en boive beaucoup, que celui qui en a reçu peu en boive peu".

Cinquièmement : "Ny toaka, manoatoak'evitra, ny barisa mandrisarisa" (L'alcool trouble l'esprit, le barisa (1) fait entrer en transe). Parmi nous, il y a des gens qui ont été chefs de village, d'autres conseillers qui ont été chargés par l'Administration de faire exécuter des ordres... Nous prions le Fokonolona ici rassemblé, grands ou petits, de ne pas profiter de cette occasion pour se venger.

Nous tenons aussi à ce que personne n'emporte le toaka (alcool) hors d'ici pour nous accuser devant le Fanjakana. Surtout vous les jeunes ne soyez pas trop turbulents pendant la cérémonie ; vos rancunes habituelles, chassez-les loin d'ici. Ne profitez pas non plus de cette rencontre pour vous venger de vos rivaux. Nous sommes tous ici parents car nous avons les mêmes ancêtres. Réjouissons-nous et mangeons en paix ce que le défunt Antila nous a offert à nous ses enfants, ses petits enfants, ses parents. Voilà pourquoi nous vous avons réunis aujourd'hui, vous le Fokonolona !"

(1) Barisa : boisson faite avec du miel, réservée le plus souvent à la cérémonie du sacrifice ou du tromba. Ici l'orateur fait un jeu de mots.

Après ce discours, le porte-parole des invités le résume, l'enrichissant de ses réflexions personnelles et de proverbes et termine par ces mots : "Nous avons entendu vos paroles et vos conseils. Vous pouvez commencer la cérémonie du sacrifice car nous ne sommes pas venus pour semer le trouble mais pour assister au Rasaharîna d'Antila".

A - LITURGIE DU SACRIFICE

"Masina ny fomban - dRazana ka tsy azo ovana sy tsy amelana".

(La coutume des ancêtres est sacrée, on ne doit ni rien changer, ni rien laisser).

L'aîné de la famille du défunt tenant la queue du boeuf en la remuant dit :

"Je te parle, ô boeuf ! (Mañozona (1) anao aomby'tô!). La raison en est la mort de notre père que nous aimions tant et qui nous a quittés malgré nous, notre père que nous regrettons beaucoup et dont nous ne voulons pas être séparés, notre père qui maintenant repose parmi les ancêtres".

Puis il continue en s'adressant à son père :

"Nous sommes venus, aujourd'hui mercredi, pour t'offrir ta part de biens, ô notre père Antila, nous tes enfants, petits-enfants et arrières-petits-enfants. Voici ta part ! Ne nous rends pas malades. Ne nous apparais pas dans les rêves. Ne nous tourmente pas. Dors en paix ! Si nous n'avons pas accompli jusqu'à présent tout ce que nous devons faire pour toi : l'aîné est toujours l'aîné, le cadet est toujours le cadet (ny zoky, zoky hiany ; ny zandry, zandry hiany). Ne rends pas le boeuf nerveux à

(1) Mañozona : sa racine est de ozona. Son sens strict est maudire. Au figuré, il signifie parler à quelqu'un ou charger d'un message, mais d'une manière impérative.

cause de ce retard, qu'il dorme paisiblement.
 Ne rends pas malades les enfants, ne nous rends
 pas malades. Tout ce que nous devons accomplir pour
 toi, nous le ferons un jour. Ne détruis pas le riz
 que nous cultivons.

A son tour, l'aînée des filles s'adresse au défunt :

"Nous te donnons ta part, père, nous tes enfants,
 tes petits enfants et arrière-petits-enfants. A
 partir de ce jour, ne nous rends pas malades, n'ap-
 parais pas dans le sikidy (1). Ta part t'est donnée
 aujourd'hui, donc sois-nous propice".

Après ces paroles, elle offre une somme de 50 francs
 malgaches (2).

Puis on égorge l'animal, les Makoa s'occupent
 des corvées de préparation du repas, aidés par les jeu-
 nes gens et les jeunes filles. Les meilleurs morceaux :
 bosse, langue, foie, intestin grêle, poitrine, filet,
 rognons, sont préparés et cuits à part pour être offerts
 sur l'autel.

-
- (1) "Procédé de divination encore partout pratiqué à
 Madagascar, le sikidy répond à toutes les questions,
 donne la solution de tous les problèmes, découvre
 la cause des événements les plus variés, indique
 les exorcismes et les offrandes propiatoires"
 DECARY (R) in La divination malgache par le sikidy.
 Publication du Centre Universitaire des langues
 orientales vivantes, 6ème série - Volume IX, p.1.
 Paris 1970.
- (2) Durant toutes les prières, l'animal est resté d'un
 calme impressionnant, signe que la prière est exaucée.

Avant de commencer le repas, le prêtre invoque les Zanahary et les Ancêtres.

"Nous vous invoquons les Zanahary d'en haut, les Zanahary d'en bas, vous les Ancêtres... Venez manger le boeuf qu'Antila nous a donné, une telle nourriture ne peut se manger qu'en commun. Vous tous les grands Ancêtres, en premier Ratsimagnahy le propriétaire de ce lieu, Betsivenana, Dadahy, Godro et tous ceux qu'on ne peut nommer, venez tous ! Vous Londonbe, venez avec vos enfants, vos petits enfants manger la nourriture avec Antila. Ceux de l'amont, Bibo, Toto, amenez vos enfants, car tous nous pouvons manger, seule la couleur appartient à Antila. Et vous l'illustre Rafandazo et vous Ravevahiny, Amparaniady, Andragnomanjaka, Laimasina, Ravoasa, Ravy, Ragega, Tsaratany, venez tous manger de cette nourriture. Vous tous, Ancêtres de tous les âges, venez sans exception partager ce repas en commun !

Après l'invitation faite aux Ancêtres, on donne à manger aux invités. Le repas est servi sur des feuilles de ravinala.

Un instant plus tard, le Mpijoro répand de l'eau en direction de l'autel pour chasser les Ancêtres en disant :

"Zanahary tsy mba ela homana ! Ny avy ambony, mody ambony ; ny ambany mody ambany !" (Les Zanahary ne mangent pas lentement, que ceux d'en haut, retournent en haut ; ceux d'en bas retournent en bas!)

Les Ancêtres repartis, les lohandriana (notables) mangent les repas déposés en offrande sur l'autel. Les jeunes gens se précipitent, après eux, pour manger les reliefs du repas, considérés comme porte bonheur.

Le repas terminé, la fête continue tout l'après-midi jusqu'au moment où le bucrâne porté par un jeune homme de la ligne féminine fera le tour de l'autel sept fois. A ce moment-là, tous les jeunes font une ovation au bucrâne en chantant et en dansant. C'est alors que s'engage une véritable compétition entre les jeunes gens de la ligne féminine pour savoir qui arrivera à se saisir du bucrâne et monter l'accrocher au mât dressé à l'Ouest de l'autel. Dans les cérémonies du sacrifice de zébu, c'est le seul rôle qui appartient au descendant de la ligne féminine, c'est pourquoi ils y mettent tant d'ardeur. Celui qui arrive à accrocher le bucrâne réclame alors de l'alcool à ceux de la ligne masculine. Il ne redescendra du mât que lorsqu'il sera satisfait de ce qu'on lui apporte. Après la procession du bucrâne, c'est la distribution du reste de la viande. Autrefois, la vie moins difficile permettait à une famille d'acheter à elle seule un zébu et de le partager avec tous les assistants. Actuellement, le zébu est acheté avec la participation de chacun. C'est pourquoi, la cérémonie terminée, le reste est distribué aux assistants selon ce qu'ils ont offert comme participation aux frais. La poitrine revient automatiquement au prêtre. Ce qui est emporté par les familles permet à ceux qui n'ont pu venir de participer un peu à cette fête (1).

(1) Etat des frais pour la cérémonie d'Antila :

| | | |
|---|--------------|--------------|
| 1 Boeuf..... | ..20 000 FMG | |
| 12 Dame-jeannes..... | 12 000 FMG | |
| 100 kg de Riz..... | 4 000 FMG | (arrondi) |
| Taxe administrative (ticket)..... | 1 400 FMG | |
| | | : 37 400 FMG |
| <u>Dons du Fokonolona:</u> | | |
| Soronafo..... | 10 000 FMG | (arrondi) |
| 4 Dame-jeannes Betsabetsa | 4 000 FMG | |
| 20 Kg de Riz..... | 800 FMG | (arrondi) |
| | | : 14 800 FMG |
| Part des dépenses revenant à la famille..... | | 22 600 FMG |
| | | ===== |

SIGNIFICATION

Si nous avons choisi ce sacrifice du rasahariana c'est à la fois en raison de sa profonde signification, et en raison de l'incompréhension dont il a été l'objet. Pendant longtemps, les chrétiens étaient persuadés que ce sacrifice était le geste païen le plus incompatible avec l'esprit du christianisme. De nombreux missionnaires ne le comprenaient pas et se montraient très réfractaires à cette pratique païenne. Or, à notre avis, c'est dans la cérémonie de ce sacrifice que se révèle le mieux l'âme malgache. Il est la source de sa philosophie qui le met en perpétuelle relation avec les Ancêtres : les morts vivants.

La signification exacte de ce sacrifice réside dans l'analyse du mot Rasahariana lui-même. En effet, ce mot est composé de Rasa = part et hariana = richesse (prononcé hariagna dans le dialecte betsimisaraka). Il n'est pas le futur du verbe manary (jeter) comme on a tendance à le croire. En effet, en dialecte betsimisaraka : hariagna, futur du verbe jeter se prononce et s'écrit de la même façon que hariagna (richesse). Il s'agit donc ici de la part de richesse que l'on donne et qui met en communion avec le mort et non d'une part que l'on jette pour se débarrasser du mort. Le mort n'est pas un oublié, un absent, mais bien un présent envers qui on a des devoirs d'amour. Ce sacrifice guidé par l'amour, l'est aussi et surtout par la fidélité à une coutume ancestrale et par la crainte. Le prêtre lui-même avoue ignorer l'origine de cette coutume, mais il en rappelle le devoir : (il faut donner au mort sa part de richesse et le pleurer).

Ne pas accomplir ce devoir envers le mort, c'est pour l'âme malgache une faute grave. Faute qui

sera vengée non par Dieu lui-même, mais par les Ancêtres intermédiaires entre Dieu et les vivants. En effet, le mort peut se manifester soit en comblant sa famille s'il a reçu sa part de richesse, soit en envoyant des calamités : maladie, intempéries ou autres phénomènes nuisibles s'il est mécontent parce que oublié de sa famille.

Dans la mentalité malgache, le rôle si important des Ancêtres en tant qu'intercesseurs leur fait placer Dieu dans un domaine très lointain. D'où cette hiérarchie à trois échelons : le Zanahary d'en haut ou Andriamanitra (Dieu), les Zanahary d'en bas, Ancêtres considérés comme divinités et enfin tous les morts grands et petits, ceux qui sont le plus près. Ainsi on pourrait croire que les Malgaches sont polythéistes, il n'en est rien, ils croient en un Dieu unique et suprême(1). Les Ancêtres punissent leurs infractions aux coutumes, non en tant que "dieux" mais en tant que parents intermédiaires avec lesquels ils restent en communion. Dieu intervient rarement lui-même, mais en se servant des Ancêtres, d'où la tendance à l'oublier, à moins le prier.

Cependant, les Malgaches ne sont pas dupes de cette coutume, ils savent très bien que les Ancêtres ne viendront pas boire et manger : seule la couleur ou le goût appartient à Antila" (Ny volony an'i Antila)". Ce n'est donc pas là un geste matérialiste comme le pensent certains chrétiens. Ce sacrifice du partage des biens est un geste qui, dépassant le côté matériel (boire, manger), élève l'âme malgache au niveau spirituel (communion avec les Ancêtres). Les chrétiens ne font-ils pas de gestes matériels tels que : brûler un cierge, déposer des fleurs sur une tombe ou au pied

(1) ANDRIAMANJATO (R), op.cit. pp. 21-31.

d'une statue, pour s'élever à un niveau de communion avec les saints et les morts de leur famille ? N'y aurait-il pas alors intérêt à approfondir le sens de ce sacrifice pour mieux connaître et comprendre le fond de la croyance malgache. Il serait peut-être pour les Malgaches chrétiens plus profitable à leur âme d'offrir ce sacrifice à leurs Ancêtres chrétiens que d'apporter des fleurs ou faire brûler des cierges devant la statue d'un Saint de la vie duquel ils ignorent tout.

A propos de l'offrande de nourriture sur l'autel, nous avons essayé d'en savoir la signification dans un entretien avec Monsieur Vatsy, le prêtre du village. Voici ce qu'il nous a répondu : "Il n'est pas convenable de célébrer un sacrifice sans en donner aux Ancêtres les premiers". A la question : Est-il certain que les Ancêtres mangent vraiment le goût de la nourriture qu'on dépose sur l'autel ? Sans la moindre hésitation il affirme que les Ancêtres le mangent vraiment ! Si on boit par exemple le toaka (alcool) qu'on a laissé sur l'autel des Ancêtres et le toaka destiné pour les assistants, ils n'ont pas le même goût : le premier est fade, parce que les Ancêtres en ont pris le goût. S'il arrive que le sacrifice ne soit pas célébré selon les normes traditionnelles, les Ancêtres le refusent en ne mangeant pas, on doit nécessairement le recommencer une autre fois. On raconte qu'une famille, pour ne pas avoir à partager la viande du sacrifice n'invita pas le Fokonolona et le vœu ne fut pas exaucé. Cette famille avait dû recommencer la cérémonie en invitant tout le Fokonolona car "Celui-ci est le zanahary vivant" (Fokonolona zanahary velona) et sa présence efface les petits vices de forme inévitables.

Cette opinion de Vatsy est largement partagée encore par les Malgaches même parmi les plus évolués.

On n'ouvre jamais une bouteille d'alcool sans en verser quelques gouttes par terre. Est-ce une fantaisie pure et simple du Malgache ? Nous ne le croyons pas. Ce geste de partage nous renvoie toujours à ce qu'il y a de plus profond et de plus précieux dans la conception du Malgache de ses relations avec ses Ancêtres.

Après une succincte analyse sur la cérémonie du Rasahariana, portons-nous maintenant sur l'un des piliers de la tradition malgache, le culte de la possession ou tromba.

o o

o

B - LE CULTE DE LA POSSESSION (TROMBA)

Le culte de la possession ou tromba pour les Malgaches, en particulier les Sakalava, c'est l'esprit des anciens rois ou des personnages illustres qui, après avoir eu la permission de Dieu, Zanahary, prend possession d'une personne. Parmi les tromba on distingue : le "tromba tsara" et le "tromba ratsy". Le premier est bénéfique, il indique, par l'intermédiaire de celui qui en est possédé des remèdes pour les maladies, des recettes pour avoir des enfants, de beaux troupeaux, de belles récoltes, etc. Le second, lui, est maléfique, il aime tourmenter sa victime. Il faut avoir recours au devin pour s'en débarrasser.

A Fasina même où se trouve le petit lac sacré d'Andranompoñy, il n'existe pas de vrais possédés ; une ou deux femmes se comportent comme tels lors de la grande cérémonie du tromba. Non loin de là, plus exactement à Sandrakatsy (5 km de Fasina) habite Lobany, le chef des tromba de la région. Autrefois il venait à Fasina avec ses tromba acolytes, pour présider la cérémonie du tromba autour du lac sacré d'Andranompoñy environ deux cent cinquante mètres à l'Ouest de Fasina.

D'après les renseignements que nous avons recueillis auprès de Lobany, la première fois, il nous a dit que les tromba sont les esprits des morts qui habitent la forêt. On leur doit soumission et respect quand ils prennent possession d'un homme ou d'une femme (en majorité des femmes) qu'ils aiment et qui acceptent d'être possédés. En effet si on demande à certains tromba pourquoi ils quittent la forêt et prennent possession des vivants, ils répondent : "Mafana fo te-hovelona sy te-hiteny". (Nous avons le désir de ressusciter afin de pouvoir parler). La deuxième fois, au cours d'un entretien que nous avons eu avec le tromba de Lobany, ce fut le roi des Tsiny qui parla en lui. Donc plusieurs

esprits peuvent habiter successivement chez un même possédé.

Dans toutes les régions de l'Ile on entend parler du tromba, mais son origine vient des Sakalava, peuple du Nord-Ouest de Madagascar, particulièrement dans la région de Boeny où régnèrent longtemps des rois prodigieux.

En quelque endroit que ce soit où il y a une personne qui entre en transe, il est souvent question de Zafinimena, Zafinifotsy et Mahabo.

Voici par ordre hiérarchique les noms des tromba chez les Betsimisaraka du Nord :

Lava-Nify : (aux dents longues) représente le chef suprême des esprits très malfaisants ou "Tsiny" qui se plaisent à tuer leurs serviteurs désobéissants. Les Tsiny étant des divinités forestières, on comprend l'appréhension des paysans lorsqu'ils entreprennent de déboiser certaines forêts. D'après certains témoins, le tromba-tsiny n'est pas l'esprit d'un défunt comme tous les tromba, mais l'âme d'un Kalanoro(1). Il aime demeurer dans les "Vahy mifehy" (lianes liées, emmêlées) qui poussent dans les forêts de la côte Est de Madagascar.

Ambongo : représente tel ou tel membre du peuple Sakalava. Zafinimena (descendant de Mena, de l'or). Zafinifotsy (descendant d'Amriamdahifotsy, de l'argent) ; dans la case, un lamba rouge et un lamba blanc sont préparés pour les accueillir lors du culte de la possession.

(1) Kalanoro est un nain mesurant à peine cinquante centimètres aux cheveux longs, amateurs de crabes, habitant les rochers et se déplaçant les talons en avant. Certains villageois disent avoir vu les reliefs de ses repas.

- Jiriky : ce sont les âmes de ceux qui se sont noyés.
- Tromba-Zaza: sont des esprits d'enfants. La personne possédée par un tromba-zaza joue comme un enfant, elle a peur des chats, elle aime les bonbons.
- Bototsiangizina : âmes des Antemoro, ethnie de la côte Sud-Est. Les Antemoro ont une solide réputation dans l'art magique et divinatoire, grâce aux contacts avec les Arabes dès le XVIIème siècle.
- Tromba-Hova: sont des esprits hova, ethnie du Centre de l'Imerina, autour de la région de Tananarive.
- Tromba-Anjoany : ce sont les âmes des Anjouannais (Iles Comores).
- Tromba-Mompera : âme de prêtre. Durant la crise, le ou la possédée revêt des ornements sacerdotaux se disant possédé par l'âme d'un prêtre.

INSTRUMENTS NECESSAIRE POUR LE CULTE DE LA POSSESSION

- Vony ou roje : collier de perles.
- Volamasina : pièce de monnaie ancienne.
- Angira ou tehina: canne d'environ 1,50 m de long.
- Lekaleka : assiette ancienne en porcelaine blanche sans aucun dessin dessus, sur laquelle sont posés le collier et la pièce de monnaie lors de la cérémonie de possession.
- Lamba mena : étoffe rouge pour le tromba Zafinimena.
- Lamba fotsy : étoffe blanche pour le tromba Zafinifotsy.
- Tany manara : de la terre blanche (kaolin).
- Bouteilles : 12 bouteilles constellées de signes : étoiles, lunes, peignes, serpents etc.
- Barisa : boisson par excellence pour la cérémonie du tromba. Elle est fabriquée avec du miel chauffé auquel on ajoute de l'eau quand il devient brun.



LA CEREMONIE DU TROMBA

Nous sommes au mois d'août, au premier quartier de lune, tous les habitants du village se préparent à recevoir Lobany de Sandrakatsy, chef des tromba de la région. Lorsqu'il arrive au village, une foule enthousiaste se réunit autour de lui et le conduit au lac d'Andranompony en chantant le : "Avy indreo Jañijañy tsy mataho maso mena !" (Voici le Jañijañy (1) qui n'a pas peur des yeux rouges).

La foule s'arrête au bord du lac, une adepte du tromba apporte une assiette pleine de tany manara (terre blanche). Un homme chargé de faire des signes mystérieux sur la foule se place devant l'assiette. Les signes qu'il trace s'apparentent au signe de la croix : un sur le front, un sur la gorge et un sur chaque lobe des oreilles.

Lobany, chef du tromba, prend alors la parole. Il ordonne d'abord de nettoyer le bord du lac en prenant garde de ne pas couper les roseaux et les nénuphars qui y poussent. Ensuite, il dicte les prières et commence le "Fangatahana" (demande). A ce moment là un silence absolu est observé par tous les assistants ; au bout de quelques instants, des chants rituels rompent brusquement ce lourd silence. Le chef, lui, continue sa prière de demande dans une formulation presque incompréhensible.

FANGATAHANA (demande)

"Nous demandons au Roi qui caresse Tokanono (2), lui qui règne, parce que c'est lui qui détient toutes les

(1) Jañijañy : duplicatif de jañy, signifie tranchant en vieux betsimisaraka du Nord.

(2) Tokanono : litt. qui n'a qu'un seul sein. Une sorte de déesse guerrière (amazone). Elle fut honorée par les insurgés pendant la révolte paysanne de 1947. Elle symboliserait l'unité nationale : une seule patrie, un seul peuple, un seul chef.

forces du début appelées "deriano". Parce qu'il possède le "Bitalika" il a changé de visage, de couleur. Il a été choisi au pays Antandroy et Antemoro, il a habité à Maintirano, à Farafangana et aussi à Morafeno de Farafangana. Jadis, c'est lui qui régnait, mais ils ont changé d'avis parce qu'ils avaient confiance au bitalika, il n'y avait pas de mpanazary (1) parmi les Malgaches : Ratanibe est mort, Rasarobidy et Ratsihizy sont morts ! Il n'y avait pas de mpanazary dans l'Administration française.

Razany est mort, c'est le Gouvernement français qui l'a tué, c'était un mpanazary. Un ruban de raphia qu'on a donné à Dieu, seule chose que le genre humain ait pu faire pour Dieu. L'homme ne choisit pas ses ancêtres, l'enfant qu'on a enfanté soi-même peut être sous l'emprise d'esprits mauvais, ceux-ci ne blaguent pas... C'est à lui que nous donnons... (Ici, comme à plusieurs endroits, les chants des assistants, le ronflement des possédés et les bruits des tambours ne permettent pas de saisir les paroles enregistrées)... maintenant que nous l'avons tué.

Cet enfant est né après nous, de par son signe astrologique, son destin est terrible, monstrueux : il a un bâteau à l'anus. Beaucoup de mauvais esprits sont sortis de lui, mais il voulait encore être un mpanazary et l'Administration française l'a saisi. Radamanitetitany (2), Rasoamanjaka, Rasoamahery, Bararatobe, Andriambavimanarivo. Il est parti à Ampomby, il a saisi des barakaso (?), habité au sommet de Belondo, il s'est caché à Ambodisatrana, tandis que Andriamanarivo habitait à Anjiromanantelampy.

(1) Mpanazary : devin guérisseur, astrologue, chef spirituel considéré un peu comme un prophète qui prédit l'avenir.

(2) Radamanitetitany : Radama qui a parcouru le pays.

Antelampy n'a pas pu s'établir à l'Est (tsy nahavaky tany tany antsinanana) et ils habitaient ici eux-aussi. Ils sont montés à Manakambahiny, là ils furent arrêtés par Antelampy qui cependant ne parvint pas à les retenir. Je viens d'Ambodihatafana dans le Sud, dit-il, pour m'entendre avec vous. C'est ce que l'histoire nous raconte dès le début. Tsiresy (l'invaincu) ... (passage insaisissable)... à cause de son destin terrible, on n'a pas pu l'adoucir, c'est pour cela aussi que cet enfant a une mauvaise tête, de mauvais esprits sortiront de lui. Il parle avec des anguilles, il doit donc porter un talisman à cause de son signe astrologique. Il faudra prendre de l'eau bénite, beaucoup de choses. (passage insaisissable)... Parce que nos grands ancêtres habitaient ici : Darafify, Dadazo, Rasoamahery, Rasoamanjaka, Ratanibe, Rasaribe... Cependant, ils sont tous morts.

Il n'y a pas eu de mpanazary chez Dadasy... Il y a eu aussi Ratanibe, Rasaribe... Ils sont tous morts, personne ! Ainsi vous venez me chercher...

Je ne refuse pas d'aller les chercher, mais ce que je peux faire, c'est parler. Je ne parle pas de ce que je ne connais pas...(insaisissable)... Je ne dirai que ce que je sais.

Au début, les Rois venaient de l'Ouest, les Rois changeaient souvent de femmes, parmi eux il y avait des Anjoatsy... Bararatobe a changé sa femme contre Andriambavimanarivo...(insaisissable). Ils habitaient à Majunga et Tamatave.

C'était bien entendu notre projet, mais il n'y avait aucun bénéfice pour les Malgaches. Sans bénéfice ceux qui s'en vont au Sud s'en vont aussi au Nord. Tous ceux qui sont libres partent ensemble à Tamatave. On aurait pu croire que les dangers

étaient éloignés mais non, ils existent encore, parce que, s'ils étaient sortis, ils seraient accrochés aux lèvres, c'est ce qu'on appelle : "Hors des dangers au sommet d'une colline", mais les vrais pas seraient ceux des soldats et tous ceux qu'ils seraient deviendraient tous des pailles, dès qu'ils viendraient là-bas. Je ne sais pas s'il a déjà eu son indépendance pour qu'on le dise libre ? Il y a trois villes où l'on embarque des choses en quantité, ce sont : Diégo, Tamatave, Majunga.

Pour.... (insaisissable) demande à Rasoamahery, Radamanitetitany, Rasoamanjaka, ils vont là-bas. Les Malgaches qui sont tous égaux, ceux qui ont les cheveux noirs, ont fait leur service militaire. Autrefois, ils étaient à Manakara, ils s'arrêtaient à Tuléar, à Fandraka, parce que c'était d'abord pour servir l'Administration française qu'ils étaient partis.

Autrefois, c'est pourquoi, je dois faire une "demande" à Ledama qui, quand il était en vie, habitait ici. Au début, Tomponimaro habitait ici, c'est pourquoi je vais faire une "demande" au Zanahary d'en haut, aux Ancêtres, à la lune, au soleil et aux étoiles. Je leur raconterai la vie qui se passe ici sur la terre et sous le ciel. A Anamboambo, on l'a raconté dès les premiers jours ; c'est Zanahary et Ledama, quand Zanahary habitait sur terre, au-dessous du ciel, car c'est moi Tsiresy (l'invaincu), père de Renizara... (insaisissable)...

Autrefois, Zanahary, Ratovoana et Ledama régnaient ici sur terre. Ils soignaient les hommes, les familles et les choses ; mais maintenant, les petits enfants sont tous perdus. Ils voulaient connaître Ledama par l'étude, mais ils n'ont pu

obtenir l'histoire de Ledama, de Rasoamahery, de Rasoamanjaka les gens instruits (manampahaizana) et ceux qui ont des pouvoirs (Manam-pahafana). Il y avait un monument sacré, érigé chez lui, autrefois, parce que c'était lui qui régnait. C'est encore grâce à lui que nous avons l'indépendance... Aussi, c'est pourquoi, je fais ma demande au Zanahary, à la terre sainte, à la lune, au soleil et aux étoiles. Je lève les yeux pour contempler le ciel et le Zanahary d'en haut et regarder Ratovoana sur terre.

De Zanahary, je suis le messenger chargé de soigner les hommes, je parle donc aujourd'hui par l'intermédiaire de quelqu'un parce qu'il y a un garçon dont on a perdu l'histoire. Voilà pourquoi je vais raconter l'histoire concernant les coutumes des Malgaches d'autrefois.

Ledama s'étant muni de feuilles, parcourut la région de Farafangana, Vangaindrano, Maintirano, et revint à Diégo. C'est, cependant, à Majunga qu'il y a ce qu'on appelle "Le Saint", mais lorsque l'Administration française a appris ceci, ils ont parlé à Rasoamanjaka, Radamanitetitany, Bararatovokoka, ainsi qu'à ses enfants et petits enfants et, autrefois, Andriambavimamarivo.

Ne pouvant pas rester ici, à Tamatave, nous allons le quitter, je vais emporter cette eau et Bararatovokoka traversa la mer... (insaisissable). Il a sanctifié Anjanaharibe, Ambohitra, qu'il a appelé : Vohimaro (Vohémar). Cette mer est à Zanaharibe, de la chaîne d'Andrapokobe et d'Andratsiafahy. Il appela Bezavona le sommet le plus élevé. J'ai parlé au Roi des Tsiny, dit-il : Antsajoavato, Andranomolaly, à l'Est, et, le Roi a emporté le Tsiny Mahiagogo. Le Tsiny d'Ampanaribe n'est pas encore le Tsiny que le

Roi a emporté, sauf celui de Maroantsetra, il me l'a dit et je m'en souviens encore. Il a travaillé dans cette terre et ses bûches étaient toutes tordues. Il a travaillé à Sandrakatsy, son côté droit était paralysé ; à Ambodimanga, enfin à Andolana près de Manevarivo sur le sommet duquel j'ai habité. Il est mort en allant chercher deux Makoa (expédition partie aux îles Comores pour en ramener des esclaves)(1) ... (insaisissable)... puis ils sont descendus à Tamatave, Manakara, ils ont travaillé à Sambava, à Vongavonga (2) et Anivorano.

A Vongavonga dans le tunnel un petit ciment, là se trouvent les os de Tsiresy (l'invaincu) le père de Vavizara.

Je vais raconter ici, au-dessous du ciel, sur cette terre royale pour soigner les hommes avec Rasoamahery et Radamanitetitany et Rasoamanjaka. Je vais raconter au Zanahary et à Ratovoana, Zanahary d'en-bas. Il est le fils de Zanahary, il va créer les hommes, car il n'y a rien sur cette terre, pas même des feuilles. Zanahary avait deux fils, le petit frère a fait les hommes ; il a fait la chair, les os, le sang, les yeux, mais il ne savait pas parler et ne savait comment donner la parole. Il ne savait pas faire la bouche comme le sait faire leur père d'en haut. Il a su faire les os comme son père, mais il lui restait le coeur. Il dit à son grand frère : "Je ne sais comment procéder"... Ce dernier répondit:

-
- (1) Cf. DESCHAMPS (Hubert) Histoire de Madagascar, Paris, Berger Levrault, 1960, notamment aux pages 107 et 108.
- (2) Vongavonga : le plus long tunnel de Madagascar construit par le Général Galliéni sur la ligne de Tananarive-Tamatave. De nombreux travailleurs y ont trouvé la mort.

"Retire-toi de là"...(insaisissable). C'est lui qui a fait le coeur, les hommes parlent. La vie a parlé, c'est pourquoi les "Vazaha" (étrangers) l'ont imité par la radio. Les premiers hommes étaient Adam et Eve, ils ont entendu le discours.

Le Gouvernement français avait entendu ce discours, mais nous Malgaches, nous n'avons rien entendu : lorsqu'il a parlé, il était assez élevé et ceux qui se trouvaient loin n'ont entendu que des chuchotements. Nous les hommes, nous parlons aussi à voix basse avant de parler fort, parce que c'est Zanahary qui l'a fait le premier à son fils aîné. Lorsque l'homme a parlé, il a appelé son frère Ratovoana et, depuis, tous les hommes parlent. Ne bouge pas trop, c'est interdit, les hommes vont prendre ton histoire. Quand tout sera terminé, tous les hommes parleront. Mais, quand l'homme fut créé sur terre, les deux frères se disputèrent et ce fut l'origine de la mort. Le petit frère dit : "Je suis le créateur de l'homme!" L'aîné répliqua : "Tu as créé l'homme mais tu n'as pas su lui donner la parole!". Le Père trancha alors la question en disant : "Ne vous disputez pas pour cela, que chacun garde le sien". S'adressant à l'aîné il lui dit : "Toi qui as créé la vie, reste avec moi". Ainsi l'aîné s'appela : "Ambavoron-danitra" (du haut du ciel) et le cadet : "Ratanety" (la montagne).

Remarquez bien, lorsque nous défrichons la forêt pour cultiver le riz de montagne, celui d'Ambavorona (du haut) pousse mieux que celui d'Ambodirano (du bas). Mais, Ratanety, Rahavoana, s'appelle aussi "Ambavahavoana", car celui qui habitait le premier sur terre, était au sommet d'une colline d'où le nom de Ratovoana.

Quant au second, on l'appelle Zanahazy, parce que c'est lui qui a créé la vie. Remarquez bien ceci : lorsque quelqu'un va mourir, ses yeux sont retournés parce que Zanahary attire vers lui ce qu'il a créé. Tandis que les os, et la chair appartiennent au cadet, ils doivent être mis dans un "Ambavahavoana"(1). Au cadet appartient la pierre qu'il a dans sa bouche. C'est pourquoi, quand un homme meurt, on le dépose dans une grotte. Les riches construisent des maisons en pierre parce que c'est là la demeure de Ratovoana. Le Père s'adressant toujours au petit, lui dit : "A partir d'aujourd'hui, tu n'habiteras plus avec moi en haut mais en bas, ainsi tu ne te disputeras plus avec ton frère". Effectivement, quand nous sommes dans le coma, ce Zanahary nous attire, nos yeux se retournent et nous mourrons.

Lorsque Zanahary est parti, on a commencé à faire le sikidy, le tromba, parce que Ratovoana est triste à cause de son frère, c'est pourquoi je demande au Zanahary d'en haut et à Ratovoana qui est sur terre. Le Zanahary qui a créé le souffle de vie, Ratovoana qui a fait la chair et les os. J'adresse aujourd'hui ma demande à Rasoamahery, à Dadany, à Ledama, à Rasoamanjaka, à Mahambo, à Tsiamonjenina, à Fiankohana, ce sont eux qui détiennent les feuilles médicinales ; je demande à Ratanibe, Rosaribe, tous les deux sont la puissance. Je demande à Zanahary d'en haut, à Andriambavimanarivo, à Bararatovokoka de Menabe qui habitait à Menabe qui a fait venir le grand-père Tomboka père de Soazara à Anjotambo. Je leur demande d'apporter le tsiny et le ombilahy-kely

(1) Ambavahavoana : formé de : am = dans, vava = bouche ou trou, havoana = montagne. Ambavahavoana = trou de montagne, c'est-à-dire : une grotte.

pour que je puisse invoquer la puissance du tangena, c'est la parole du Roi. Je demande à ceux de Bongelava à ceux de Zafinimena ; de Zafinifotsy. A vous Zanahary d'en haut, soleil, étoile, lune. Je le raconte : les hommes demandent le soleil, la nourriture, et un endroit pour dormir. Je demande qu'ils deviennent lolo (mauvais esprits) matin et soir, qu'ils s'entendent à peine avec ceux de leur âge, que ceux qui sont malades ne meurent pas. Je le demande au Zanahary et à Ratovoana le Zanahary qui a créé la chair et les os. Je vous ai tout raconté, vous l'avez entendu ! Je demande à Ombilazabe et à Ombilazahely, je demande la parole du roi des tsiny. Je demande à Andriampabe là-bas au sommet de Sarintonta, au sommet de..... (insaisissable), d'Antanimenaloha, d'Antsahamavohely, d'Antsahamavobe... Je les réunis tous ici. Je demande la parole du roi des tsiny, on a entendu celles des rois Zafinimena et Zafinifotsy. Je vais raconter la parole du roi des tsiny, je vais raconter la vie des hommes que le Zanahary d'en haut a coupés et dont Ratovoana a fait la chair. Je vais lui demander le souffle de la vie, de l'eau pour boire et la terre pour dormir. Je le demande à vous Ancêtres ! Les Ancêtres et tsiny ont entendu. Je demande, moi, fils d'Antankarana, à ceux d'Antakotako et de Betsiriry, de Nosibe, d'Ankavovo et d'Ankorohely de Betsikoro" (1)..."

Les chansons rituelles doublent d'intensité pendant tout le discours du demandeur. Tous ceux qui sont possédés par le tromba s'animent les uns après les

(1) Il arrive parfois que le tromba mette longtemps à venir ou hésite à venir parce qu'il n'est pas content : pas assez de parfum, l'assistance n'a pas bien chanté ou encore, des personnes indésirables se trouvent dans l'assistance : agents d'administration, chrétiens, étrangers, etc.

autres jusqu'au moment où le demandeur est saisi lui-même du tromba (misazoka) (1). La cérémonie dure quelquefois plusieurs jours. Le dernier jour, vers quatre heures du matin, jeunes gens et jeunes filles équipés de bambous se dirigent vers un ruisseau pour y chercher du "Rano tsy dikam-borona" (eau qui n'a pas été survolée par les oiseaux) c'est pourquoi il y vont de grand matin. Les jeunes gens doivent entrer dans l'eau sans ôter leurs vêtements après quoi ils reviennent vers la foule en chantant.

REMARQUE

Le lecteur courageux qui sera allé au bout de ce passage aura sûrement eu l'impression d'être devant un texte incompréhensible, dépourvu de logique et de bon sens. Cependant, en l'analysant en profondeur, ce texte fait mention de tous les grands événements de Madagascar, de la création du monde et surtout, il révèle une "notion nouvelle" (2) de Dieu jusque là mal connu ou non retenu par les auteurs.

En effet, certains auteurs tout en affirmant que le Malgache croit en un Dieu suprême (Zanahary ou Andriamanitra), se heurtent au problème des Zanahary d'en haut et des Zanahary d'en bas. Les premiers posant un problème à cause du pluriel, bien qu'on les invoque parfois au singulier en tant que créateur du ciel et de la terre. Par contre, les Zanahary d'en bas sont admis plus facilement, considérés par certains auteurs comme étant des ancêtres devenus divinités.

(1) Misazoka : désigne le spasme ressenti dans le corps du possédé ou ses ronflements au moment précis de l'irruption du tromba.

(2) Cette notion n'est malheureusement pas déterminante car le tromba lui-même pourrait avoir reçu une notion chrétienne de Dieu.

Que sont ces Zanahary d'en haut et ces Zanahary d'en bas ? Dans son récit de la création, le tromba nous dit que le Zanahary père, créateur du ciel et de la terre avait deux fils. L'aîné, dont le nom n'est pas directement mentionné. Le cadet, Ratovoana, qui voulut créer l'homme, mais ayant fait un corps, ne savait pas lui donner la vie. Ce fût l'aîné qui donna la vie, seule chose en son pouvoir. L'homme créé, les deux frères se disputèrent pour savoir à qui appartiendrait cet homme. Le père trancha la querelle ordonnant à chacun de ses fils de prendre ce qu'il avait su créer. Le tromba signale que ce fut l'origine de la mort, à savoir : la séparation de l'âme et du corps. En effet, un proverbe malgache affirme : "Ny fanahy maha olona ny olona" (Ce qui fait l'homme c'est son âme). Pour le tromba, la mort est le résultat de la discorde des dieux et non celui de la maladie.

Le tromba nous apprend encore que pour éviter les mésententes entre ses deux fils, il garda l'aîné avec lui au ciel et laissa le cadet sur terre. Ambavorondanitra (au plus haut des cieux) fut le nom de l'aîné et c'est ainsi que le Père et son fils aîné furent appelés Zanahary d'en haut. Dans la mentalité malgache, on a tendance à identifier le fils aîné au père et à le placer au même rang, ce qui se confirme par cet adage populaire : "Zoky be toa ray" (Un bon aîné remplace le père)(1).

Quant au cadet envoyé sur terre par le père, il

(1) N° II:69, p. 132 in VEYRIERES (Paul de), MERITIENS (Guy de), op.cit. "L'aîné est semblable au père".--La relation que j'ai avec mon frère est semblable à celle que j'ai avec mon père. L'expérience qu'a mon frère pour me guider dans la vie est comparable à celle qu'aurait mon père. Sur le plan de la paternité, il n'y a pas de comparaison possible entre le père et le fils.

est également Dieu (Zanahary) par sa filiation et parce qu'il a créé le corps de l'homme. Cependant plus connu sous le nom de Ratovoana, (du haut d'une colline, donc sur terre, en bas) il est beaucoup plus proche des ancêtres d'où la tendance à appeler les ancêtres des Zanahary d'en bas.

Enfin, une dernière remarque, le conflit des deux frères fût à l'origine du tromba, celui-ci se considérant comme l'intermédiaire entre les hommes, c'est pourquoi il veille sur la tradition dont l'inobservance risquerait d'attirer la colère des Zanahary (ceux d'en haut et ceux d'en bas).

Pour ce qui est des relations entre le tromba et le christianisme, il semble que le tromba qui, dans le passé, n'admettait pas la présence de chrétiens ni même d'objets de piété soit moins tourmenté par cette religion. Exemple : le Tromba ~~nompera~~ (âme de prêtre) revêt des ornements sacerdotaux pendant l'actualisation. D'un autre côté, les missionnaires, grâce aux études menées sur le tromba, ont tendance à y voir autre chose que des manifestations diaboliques. Ils commencent à y découvrir un mode d'expression religieuse de la part d'une masse avide de communier avec les ancêtres.

C - DIALOGUE AVEC LE TROMBA DE LOBANY

Après la "demande" ou fangatahana, si le tromba est bien actualisé en la personne du demandeur, il parle... et s'il n'est pas trop menaçant on peut dialoguer avec lui. A titre d'exemple, voici l'extrait de l'entretien que nous avons eu avec le tromba de Lobany (1). Il était déjà onze heures lorsque nous arrivions sur le lieu du culte en compagnie de Joseph Amboalahy. La cérémonie qui a débuté depuis la veille battait son plein. Le temps nécessaire pour brancher le micro de notre magnétophone, Lobany (le possédé), vêtu d'une longue robe rouge, nous prit par la main et nous introduisit au milieu d'un grand hangar bondé de monde. Il portait un bâton sculpté à la main droite, son chapeau rouge ressemblait étrangement à une mitre d'évêque ; une bande d'étoffe rouge lui serrait la ceinture. Arrivé au milieu de la salle, je lui baisai la main, selon l'usage, en disant "Koezy, mpanjaka!" (Je te salue, oh roi!)... Il me fit des signes apparentés au signe de la croix avec la main droite avant de me placer à gauche de son fauteuil, parmi les gardiens du palais (mpiambim-baravarana). Il ordonna aux adeptes de chanter. Une femme entonna un chant à la gloire d'une des reines Sakalava : Soazara manjaka (Soazara, la reine). L'assistance répond après elle en tapant des mains :

" Soazara Manjaka,
Tsy manana zandry
Tsy manana zoky..."

Soazara, la reine,
Elle n'a pas de cadets
Elle n'a pas d'aînés...

(1) Entretien du vendredi 4 mars 1972 à Vohimanasy, propriété privée de Lobany située à un kilomètre de Sandrakatsy, sur la route de Masina.

Après le chant, le tromba s'adressa à nous en disant qu'il était prêt à nous répondre si nous avions des questions à lui poser, sauf sur la fin du monde, le ciel et l'enfer (1), car il n'a pas eu l'autorisation du Zanahary pour les révéler aux hommes.

Question : Qui êtes vous (2) ?

Tromba : Je ne suis pas un être vivant. Je suis Ramahery (le fort), l'ancêtre des tsiny (divinités forestières). Les Garamaso (dont les yeux sont gris, c'est-à-dire les Européens) ont leurs soldats comme messagers et Dieu à ses tsiny. J'ai été envoyé par Dieu au moment d'un violent cyclone qui a sévi à Beampanga. Durant une semaine l'eau inondait toute la région.

Question : Pourquoi vous ne venez plus à Fasina comme autrefois au lac de Ranompoñy ?

Tromba : Ils ne nous ont pas invité, alors... Le tromba explique le caractère sacré de ce lac, où on ne doit pas mettre de saleté, qu'on ne doit pas assécher, mais où on peut pêcher.

Question : Pourquoi les tsiny ont-ils une réputation de cruauté ?

Tromba : C'est une question intéressante... Voici la raison qui rend cruels les tsiny : c'est qu'ils sont envoyés par Dieu comme des soldats (soridagna) (3), ils craignent leurs supérieurs (4), tous les esprits qui hantent

(1) L'enfer (afobe) est une expression catholique.

(2) Olona avy aiza ianareo : mot à mot : vous êtes une personne venant d'où ? "Je suis l'ancêtre des Tsiny, nous attendons les ordres du Zanahary, nous sommes les envoyés du Zanahary".

(3) Soridagna : peut-être du français "soldat", terme employé par les devins.

(4) Allusion au comportement des officiels, des représentants du pouvoir.



les hommes ne sont pas des démons. Tous les gens ne sont pas des sorciers maléfiques (mpamosavy).

Le tromba rappelle qu'il avait prescrit autrefois un remède contre une épidémie : "Prendre des feuilles d'un arbre hasina (*dra-coena reflexa*, Lam.) planté par le roi des tsiny". Il révèle que, au cours de sa dernière visite chez Dieu, il a appris qu'une nouvelle épidémie suivrait la précédente. Les remèdes seront "Une natte inachevée : une moitié terminée, l'autre moitié pas terminée et la feuille de hasina (comme précédemment). Il faut que ce soit une personne dont les père et mère sont encore vivants qui la prépare. Il ajoute : "Mettez-la sur une longue perche, dit Dieu, pour que je la voie".

"Les jours convenables pour préparer ces remèdes sont le vendredi et le lundi. Ces remèdes ne comportent pas d'interdit : les bénéficiaires doivent simplement payer collectivement cinquante francs (parata folo)(1), pour que le tromba lui-même prenne sur lui de respecter les interdits qui peuvent y être attachés (2). Si vous faites cela, je garantis que vous n'aurez rien à craindre. Par exemple : il y a Lavalongy et Lavanify qui mangent les enfants et qu'on redoute : je connais des remèdes (ody) contre eux. Tous ceux dont les enfants n'arrivent pas à vivre (marofy zaza), qu'ils viennent à moi pour que je les soigne, même s'ils doivent venir de Tananarive. S'il arrivait qu'après avoir exécuté mes ordonnances, ils n'étaient pas guéris, alors traitez-moi de menteur, moi Ramahery!"

(1) Parata folo : dix piastres.

(2) Généralement quand un guérisseur donne un remède, ce dernier est accompagné d'un interdit à respecter qui conditionne l'efficacité du remède.

Question : Ainsi les tsiny se battent donc entre eux ?

Tromba : Si j'ai été envoyé ici, c'est pour protéger le peuple.

Un jour Beandrona de Mahamamo me disait :
"J'ai quelque chose qui me parle sans cesse à l'oreille". Je lui ai donné un remède qui tue le mauvais tsiny et il a été guéri.

Question : Quel est le but du Rarivolana ? (1)

Tromba : C'est Lobany chez qui nous habitons qui convoque tout le monde, car il ne faut pas que le peuple ait peur par manque de protecteur, parce qu'il n'y a plus de culte de possession. C'est comme dans un pays où les soldats et les gendarmes ne viennent pas, les justes tremblent parce qu'ils ont peur de se faire tuer par les méchants. Les gens s'inquiètent s'ils ne vous voient pas.

Question : Autrefois, vous les tsiny vous n'aimiez pas les chrétiens, il y a peut-être une raison à cela ?

Tromba : Vous avez bien raison de poser cette question. Voici ce que je réponds à vos paroles : Si un sorcier maléfique voit quelqu'un porter un bel enfant comme celui-ci (2), il en est contrarié, jaloux. Tous les ancêtres des tsiny ne sont pas mauvais, mais voici ce qui nous rend mauvais, cruels, même moi
Ramahery !

(1) Rarivolana : réunion mensuelle (au premier quartier de lune) du culte de possession.

(2) Le tromba montre un enfant dans l'assistance. Le mauvais sorcier est censé opposé à tout ce qui est bon ; (Voir notre paragraphe sur les sorciers, mpamosavy).

Ces terres où demeurent mes femmes, ces terres où demeurent mes enfants, on les défriche, on les brûle et vous pourriez supporter cela ? Des gens qui assassinent votre famille, pourriez-vous les supporter ? (1).

Nous avons pour cela la permission de Dieu : eux ils cherchent bien à nous tuer, alors nous les en empêchons ! Les terres où nous habitons sont des terres hantées (littéralement : "des terres fortes").

Sur la montagne Vohiboeza, aucun homme vivant ne peut cultiver !

Si encore on nous le demandait, on en concéderait bien une partie !

Ils nous brûlent en brûlant les terres qui nous appartiennent.

Question : Et ce sont les chrétiens qui le font ?

Tromba : Il y en a qui volent l'argent des "pierres des ancêtres, qui brûlent les tissus sur les "pierres des ancêtres" (2). Ce sont là des choses que nous n'admettons pas, que Dieu même n'accepte pas. En effet ceux qui font ces offrandes aux "pierres des ancêtres" sont comme les chrétiens qui donnent à la quête : si on accomplit ce geste, c'est qu'il plait à Dieu et aux ancêtres.

(1) Le tromba reproche aux chrétiens de ne pas respecter les endroits de la forêt interdits au défrichage par le feu. Les esprits qui peuplent ces endroits sont ses femmes et ses enfants.

(2) On offre aux "pierres des ancêtres", sortes d'autel de pierre dans la nature, des tissus pour "vêtir les ancêtres" et de l'argent. Les chrétiens conseillés par certains missionnaires se font un acte de vertu et d'héroïsme de les détruire, et pour l'argent de l'amener à l'église. De cette façon ils se débarrassent en même temps de la peur du sacrilège commis !

Même les chrétiens disent sans raison que c'est diabolique.

Mais les ancêtres des tsiny ne haïssent pas les chrétiens. Voyez vous-même Lobany ici présent, chez qui nous demeurons, je ne l'empêche pas de prier (1).

Dieu existe vraiment, servez-le bien, car ceux qui le servent ne sont pas déçus, et ce sont ceux qui ne le servent pas qui sont déçus. Voilà l'explication.

D'ailleurs si je n'aimais pas les chrétiens, je ne laisserais pas prier celui chez qui nous résidons, je ne laisserais pas prier ceux qui nous demandent des remèdes.

C'est moi qui Le vois (c'est-à-dire qui voit Dieu) qui vous dis cela. Ceux qui ne l'aiment pas ne trouvent pas la porte qui conduit vers Lui.

Certains disent :

"Il est venu là... Nous venons de chez le Zanahary... Dieu réside en moi..."(2). Tout cela est mensonge. Dieu ne peut résider chez un homme. C'est comme le soleil vous pouvez bien le voir, vous l'apercevez seulement de loin, comme ça (3), c'est autre chose. Les poules, les boeufs, les oies n'habitent pas chez les hommes.

(1) "Prier" : Mivavaka est le terme courant pour "être chrétien".

(2) Le tromba rapporte des prétentions d'autres possédés qu'il taxe d'imposture, retrouvant à l'occasion des thèmes chrétiens : Nul ne peut voir Dieu, etc.

(3) Le tromba fait le geste d'observer le soleil.

C'est la raison pour laquelle certains tromba
ne m'aiment pas, moi, Ramahery.

Ils disent :

" - Des choses qu'on ne voit pas, et puis il
les révèle comme ça..."

- Ah mais moi je ne suis pas un menteur !

Nous ne sommes pas le Zanahary mais nous
sommes quelqu'un qui le voit.

Il y a eu ici un bruit qui disait :

"Quiconque n'attache pas un tissu vert dans
le village sera pris par des esprits"

On m'a demandé :

" - Oh, Ramahery. Il y a des esprits dont nous
avons peur. Ils étranglent les gens dans la
plaine de Sandrakatsy ! Certains ont même tué
des gens à Antananafivo. Quel est le remède
pour cela ? Est-ce vrai ou non?"

J'ai répondu :

"Ça n'est pas vrai. Vous perdez votre temps
à accrocher ces fameux tissus verts. Ça ne
sert à rien.

Si c'était Dieu qui avait envoyé cet ordre,
même si je ne l'avais pas vu, il me l'aurait
forcément dit, disons-nous.

Et depuis, qui en a encore eu peur ?

On n'en a plus entendu parler depuis !

Ce ne sont que des paroles dues à la peur.

Ce ne sont que des paroles en l'air, alors
qu'il faudrait dire, c'est la vérité devant
Dieu, et non pas répéter tout ce qui frappe
nos oreilles.

Il y a beaucoup d'espèces de tsiny : c'est
comme les métis : vous voulez les appeler
vazaha (Européens), ils n'en sont pas, vous

vous voulez les appeler gasy (Malgaches), ils n'en sont pas ! Les vrais tsiny sont rares, il n'y en a pas beaucoup qui demeurent chez les hommes.

C'est que moi, je n'ai pas de père, je n'ai de père que Dieu, car c'est lui qui m'a fait".

Après s'être révélé ainsi, le tromba s'assied dans son fauteuil et ordonnant de reprendre le chant du début. Pendant que l'assistance chantait, quelques jeunes gens distribuaient du rhum à l'assistance. Le tromba buvait très peu mais fumait beaucoup : cigarette sur cigarette (1). Pendant le chant, les trois tromba acolytes entraient en transe à leur tour, puis les uns après les autres, ils faisaient acte de soumission envers leur chef (Lobany) en disant : "Koezy Ramahery" (je te salue, Ramahery). L'un des tromba demanda à Ramahery de lui donner le pouvoir de guérir ses clients, ce qui lui fut accordé moyennant une somme de cent francs malgaches. Vinrent ensuite les malades et ceux qui ont des enfants malades pour demander la guérison. A tous le tromba prescrit des remèdes et dicte des interdits en échange de leur rétablissement. Il prenait à l'écart tous ceux qui avaient des confidences à lui faire.

A la fin du Rarivolana, tous ceux à qui le tromba avait prescrit des remèdes s'en vont chez Lobany à Sandrakatsy pour les chercher. C'est à chaque intéressé de se souvenir de son remède particulier car lobany en dehors de la cérémonie de la possession ne se souvient plus de ce qu'il a prescrit.

Ce tête à tête avec le tromba de Lobany se

(1) En temps ordinaire, Lobany déteste les cigarettes.

^{passee}
 de commentaire. Signalons cependant, le caractère sakalava assez important du tromba de Lobany, non seulement on le remarque dans le chant (dédié à la reine sakalava Soazara), mais aussi dans ses paroles. Effectivement, le tromba en aucun moment n'a utilisé l'accent du dialecte local, par exemple à la place de "ia" (oui) betsimisaraka, il met le "eka" (oui) sakalava, parfois même, il utilise un dialecte inconnu apparenté au comorien. Quand on lui dit : "koezy mpanjaka" (salut au roi), il vous répond "garibahamo" ce qui signifierait : "ça va bien". Sans aucun doute, l'influence culturelle sakalava a marqué profondément la côte orientale malgache. Malheureusement, notre séjour sur le terrain à Fasina était trop court pour que nous ayons un aperçu complet de toutes les phases caractéristiques du tromba qui, comme tout le monde le sait, s'exercent dans tous les aspects de la vie de l'homme. Dans tout ce que nous venons de voir, il faut noter que l'aspect thérapeutique du tromba est celui qui est mis le plus en valeur.

o o

o

CHAPITRE DEUXIEME

LE CHRISTIANISME VECU AU NIVEAU DU VILLAGE

A - IMPLANTATION DU CATHOLICISME A FASINA

La présence du christianisme à Madagascar ne date que de cent ans, cependant, il est assez répandu dans l'île, même dans des coins de brousse retirés, tel Fasina.

A Fasina, le christianisme s'est implanté non pas directement par les missionnaires catholiques, mais par un simple laïc, Monsieur Fanony Daniel nouvellement converti au catholicisme. Cette conversion a eu pour point de départ la mort de deux enfants encore très jeunes et la maladie d'un troisième. Devant l'anxiété des parents, il leur fut conseillé d'entrer dans la religion chrétienne pour obtenir la guérison de ce petit, car on attribuait au tromba Lava-Nify les maladies des enfants. Les parents se trouvèrent devant deux possibilités : soit entrer dans le catholicisme, soit entrer dans le protestantisme, ces deux religions existant à Mananara où ils devaient se rendre. La maman, pour le bien de son enfant, voulait s'adresser aux protestants qui, disait-on, pratiquaient les exorcismes. Le papa, lui, influencé par un ami, Adolphe (originaire de l'île Sainte-Marie, située à l'Est de Mananara) un Ray aman-drony, personnage illustre de Mananara, opta pour le catholicisme. L'enfant recouvra la santé, les parents se firent instruire de la religion catholique, reçurent le baptême et les autres sacrements.

Ardent dans sa foi, Fanony Daniel, sur le conseil des missionnaires, en particulier le Père Lebaron,

missionnaire catholique de la Congrégation du Saint-Esprit, en résidence à Maroantsetra (106 Km au Nord de Mananara), demanda à l'Administrateur du district de Mananara l'autorisation de se réunir avec quelques catéchumènes de Fasina. Autorisation qui fut acceptée. Nous avons retrouvé au cours de notre enquête la copie d'un rappel de la décision rédigée comme suit :

REGION DE TAMATAVE

District de Mananara

Décision n° 44

- 1°) L'Administrateur chef de district de Mananara a donné l'autorisation aux catholiques de Fasina, canton d'Andratambe (Sandrakatsy) de se réunir dans l'immeuble de Daniel Fanony, à Fasina. Décision datée du 27 Septembre 1937 à Mananara.
- 2°) La dite décision a été approuvée n° 2 par l'Administrateur supérieur de la région de Tamatave le 7 Octobre 1937 (1).

En envoyant cette décision aux fidèles de Fasina le 15 octobre 1937, Monsieur le chef de district de Mananara y ajoutait une note en langue française où il précisait que l'immeuble resterait à l'usage d'habitations sous peine de retrait de la présente autorisation (2).

A vrai dire, cet immeuble était déjà une petite chapelle qui, lors du passage du chef de district, était aménagée en lieu d'habitation afin de paraître tenir compte de la note ajoutée à la décision.

(1) La copie de cette décision est entre les mains des missionnaires de Maroantsetra.

(2) Selon la loi en vigueur de l'époque, il faut avoir quatre vingts chrétiens pour obtenir l'autorisation de construire une église.

Dans le village de Fasina, cette religion connut un temps d'indifférence, seul le "fondateur" et sa famille étaient intéressés. Cependant personne ne mettait d'opposition à l'implantation de cette nouvelle religion, cela pour différentes raisons. Tout d'abord, pour les habitants, elle était considérée comme étant celle du pouvoir, donc mieux valait la laisser se répandre pour avoir les bonnes grâces de l'autorité (1). Par ailleurs, adhérer à cette nouvelle religion était une sorte de snobisme pour les jeunes marquant un pas dans l'évolution. Fanony Daniel, de la lignée féminine n'était pas tenu directement à perpétuer le culte traditionnel. Il reçut l'aide des habitants du village pour la construction de la chapelle. Les parents, dans un dessein social, envoyaient leurs enfants à l'enseignement du catéchisme, tout en les initiant au culte traditionnel ; il était bon qu'ils fussent à l'aise partout, tant à l'église que devant le sacrifice du zébu. Il est bien évident que la plupart de ces enfants en grandissant ont abandonné la pratique de la religion catholique. Les raisons en sont surtout : les exigences de la foi chrétienne, le poids du milieu familial adulte resté dans la religion traditionnelle. A cela s'ajoute la rigidité avec laquelle Fanony Daniel observait toutes les prescriptions du catholicisme, encouragé dans cette voie par les missionnaires. C'est ainsi qu'une de ses filles mariée civilement avec un protestant fut priée de quitter son mari, son état de vie étant considéré comme coupable. Les missionnaires, à l'époque, trop

(1) Les villageois pensaient que le pouvoir administratif et le pouvoir religieux étaient liés : par exemple, la présence d'une autorité ecclésiastique dans toutes les cérémonies officielles ou tout simplement le fait de constater que tous les missionnaires étaient des Européens et qu'ils utilisaient le Filanjana (une chaise à porteur) dans leur tournée.

sectaires, disaient même qu'une telle situation en France mériterait la mort. Ils voulaient que Fanony Daniel, sous peine d'excommunication, renonçât à ses droits de paternité envers cette fille... Ce qui fut fait. Par la suite, la situation régularisée selon la religion catholique, le ménage fut réintégré dans la famille.

A cause de ce fanatisme du début, la minorité chrétienne de Fasina a failli être abandonnée par l'entraide du Fokonolona. Ces chrétiens ne respectaient plus les coutumes et les interdits de la religion traditionnelle envers ceux qui venaient les aider dans les travaux des champs (1).

Fanony Daniel devenu vieux, c'est Ndrova Patrice, ancien grand séminariste qui, s'installant à Fasina comme cultivateur, le remplaça pour animer la petite communauté de chrétiens. Ce dernier, moins rigoriste, a su attirer la jeunesse pour qui le christianisme devenait plus abordable (2). Cependant, la religion traditionnelle reste en vigueur.

Certains jeunes ont gardé l'idée des parents ; cette religion catholique est celle des évolués, de ceux qui vivent en ville, des fonctionnaires ; donc pour atteindre à ce niveau de société, il faut être chrétien. Eventuellement, cela permettrait de contracter alliance avec les jeunes étrangers chrétiens.

(1) De nombreux interdits sont liés à la riziculture sur brûlis (jinja), ne pas les respecter était considéré comme un crime.

(2) De 1945 à 1972, on trouve dix mariages catholiques et plusieurs baptisés et communiant, chiffre assez important comparé aux autres villages de la Sous-préfecture de Mananara.

Il fut un temps où les missionnaires décidèrent que les chrétiens auraient un cimetière uniquement pour eux ; ce fut le cas pour Betsirebika, cimetière situé au bord du chemin à deux kilomètres de Fasina (vers Sandrakatsy). Depuis que Fanony Daniel, en retraite, n'est plus à la tête de la communauté chrétienne, ce cimetière "se vide", les chrétiens préfèrent enterrer leurs morts dans les tombeaux de Sarafanina. Il est même question de faire disparaître ce cimetière qui, très près du chemin, est cause de frayeur pour ceux qui passent, surtout la nuit (1).

ATTITUDES DES MISSIONNAIRES DEVANT LES REALITES
MALGACHES

Il est certain que le christianisme a marqué l'histoire du peuple malgache, mais il reste cependant une réalité encore ignorée pour beaucoup et qui favorise de ce fait une certaine confusion. Celle-ci serait intéressante dans la mesure où elle permettrait un certain type de dialogue entre foi chrétienne et religion traditionnelle. Au début, les missionnaires n'ont pas essayé de comprendre les valeurs traditionnelles malgaches. Ils ont d'abord "balayé" tout ce qui existait avant de commencer à enseigner la religion chrétienne car, la majorité des missionnaires identifiaient la culture traditionnelle à une manifestation diabolique. Seuls quelques rares missionnaires ont fait un travail ethnologique très important (Cf. Les Tantara ny Andriana du R.P. Callet).

Depuis le Concile Vatican II, il y a cependant

(1) Il fut un temps où tous ceux qui passaient devant ce cimetière devaient faire le signe de la croix, les chrétiens par "dévotion" les non-chrétiens par "peur" des fantômes.

une tentative heureuse d'adaptation du donné de la foi aux valeurs traditionnelles malgaches, par exemple, le fameux "Catéchisme d'Antsirabe". Ce catéchisme, destiné à toute l'île, fut présenté à Antsirabe, il reposait uniquement sur la valeur du Fihavanana (1). Chaque mission devait le définir et l'adapter à sa propre échelle. La position des prêtres européens fut assez réservée, celle des prêtres malgaches entièrement opposée. La raison du refus de la conférence épiscopale à ce sujet semble consister dans le refus de définir une certaine idée du "Fihavanana". On se fondait sur une valeur certaine, mais en pleine évolution, dit-on. Il est pourtant évident qu'on ne peut pas faire abstraction du Fihavanana, car il correspond à quelque chose de réel. Mais cela ne colle pas d'après eux avec le sens chrétien qu'on veut lui donner : celui de charité.

La notion de Fihavanana relève à la fois de la parenté et de la relation (cohabitation). C'est une unité traditionnelle territoriale dans laquelle il existe des relations bien hiérarchisées : on n'existe réellement qu'à travers le Fihavanana, dans la mesure où on a une place dans la communauté. La place du prêtre se situe dans le cercle, car il a une action qui vise à aider, mais spirituellement. L'inconvénient de cette situation pour un prêtre, c'est que lorsqu'il est obligé

(1) "Fihavanana" a deux sens. Il est "parenté" dans son sens réel. Il est "lien" de co-habitation au fokontany (territoire) dans son sens fictif". RAMASINDRAIBE (Paul) in Fokonolona n° 7, p. 103.



de s'opposer au groupe, il en est sorti (1). La grande difficulté réside dans l'ambiguïté du terme que l'on veut christianiser ; c'est alors que surgit le problème de la traduction de ce mot en français ; à ce problème s'ajoute celui de l'acculturation. Tout le monde en a conscience, mais il semble que tous les moyens ne réunissent pas un nombre suffisant d'intéressés. De nombreuses valeurs traditionnelles malgaches échappent à la logique occidentale. Cependant, une évangélisation sérieuse doit s'appuyer sur une étude sociologique des valeurs traditionnelles non seulement au niveau du langage, mais aussi au niveau de la culture. Les chrétiens doivent d'abord vivre le fiHAVANANA avant de le définir.

Quant à l'ancien catéchisme national, sans vouloir méconnaître l'effort de ses initiateurs, il faut reconnaître qu'il n'est que la traduction du petit "caté" du Concile de Trente. On a utilisé des mots sans en étudier vraiment le sens : "andria: manitra" qu'on traduit

(1) "Si l'observateur est nécessairement acteur de l'événement, il est des événements auxquels il ne peut avoir accès, par rapport auxquels il est étranger, plus exactement, dans lesquels il ne peut même pas jouer son rôle d'étranger. Ainsi l'univers villageois, les événements qui le composent, forment un espace dont certaines zones sont accessibles et d'autres non. L'inclusion ou l'exclusion de l'observateur dépend de la possibilité ou de l'impossibilité qu'il a d'être acteur de l'événement, c'est-à-dire de sa possibilité ou de son impossibilité de jouer le rôle de médiateur, ou d'être pris dans une communauté partagée avec les villageois. Cette exclusion ou cette inclusion se traduisent aussi bien dans l'accès possible ou impossible aux événements que dans les sujets traités dans les réunions, qui se divisent en thèmes permis et en thèmes interdits. L'observateur court le risque de rester enfermé sans le savoir dans le tourbillonnement de la seule communauté dans laquelle il lui est possible d'être acteur et qui se manifeste à lui sous des formes plus diverses". In ALTHABE (G.), op.cit. p. 306.

par le mot Dieu, désignait primitivement : l'âme des morts. De même pour : "fanahy" (âme), "madio" (propre), "fomba" (coutume).... C'est dans cet univers ambigu que les Pères ont construit ce catéchisme. Nombre de mots français sont intraduisibles, tels : Trinité, Anges et tous les sacrements. Un effort a été réalisé pour trouver un mot correspondant en malgache. Ainsi : fanahy = âme, était d'abord pensée ; fahamasinana qui traduit le mot sainteté, équivalait primitivement à une sacralité tout autre. Même problème au niveau des proverbes ; on a voulu universaliser des phrases adaptées à des situations bien précises.

Pour en revenir au fihavanana, valeur indiscutable, quelle que soit l'ambiguïté du terme, c'est la culture qu'il faudrait évangéliser ; il faudrait essayer de vivre les données révélées à partir des valeurs traditionnelles. Le fihavanana est, culturellement, une valeur ouverte ; chrétiennement, elle est capable d'être ouverte. Une relation vraie ne peut exister avec une personne que dans la mesure où elle se rend "havana"(parent) avec l'autre. Il existe un aspect dynamique du phénomène : par exemple dans un "taxi de brousse", les passagers se sentent solidaires les uns des autres, ils vivent déjà le fihavanana, à un degré moindre certes, mais qui n'est pas sans importance. En France, les étudiants malgaches se sentent solidaires en vertu d'un certain fihavanana. De même le terme "Ry havako malala"(1) est très dynamique ; refuser d'utiliser ce terme ne ferait que repousser le problème.

L'adaptation de ce catéchisme si difficile semble bien provenir encore une fois de l'exclusion de toutes les autres valeurs de la culture malgache. Les mis-

(1) Ry havako malala = chers parents, chers amis (formule officielle pour débiter un sermon).

sionnaires étrangers (vazaha) sont tributaires de tout leur contexte culturel. L'Européen fait facilement la distinction entre le religieux et le profane, ce qui n'est pas le cas du Malgache. Quant aux prêtres malgaches, disons tout de suite que la plupart d'entre eux sont loin derrière leurs confrères européens dans la connaissance des valeurs traditionnelles de leur pays. Pourquoi ? A cause de la formation occidentale qu'ils ont reçue au séminaire.

- FORMATION DU CLERGE LOCAL

La formation des futurs prêtres doit tenir compte des valeurs traditionnelles et faire que le séminaire continue le milieu naturel où vivait l'enfant. Il n'en est pas toujours ainsi. La formation spirituelle, intellectuelle est exclusivement occidentale ou presque, les jeunes se sentent vite étouffés sans savoir exactement se l'expliquer. Les formateurs ne semblent pas tellement convaincus d'éduquer les jeunes à la malgache. D'ailleurs ils ne s'y sont préparés que superficiellement et, par voie de conséquence, n'ont pas tellement confiance en la mentalité malgache. Les prêtres malgaches sont éloignés de la mentalité de leur peuple par la formation individualiste reçue des religieux européens. Au séminaire ils n'avaient, jusqu'ici, d'autre devise que les trois S (sainteté, santé et science) ; et la sociabilité ? Ne devrait-on pas restructurer les cadres de formation conçus pour des Européens ? Il faut remarquer que certains Européens se rendent compte eux-mêmes de l'incompatibilité de cette structure soi-disant canonique mais périmée.

Parmi les voeux, l'obéissance est celui qui implique le plus de renoncement pour le Malgache, bien

qu'apparemment, il s'y fasse facilement. L'obéissance pour le Malgache est encore, pour le moment, mal précisée ; c'est une conformité passive aux règles préétablies et presque jamais mise en question. La vraie obéissance pour le Malgache, c'est s'obéir, c'est-à-dire "Do ut des" (donnant donnant). Celui qui commande dans le groupe doit en retour accepter l'avis de ses membres. Quant à la chasteté, elle est vécue au plan négatif par manque d'éducation sexuelle et par un enseignement également négatif. La pauvreté, le jeune religieux malgache ne sait pas encore ce que c'est, n'ayant pas encore eu l'occasion de connaître la richesse. Il ne peut, dans ce domaine, que constater que les missionnaires habitués à la vie européenne ne se comportent pas souvent en vrais pauvres mais plus en avarés ou en calculateurs. La pauvreté au sens large, c'est d'abord, vivre au même niveau que les gens que l'on évangélise et surtout ne pas vivre au-dessus de ses moyens comme c'est souvent le cas en pays de mission. Obéissance, pauvreté et chasteté ont besoin d'être étudiées dans un contexte psycho-sociologique malgache et non seulement de chrétienté occidentale, si on veut en présenter toute la valeur aux jeunes Malgaches. Pour notre part, nous estimons encore une fois que certaines traditions, telles : le "fihavanana" ou le "firaisankina" entraide peuvent être considérées comme des prédispositions à la vie communautaire telle qu'elle est vécue dans la vie religieuse. L'enfant malgache est un être qui ne peut s'épanouir que dans une collectivité, besoin inné, si nous osons dire, et les missionnaires ont voulu l'ignorer parce qu'une vie religieuse ou sacerdotale ne peut se concevoir sans une coupure d'avec le monde. Une vie sacerdotale bien solide doit être fondée sur des bases humaines solides et fermes. Le sacerdoce lui-même ne détruit pas semble-t-il le sociable malgache, mais la formation religieuse européenne nuit pour ainsi dire au sociable malgache appelé à une vie religieuse.

B - L'AVENIR DE L'EGLISE LOCALE ET LES OEUVRES
MISSIONNAIRES

L'Eglise ne sera vraiment malgache que par l'utilisation de la langue et la recherche d'une présentation de la foi basée sur les valeurs culturelles. Les instituts missionnaires sont aidés par les Eglises occidentales et possèdent ainsi de grands moyens ; mais, n'est-on pas en train de créer une situation difficile pour l'avenir, que deviendra l'Eglise locale lorsque cette aide aura disparu ?

Une autre question se pose ; comment réagissent les instituts dans les régions où ils sont implantés ; marquent-ils la région ou se laissent-ils interroger par la culture et les besoins réels de la région ? Il faut reconnaître qu'en général les instituts sont plutôt attentifs à leur relève sacerdotale. Pendant ce temps, la formation d'élites, dont l'Eglise locale a besoin, reste de côté. Les laïcs se sentent-ils vraiment partie prenante dans cette Eglise ? Ont-ils conscience d'en être responsables et solidaires ? Bien sûr, quelques groupements et milieux laïcs sont très dynamiques, mais souvent, pour eux, l'Eglise, ce sont les "vazaha" (étrangers), les prêtres, les religieux et les religieuses. Les protestants sont plus en avance sur ce plan que les catholiques ; ils ont davantage le souci de malgachiser l'Eglise (1).

Par ailleurs, il faut tenir compte de la jeunesse qui réagit parfois avec agressivité devant cette

(1) Cette situation ne peut s'appliquer à Fasina où le protestantisme n'existe pas.

Eglise qui leur apparaît étrangère et comme le simple véhicule d'une culture et de valeurs occidentales. Cette Eglise n'est pas la sienne.

Il faut aussi noter le cantonnement géographique des instituts avec leur spécificité, ce qui crée un cloisonnement. Il suffit de regarder les oeuvres d'Eglise à Madagascar pour en constater la diversité des méthodes et des spiritualités. Pour l'intérêt de l'Ile, il faudrait découvrir sur l'ensemble la diversité des instituts qui y travaillent. Il est évident que l'unité de la mission est à rechercher plutôt en tenant compte des particularités qu'en cherchant à uniformiser ; personne ne peut méconnaître qu'il y a des oeuvres nationales qui s'imposent, par exemple : le développement du monde rural. Par ailleurs, des orientations pastorales sont à mettre en oeuvre, ce qui requiert la collaboration de tous. Cette collaboration ne peut s'effectuer que si les règles en sont respectées, d'où la nécessité de les connaître et de les pratiquer. Un exemple nous est donné dans le monde rural à Madagascar où il existe deux mouvements de chrétiens dont les moyens et les buts diffèrent peu, tous les deux sont utiles, mais comment s'acceptent-ils ?

Au sein de cette église de Madagascar se pose le problème des prêtres isolés loin des centres urbains. Si, au départ, ils ont l'intention d'être des Prêtres de dialogue, ils acquièrent vite une mentalité de "Mpanjaka" (Roi). Le prêtre vazaha, bien qu'il rencontre quelquefois la difficulté de la langue, a vite fait d'être celui sur qui les habitants peuvent compter. Son style de vie et ses moyens en sont la cause. N'y a-t-il pas là pour le prêtre vazaha une tentation d'en rester à ce stade, et pourtant, on ne fait pas de véritables chrétiens avec seulement des "bols de riz".

Un autre danger, non moins grave pour l'avenir guette cette fois les prêtres diocésains malgaches ; la politique des évêques cherche à les isoler et leur attribue très peu de ressources. Ainsi, ces prêtres sans ressources ne peuvent s'enrichir au plan intellectuel, n'ayant pas la possibilité d'acheter des livres. Ils n'ont pas non plus les moyens de participer aux sessions destinées aux prêtres diocésains là où ils pourraient chercher en commun une solution aux problèmes de leur ministère. Ils n'ont pas la satisfaction de faire des oeuvres "visibles" comme leurs confrères vazaha, en un sens, c'est peut-être bon... Mais combien de temps cela pourra-t-il durer ? Certains renoncent à la vie sacerdotale et les responsables ont la pudeur de ne pas se poser de questions devant ces départs. Parmi les prêtres d'origine malgache, nombreux sont ceux qui ont l'impression d'être mis au rang des prêtres de seconde zone.

Est-ce le manque de foi qui crée cette stabilisation, cet "encroûtement" chez les prêtres ? La bonne volonté ne suffit pas pour faire oeuvre utile... Au séminaire, pendant la formation, on se soucie du futur prêtre ; mais, sorti de cette enceinte, il se retrouve seul, surveillé de très près, seulement pour relever ses écarts. Il est temps que le jeune sache dès le séminaire la réalité qui sera celle de son ministère... Sans quoi ces années de formation sont du temps perdu. Tout son cadre de vie du séminaire disparaît ; il se retrouve livré à lui-même, rencontrant nombre de difficultés, entre autres, le célibat qui, facilement assumé au sein d'un groupe, devient plus pesant dans la solitude. C'est ainsi que les prêtres malgaches, formé à la "mode" des prêtres vazaha se retrouvent dans une situation actuellement difficile. D'une certaine façon, ils

sont contraints à vivre au-dessus de leurs moyens. Les missionnaires peuvent toujours, eux, recourir au soutien de l'Europe et de l'Amérique du Nord (ce qu'ils ne manquent pas de faire), tandis que le prêtre malgache n'a rien par rapport à ses collègues vazaha... N'y aurait-il pas une possibilité de solution dans une sorte de péréquation, vazaha-malgaches ? Cela donnerait un tout autre visage à l'Eglise . Un autre problème : celui de la perception des honoraires de messe : venant en grande partie de l'étranger. Cette situation de dépendance aboutissant à une dépersonnalisation empêche les prêtres malgaches de réagir. Les jeunes n'acceptent plus que leur Eglise dépende ainsi financièrement de l'étranger. Les ressources sont à trouver au plan local, mais une telle solution changerait dans l'Eglise les manières de faire des responsables, ce dont ils ont peur.

Ainsi entre Malgaches et Vazaha, il existe des cloisonnements, des méfiances, des inégalités de condition et quelquefois même des querelles de personnes. A tout cela s'ajoutent les conflits de génération avec le cortège de perspectives pastorales et théologiques différentes. Par exemple, ceux qui mettent l'accent sur le développement sont classés comme ne travaillant qu'à cela par ceux qui sont plus traditionalistes. D'autres difficultés risquent de naître entre prêtres vazaha et prêtres malgaches, les premiers continuant à conserver le contexte de néo-colonialisme avec ce qu'il comporte de domination et d'apports de comportements occidentaux. La collaboration ne pourra être efficace et enrichissante pour l'Eglise malgache que lorsqu'elle s'attaquera à la racine de tous ces problèmes.

LES INSTITUTS MISSIONNAIRES

S'il est légitime que chaque institut ait sa spécificité propre, des perspectives et orientations pastorales différentes, il serait aussi légitime de tendre à davantage d'échanges, de confrontations, au niveau des méthodes et projets, entre instituts. Il est temps de développer la présence d'instituts missionnaires différents dans un même diocèse. Une politique d'ensemble est vivement souhaitée pour Madagascar afin de déterminer les priorités à développer et les priorités négatives : (secteurs qui ne méritent plus qu'on y investisse du personnel et des fonds).

Lorsque l'on parle des Oeuvres de l'Eglise, on pense surtout aux écoles et aux quelques dispensaires. En fait, ces écoles sont en partie des collèges et il existe peu d'écoles en brousse. Par ailleurs, la présence des religieuses est également très rare en brousse, elles se retrouvent dans les villes et gros villages. Ces oeuvres dépendent des Eglises occidentales, sans lesquelles elles ne pourraient subsister. Les protestants semblent avoir mieux saisi le problème et ont déjà mis en place des structures plus ajustées au pays lui-même et prises en charge par l'ensemble : Pasteurs, catéchistes, fidèles.

L'ENSEIGNEMENT

On constate que l'enseignement privé est encore trop francisé, comme l'est l'enseignement public. Il apporte un savoir inutile, ne s'appuyant pas sur la vie : trop de savoir alors qu'il faudrait apprendre à mieux vivre.

Il faut noter que l'enseignement primaire est conçu pour ceux qui entreront dans le secondaire, celui

du secondaire pour quelques uns qui entreront dans le supérieur. Dans l'ensemble, l'enseignement primaire ne donne pas aux moins favorisés la possibilité de se défendre dans la vie. Il vise à créer une élite ; il y a là une injustice que l'Eglise ne pourra continuer à tolérer, surtout si elle veut avoir la liberté de dénoncer les injustices en dehors de son domaine. Par ailleurs, il faut constater la difficulté pour les titulaires du B.E.P.C. et même du BAC à trouver un emploi. Jusqu'à présent, l'enseignement donné par les instituts religieux était considéré comme une suppléance, on pourrait passer le relais à l'Etat. Mais pour les besoins actuels de la population de Madagascar, l'Eglise doit se préoccuper de l'alphabétisation de tous. Avec ses moyens, ne pourrait-elle pas créer un nouveau type d'enseignement, l'articuler sur la langue, la formation agricole et technique tout en sauvegardant la possibilité d'études plus poussées permettant l'accès à l'université ? Par ce renouveau d'enseignement, elle inciterait le Gouvernement à revoir lui aussi son enseignement (1).

Dans l'hypothèse où serait décidée la transmission partielle ou totale de l'enseignement catholique à l'Etat, les professeurs (laïcs ou religieux) pourraient passer à l'Etat et contribuer ainsi à transformer le programme, les méthodes et les finalités de l'enseignement public.

Les différences de culture à Madagascar, proviennent surtout de l'implantation des instituts missionnaires qui ne sont pas tous voués à l'enseignement, d'où le fait que, dans certaines régions, aucune culture

(1) Cf. DUMONT (René) L'Afrique noire est mal partie, Paris, Seuil, 1962, 254 p. notamment à la page 81.

n'est donnée. Les régions enseignées par les Jésuites ont un niveau de culture supérieur par rapport à d'autres. Il est des instituts qui ont pensé que pour mieux "greffer" l'Évangile, il fallait laisser les gens dans un niveau de culture bas. D'autres ont jugé plus évangélique de commencer par donner une culture et ensuite seulement "greffer" l'Évangile ; c'est là que nous constatons une foi plus solide. De plus en plus, le reproche est fait aux missionnaires d'avoir favorisé le développement de deux niveaux de culture par le manque d'unité dans l'enseignement.

- L'EGLISE ET LES JEUNES

Situation des jeunes : à peine 50% des jeunes sont scolarisés, c'est-à-dire que nous sommes en présence de plusieurs catégories de jeunes. Ces inégalités mettent les jeunes en état de conflit au carrefour de deux cultures. Ils sont très attirés par une certaine modernité tout en restant sensibles, plus qu'on ne le croit, aux valeurs traditionnelles. Ce conflit rejaillit dans les relations avec les familles dont ils cherchent à s'éloigner, en essayant de se démarquer aussi des Européens. Recherche d'indépendance nationale, de malgachisation plus ou moins canalisée par des courants politiques. Dans les grandes villes, du moins, ils participent à des mouvements internationaux : mouvements hippies. Leur équilibre psychologique, leur comportement familial, leur engagement dans la foi dépendent énormément de la maîtrise qu'ils ont de ce conflit culturel.

Comment les jeunes voient l'Eglise ? Certains n'y trouvent aucun intérêt, d'autres la voient comme une importation reliée à l'effort d'emprise idéologique de l'Occident. D'autres comme un apport qui les met en contradiction avec leurs parents et les coutumes tradi-

tionnelles. Ils reprochent à l'Eglise son silence devant les injustices sociales, devant le sous-prolétariat, la pauvreté excessive des gens exploités par les entreprises à la solde des étrangers ou de l'Etat. L'Eglise se tait, et, un évêque malgache interrogé sur ce silence l'expliqua, raconte-t-on, en ces termes : "On a plus peur de notre silence que de nos paroles". Cela nous paraît un refuge bien fragile. Le rôle de l'Eglise dans cette situation d'injustice est de former les chrétiens à prendre en main leur vie sociale. L'Eglise aurait aussi un rôle à jouer au niveau du monde paysan.

REMARQUE :

Nous venons d'étudier deux religions qui vivent côte à côte tant bien que mal. Le fait le plus marquant à Fasina est le phénomène des jeunes qui, souvenons-nous, sont en perpétuelle opposition avec les anciens, gardiens de la tradition depuis le rejet de leur leader Joseph Amboalahy. Ce dernier les a groupés dans une association de football pour les opposer aux anciens. Cette rupture fut plus marquante lorsque tous les jeunes adhérèrent au christianisme. Les multiples réunions de prières organisées par les missionnaires en poste à Mananara et les compétitions sportives étaient des occasions pour les jeunes de s'échapper du contrôle des anciens. L'affaire est simple jusqu'ici, mais si nous poussons notre analyse un peu plus loin, nous voyons que ces jeunes récupérés par l'Eglise chrétienne, s'ils étaient des éléments dynamiques dans l'Eglise naissante, voilà que depuis l'Indépendance du pays, ils commencent à ne voir dans cette Eglise qu'une importation reliée à l'effort d'emprise idéologique d'Occident. Même la charité, présentée aux jeunes comme le lien de la perfection, n'est pas le fihavanana traditionnel ; qui vous rend membre d'un groupe à part entière où l'on

s'entraide mutuellement dans toutes les circonstances de la vie. Sans doute à cause de l'ignorance des valeurs traditionnelles, l'Eglise ne compte dans ses membres qu'une minorité de classes aisées (ceux qui peuvent se payer des habits pour aller à l'Eglise) par rapport à la masse. En d'autres termes, ceux qui font partie de l'Eglise sont ceux qui sont entrés dans l'économie monétaire, laquelle laisse la place plutôt à l'individualisme qu'à l'esprit communautaire, par conséquent, la vie du fihavanana, telle qu'elle a été vécue par les anciens, ne pourrait pas trouver sa place dans une communauté chrétienne.

Les jeunes se trouvant ainsi au carrefour des deux cultures, s'interrogent et contestent vigoureusement, tantôt ils s'opposent aux anciens, tantôt aux responsables de l'Eglise, Alors il se passe quelque chose d'intéressant depuis l'Indépendance chez les chrétiens de Fasina (en majorité des jeunes). Ils recherchent les valeurs traditionnelles tout en étant membres de l'Eglise, pour tenter de se retrouver eux-mêmes.

La vérité, la raison n'est-elle pas du côté de ces chrétiens qui tiennent les deux bouts de la chaîne : acceptation du christianisme certes, mais fidélité à leurs traditions, qui les constituent "eux-mêmes", laissant au temps le soin de cimenter, de joindre harmonieusement ce qui pourrait encore actuellement apparaître comme des incompatibles ? Vatican II, très soucieux du vécu des hommes, a ouvert des pistes intéressantes en ce sens en stigmatisant le rigorisme d'un christianisme trop exclusivement occidental (1).

Peut-on dire alors que ce christianisme de Fasina est un christianisme réel, bien vécu ? Dans la

(1) Les Actes du Concile Vatican II, Paris, Cerf, 1966, p. III 99, Art.62.



mesure où cohabitent sans assimilation encore pleinement réalisée, rites chrétiens importés d'Occident et rites ancestraux, donner une réponse affirmative semble aujourd'hui chose difficile. Mais une étude plus approfondie des données traditionnelles malgaches, de sa philosophie, permettra certainement son intégration plus complète, notamment dans les domaines liturgiques, théologiques, dans la formation chrétienne et même sacerdotale.

o o

o

CHAPITRE TROISIEME

PRESENCE DES MORTS PARMIS LES VIVANTS

Avec ce dernier chapitre, nous espérons atteindre les bases constitutives de la tradition religieuse et de l'équilibre social de la communauté villageoise de Fasina. Maintenant, il nous faut dévoiler les bases de ces composantes structurelles dans ce qui suit, notamment dans la conception betsimisaraka du mauvais sorcier (mpamosavy), cause imaginaire du mal et de l'épreuve du tangena (ordalie), manière de se débarrasser du sorcier, donc du mal.

A - LA MALADIE ET LES INTERDITS

LA MALADIE

La maladie et la peine poussent le betsimisaraka à se souvenir du Zanahary et des Ancêtres. Il admet difficilement que la maladie est inhérente à la nature humaine. Plus qu'à l'influence des esprits maléfiques qui peuplent les forêts (tsiny, lolo, angatra) et le tromba défavorable (tromba ratsy), il pense surtout qu'à l'origine de la maladie ou de la mort il y a le mauvais sorcier (mpamosavy) détenant des remèdes (ody) ou sorts capables de rendre malades les gens bien portants et qui accomplit ses méfaits la nuit après avoir dansé sur le tombeau. C'est pourquoi, il préfère, dans certains cas, s'adresser directement aux bons sorciers et aux tromba favorables et non à l'hôpital pensant que seuls les bons sorciers (mpañaoody) et les tromba guérisseurs, ainsi que les mpisikidy (qui interrogent les sikidy) ont pouvoir sur ces maladies, sachant en déterminer l'auteur et les remèdes.

Il y a donc plusieurs moyens de soigner les malades : consulter le mpisikidy, faire parler le tromba, employer les remèdes, observer les tabous de toutes sortes. Cependant, cette croyance dans le pouvoir des guérisseurs n'empêche pas le Malgache de s'adresser à la médecine moderne, c'est pourquoi les hôpitaux sont toujours pleins. Le Malgache fréquentant les hôpitaux ou les dispensaires a surtout confiance dans la "piqûre" ; c'est un peu le remède miracle, si bien que lorsque le médecin de campagne manque de médicaments, il ordonne le fameux "C.S." (coup sec), c'est-à-dire seulement une piqûre d'aiguille sans produit. Des pouvoirs magiques sont attribués au prêtre, il est un peu le bon sorcier blanc. Ainsi, une centenaire aveugle et malade à qui le prêtre proposait le baptême répondait : "Oui, si cela me redonne la vue et me guérit". A Fasina, tout le monde va se soigner à l'hôpital ; mais presque tout le monde croit aussi aux guérisseurs, même les chrétiens.

LES INTERDITS

Partout où le Malgache s'en va, ce qui ne le quitte pas c'est son interdit ou fady. Les fady sont les interdits dictés par les guérisseurs, les tromba et les mpisikidy. Ce qui fait la force du remède c'est l'interdit (1). Le fady varie selon le remède prescrit. La plupart de ces interdits viennent des Ancêtres, ils sont transmis de père en fils et appelés "fadindrazana ou sandrana". D'autres interdits ont été observés par ceux qui en ont ressenti les effets bénéfiques. Celui qui soigne a ses interdits propres qui lui permettent de soigner les gens, de rendre efficaces ses remèdes.

(1) Le remède serait inefficace si l'interdit qui y est attaché n'était pas observé, on dit que le remède est "memy" si le fady a été transgressé même par inadvertance.

Celui qui est malade a les siens. Certains interdits durent longtemps, tels les interdits héréditaires comme le sandrana, d'autres ne sont que temporaires, le temps de la guérison.

Les hommes ne sont pas seuls à avoir des interdits, la terre, l'eau, les jours ont eux aussi leurs interdits. A Fasina, il existe encore plusieurs endroits ayant des interdits : on ne traverse pas, par exemple, le fleuve Mananara vêtu de rouge ; dans le Tsiandrora, petit ruisseau situé à l'Ouest du village, il est interdit formellement de cracher, si cet interdit est transgressé, il faut sauter trois fois sur ses pieds à l'endroit souillé. Un autre endroit, à Tsianonjia, dans lequel on ne porte pas de vêtement de rabane blanc. Cela en souvenir d'un roi vêtu de rabane blanche qui habitait ce lieu. Quand on tue un animal, il est interdit de tremper la viande saignante dans le fleuve Mananara, on doit la laver hors du fleuve pour que le sang ne tombe pas dans l'eau ou, dans les ruisseaux avoisinants. Le mardi, le jeudi (sauf pour les chrétiens) et le dimanche sont jours interdits, non ouvrables, les gens ne travaillent pas dans leurs champs par peur des divinités forestières (hiañantany) qui enverraient des bêtes nuisibles pour les récoltes. Il est également interdit d'enterrer les morts ces jours-là. A Fasina, il ne reste que deux jours seulement qui soient vraiment interdits, le mardi et le dimanche (surtout pour les chrétiens).

Pendant ces jours, on ne reste pas inactif, désœuvré, on en profite pour rendre visite à ses parents, organiser les réunions du Fokonolona, entretenir la maison, aller à la chasse. Dans certaines familles, on peut même cultiver du manioc, de la patate douce ou récolter du girofle, du café, seul le riz, aliment de base,

est trop précieux pour être cultivé les jours interdits. En un mot, il peut accomplir quelques tâches, sauf s'occuper de son riz dans son champ. Les fady concernant les lieux et les jours sont encore gardés en général non pas par croyance, pour beaucoup, mais à cause de la pression sociale. Ainsi la minorité chrétienne est quelquefois obligée de se soumettre à cette tradition dans certaines communautés traditionnelles. Il semble d'ailleurs que les jours interdits soient plutôt liés aux terrains qu'aux individus.

Les fady les plus nombreux sont ceux qui ont trait aux aliments. Les Betsimisaraka, en général, ne mangent pas de boeuf sans cornes (omby bory). Les femmes qui viennent d'accoucher ou "viavy mitrambona" ne doivent pas entrer dans une maison où il y avait un mort, même dans une chapelle, parce que là il y a la célébration des funérailles par les chrétiens. Elles ne doivent pas boire de l'eau sur laquelle on a fait passer un cadavre. Elles ne peuvent manger de la viande de zébu sans en avoir vu l'oreille ; le boucher de campagne, connaissant cet interdit, remet un petit bout d'oreille avec la viande achetée aux clients qui lui en demandent. Elles ne doivent pas se tenir debout au croisement d'un chemin. Elles ne mangent pas dans une autre assiette que la leur. Quand elles rencontrent des amis, elles ne peuvent saluer les hommes en leur serrant la main, ce geste, elles ne le font qu'à leur mari. Il leur est également interdit de parler à un homme seul en chemin. La durée de l'interdit terminée, la personne est déclarée : "afa pady". A ce moment là, le reste du ody est rendu au propriétaire ou enterré. Après quoi on la touche au front, à la poitrine et à la nuque avec une terre blanche, ce qui la déclare déliée de l'interdit (nahazo tentina).

Nous avons essayé d'analyser rapidement l'une des coutumes les plus critiquées de nos jours. Cette coutume ne peut se comprendre que dans la conception-même de la vie du Malgache : "Mamy ny aina" (la vie est douce), aime-t-il à répéter. Il fait tout pour qu'elle soit douce et dure le plus longtemps possible ; il fait tout pour la préserver, car on ne vit qu'une seule fois, dit-on : "Ny aina tsy ananam-piry". Ainsi, il ne ménage ni force, ni richesse pour trouver le guérisseur, le mpisikidy et le tromba intermédiaires indispensables, capables de prévoir l'avenir, d'apaiser le courroux des ancêtres par des offrandes, des sacrifices appropriés.

La médecine a fait ses preuves et le Malgache connaît par une sorte d'intuition la maladie qui relève directement du médecin : blessures, maladies contagieuses comme la tuberculose, la lèpre, etc. Les maladies nerveuses, la folie, les fractures et autres sont plutôt du domaine des guérisseurs, des mpisikidy et des tromba.

Le prêtre ou le pasteur considéré comme super sorcier parce qu'il chasse les mauvais esprits (tromba ratsy) est aussi consulté lorsqu'il fait sa tournée en brousse. S'il arrive qu'après avoir posé la main sur la tête d'un petit moribond celui-ci guérisse, toute la famille de l'enfant se convertit presque automatiquement. On raconte qu'un groupe d'Antemoro (non croyants) se présenta un jour chez un missionnaire en poste à Mananara pour lui demander sa bénédiction afin qu'ils puissent manger du porc. Le prêtre prit alors son goupillon, les aspergea d'eau bénite en leur disant que leur tabou du porc était désormais levé. Le Malgache du vingtième siècle vit encore en pleine religiosité, chaque acte de sa vie s'accompagne de rites précis pour se réconcilier avec Dieu et les Ancêtres intermédiaires. Pour y parvenir tous les moyens sont bons : nous avons été témoins d'un joro à Fasina où Monsieur Vatsy, le prêtre du culte traditionnel, voyant la présence de nombreux chrétiens, invoqua même dans sa litanie des ancêtres, les noms du Christ et de Marie.

B - FUNERAILLES ET TOMBEAUX DE SARANANINAFUNERAILLES

Le Malgache croit que tout ne finit pas après la mort, que la vie continue au-delà des tombes. C'est ce que le sage Andriampoinimerina, un des rois de Madagascar (1745 - 1810) déclarait à son peuple avant de mourir : "Mon corps disparaîtra, mais mon âme et mon esprit resteront parmi vous et auprès d'Idama, mon successeur ; je serai toujours à ses côtés pour lui donner des conseils"(1).

Il y a une trentaine d'années, lorsque la mort se faisait proche, on sortait le malade de la case pour le mettre dans une pièce moins importante qui était détruite après ou encore à l'extérieur du village dans un endroit calme appelé "toby ratsy" (camp macabre). A présent, certaines familles non chrétiennes sortent encore le mourant pour l'installer sous un abri vert (trano maitso (2) construit pour la circonstance derrière la maison mortuaire ou sous un grenier (3) quand on n'a pas le temps de construire cet abri. Cependant, le mourant n'est pas abandonné pour autant, il est entouré de respect, ses parents veillent continuellement sur lui et continuent de le soigner jusqu'au bout. Si, par malheur, le décès a lieu à l'intérieur d'une maison assez importante, il faut la purifier après l'enterrement par des incantations

-
- (1) Traduction du Tantara ny Andriana, du Père CALLET, par G.S. CHAPUS et E. RATSIMBA : Coll. Docum. concern. Madagascar et les pays voisins, publiée par l'Académie malgache, T. III, p. 249.
- (2) A cause des feuilles de ravenala coupées vertes qui servent de toit.
- (3) Le grenier betsimisaraka est très haut, il peut servir d'abri aux hommes et aux animaux.

magiques pour que les femmes dites "mitrambona" (1) puissent rentrer dans la maison. Pour un vieillard qui meurt d'une mort naturelle, on n'a pas peur de son cadavre, sa mort n'étant que l'embellissement de sa vie. Lorsque l'âme quitte le corps, les parents du défunt jettent tous les remèdes, ceux-ci n'ayant plus de puissance.

Dès que le malade a rendu le dernier soupir, ses proches parents se rassemblent autour de lui. Les plus âgés procèdent à la toilette du défunt qui est baigné (2) dans l'eau tiède, après quoi on lui allonge les bras le long du corps, on lui maintient la bouche fermée, puis on le recouvre d'un linceul blanc que le défunt avait pris soin d'acheter de son vivant. Ensuite, on place le corps de telle façon qu'il soit dans le sens le plus long de la maison, la tête tournée vers l'Est.

A la nouvelle de la mort, tous les habitants du village cessent le travail. Ceux qui sont dans les champs accourent au village pour assister la famille en

(1) Mitrambona de la racine trambona = interdit qui frappe toute femme ayant un enfant au-dessous de l'âge de raison pour que son enfant n'hérite pas des maladies de ses parents et éviter toutes maladies éventuelles. L'interdit varie selon le tromba ou le mpisikidy qui l'a prescrit. Le plus souvent il est interdit à la femme mitrambona de voir un cadavre, un cercueil, de manger toutes les têtes en général (têtes de poissons, de poules, de boeufs, etc.

(2) D'après Patrice Ndrova, le fait de baigner le mort est une coutume récente.

deuil. En arrivant à la maison mortuaire, les femmes poussent des cris de lamentation (1), les plus proches parentes du défunt dénouent leurs cheveux en signe de deuil. Quant aux hommes, ils ne doivent pas pleurer comme les femmes, ce serait interprété comme une lâcheté de leur part, cependant, il peut arriver que des larmes mouillent leurs yeux. Les jeunes gens et les jeunes filles préparent le repas des participants qui vont venir nombreux, surtout si le défunt est un personnage connu dans la région. Les jeunes gens ramassent du bois sec dans la forêt pendant que les jeunes filles s'occupent du pilage et de la cuisson du riz. Si le défunt et la famille sont pauvres, on tue seulement des volailles pour les assistants, s'ils sont riches, ou aisés, on abat un boeuf mais sans rituel. Avec la peau de l'animal taillée en rubans, on ficellera le cadavre ; le coeur (2) et le bucrâne accompagneront le défunt au tombeau.

La veillée proprement dite ne commence qu'après le repas du soir. Si une grande personne meurt après avoir eu une vie très renommée, après le repas, le chef de famille parle au Fokonolona en ces termes : "Tous ceux qui savent danser et chanter, qu'ils chantent et dansent. Cependant, ce n'est pas la joie de savoir cette personne morte, mais c'est notre tristesse que nous exprimons ainsi".

(1) Le pleur revêt un caractère sacré, c'est aussi une manière de rendre honneur au défunt qui, si personne ne le pleurait, pourrait se venger.

(2) Un petit morceau de ce coeur servira à marquer chaque assistant à la fin de la cérémonie et si, sur le parcours, quelqu'un vient à se blesser, on le soigne en apposant sur sa plaie quelques gouttes du sang de ce coeur, seul remède pour une plaie qui pourrait devenir mortelle par la volonté du défunt dont on craint toujours une vengeance possible (mba tsy hanabisa ny maty).

Voici les boissons que le Fokonolona a trouvées pour veiller le mort. Mais attention, que l'alcool ne conduise pas aux bagarres, aux rancunes. Celui qui se laissera exciter par l'alcool, sera pris par le Fokonolona. Si quelqu'un danse en dehors du groupe, il sera dénoncé et considéré comme le sorcier ayant tué le mort. Les anciens prennent place dans la maison où est exposé le corps du défunt, tandis que le restant de la foule sort. Les uns s'assoient sur des bancs, d'autres sur des nattes tout autour de la maison. Certains jouent aux cartes, d'autres aux dominos, quelques uns organisent un concours de joute verbale (ankamantatra) en récitant des fables (korambe).

Jadis à Fasina et encore maintenant dans la région de Port-Bergé et de Mandritsara, la veillée funèbre d'un personnage très riche ou très illustre se passait loin du village dans un lieu dit Ampondra ratsy (Place macabre), situé souvent à proximité d'un tombeau. Là, la veillée funèbre pouvait durer une semaine entière. Il arrivait de tuer jusqu'à dix boeufs. Durant la veillée, les parents du défunt invitaient le plus célèbre bouffon de la région pour faire du "baheza" (une sorte de panégyrique mimé). Le bouffon se déguise en fantôme, en animal, en se drapant et en se coiffant des peaux de boeufs tués, puis il mime la vie du défunt. Il danse, il rit, il pleure. Il raconte l'histoire du défunt en parlant de tout ce qui a fait sa vie : ses boeufs innombrables, son champ immense, son pâturage, sa femme et ses enfants qu'il a laissés, ses amis, ses jeux préférés, ses démarches, son accent. Parfois même il plaisante le défunt en lui disant de se réveiller parce qu'il dort trop longtemps, et l'invitant à manger avec lui une viande grasse. Durant ses exhibitions, le bouffon agite un "faray" (sorte de castagnette en bambou) et scande des poésies (jijy) dont le thème principal est la des-

cription imagée des parties génitales de l'homme et de la femme et leur accouplement. Pendant toutes ces mises en scène, le bouffon n'arrête pas de manger. Il insulte les parents du défunt s'ils ne pleurent pas et s'ils ne rient pas.

Quel rapport y-a-t-il entre le deuil de la famille partagé par tout l'ensemble des participants et la comédie du bouffon ? Interrogés sur le sens du baheza, ceux qui nous ont donné cette information affirment que c'est un excès de gourmandise de la part du bouffon, qui se gave de viande. Cependant la réalité est tout autre, Gérard Althabe nous donne un certain nombre d'explications très riches à ce sujet :

"Replaçons le cadavre dans le lignage, le groupe de descendants est construit sur la fiction de la présence des Ancêtres qui médiatisent toutes les relations entre les parents ; le cadavre devient un tel médiateur personnalisé, aussi ne peut-on comprendre ce que l'on en fait qu'en référence à la cohérence de cette présence fictive. Elle est construite sur la négation de la rupture introduite par la mort, la négation de la séparation de ce membre du groupe familial d'avec les siens ; ce refus de la rupture introduite par la mort entraîne la perpétuation de la condition de descendants, la fiction qui est à la base de la communication interne du lignage est construite autour de cette condition commune dans laquelle se trouvent intégrés vivants et morts ; il apparaît comme une erreur de faire des ancêtres des pères détenteurs de l'autorité absolue, ils ont une position de descendants, s'ils tiennent une place privilégiée dans le rapport avec la divinité, véritable détentrice du pouvoir, c'est dans cette condition ; en elle se conserve le lien entre les vivants

et les morts ; le lignage ne peut exister que par cette perpétuation, au-delà de la mort, du personnage du descendant.

L'enterrement a pour objet d'assurer cette perpétuation. On place le mort dans la situation de procréation d'où émerge le descendant, à travers cette nouvelle naissance, son existence va se perpétuer, elle sera de même nature que celle qu'il avait dans sa vie terrestre. Ainsi la mort est surmontée à travers une naissance nouvelle, et la condition de descendant qui est conservée permet la perpétuation du lien entre les vivants et ce mort, partant, l'existence même du lignage devient possible⁽¹⁾.

Si le défunt est un chrétien, on chante des cantiques et on récite le chapelet.

Des femmes choisies (voafantina) (2) distribuent du café ou du thé durant la nuit. C'est au cours de cette veillée que les anciens décident de l'endroit où le mort sera enterré, soit dans la tombe de ses ancêtres, soit dans la tombe des étrangers (famahana). On l'envoie directement dans la tombe de ses ancêtres si celle-ci est déjà réouverte, c'est-à-dire, lorsqu'on cultive la colline où se trouve le tombeau des ancêtres ; on doit tuer au moins un boeuf à la fin de la récolte avant de remettre ce lieu aux ancêtres. Cette cérémonie dite "mandify fasana" (lier un tombeau d'interdit) remet le tombeau à son premier état, c'est-à-dire : interdiction de cultiver cette colline sans tuer un boeuf. Mais avant l'accomplissement

(1) In ALTHABE (G.), op.cit. p. 142-143.

(2) On choisit des femmes de bonne réputation qui ne risquent pas d'être soupçonnées d'être de mauvaises sorcières.

de cette cérémonie, aucun enterrement ne doit avoir lieu dans ce tombeau. Dans le cas contraire, on dépose le cadavre dans une tombe provisoire appelée "famahanana". Ce sont surtout des étrangers qu'on enterre dans le famahanana, des femmes qui n'ont pas le droit d'entrer dans le tombeau de leur mari, les jaloko et surtout ceux qui habitent dans le pays de leur mère, car il arrive souvent que sa famille du côté de son père vienne la réclamer de force et, lorsqu'un cadavre est entré dans la grotte du tombeau ancestral, on ne peut plus l'identifier. A Manambolosy (20 Km au Nord de Mananara), nous avons assisté à une veillée funèbre d'une jeune femme mariée morte subitement. Une discussion orageuse s'engagea entre la famille du mari et celle de la femme. La famille de la femme demandait qu'on transportât la défunte en pleine nuit dans son village natal. La famille du mari refusait de laisser partir le corps, car la veillée était bien commencée et le boeuf était déjà tué. Après une épre discussion émaillée d'insultes, la famille du mari a cédé. Tout fut rentré dans l'ordre, le corps fut ramené au village natal de la défunte sur une sorte de brancard par les deux familles, (à 70 km du village du mari). Ce transfert eut lieu après le repas du soir. Tout, nous a-t-on dit, devait se passer ainsi, c'est une manière de la part des deux familles de témoigner publiquement de leur affection pour la défunte.

Quand le jour se lève, les pères de famille rentrent un à un chez eux pour chercher leur offrande "fanampiana ou tati-bato" afin de contribuer aux dépenses de la famille endeuillée. Il y a des familles qui apportent des corbeilles de "paddy" (1), d'autres du riz

(1) Le paddy sera pilé par les jeunes filles pour le repas des participants aux funérailles. Le paddy une fois pilé, on jette très loin le son car il est interdit de le donner aux oiseaux.

blanc, d'une valeur de 50, 100 ou 500 FMG (2). Les dons et le nom de tous ceux qui y ont participé sont inscrits sur un registre ; car, le montant des dons sera annoncé publiquement aussitôt après l'enterrement. Pendant ce temps, ceux qui habitent loin continuent d'arriver pour rendre visite à la famille du défunt, les représentants des villages voisins se déplacent également.

Comme la veille, les jeunes gens et les jeunes filles aident les grandes personnes à préparer le repas du jour. Le repas lié à la cérémonie mortuaire ne doit pas être soigné : le riz pas cuit ou trop mou, la viande sans sel ou trop salée. La viande doit être cuite à l'eau, parfois sans enlever la peau, il est interdit de la faire cuire avec de l'huile. Lorsque le repas est prêt, on apporte à manger aux anciens (2) qui sont dans la maison mortuaire. Les autres participants mangent dehors sur des nattes au milieu desquelles on a déposé le riz et la viande sur des feuilles de ravinala. Les

(1) Formule d'offrande à la famille du défunt : "Nous sommes venus nous associer à votre deuil et vous apporter le "Tati-bato" (litt. : action d'apporter des pierres, sous entendu pour la tombe) selon la coutume de nos ancêtres. Il est insignifiant, parce que la mort ne prévient personne, c'est le Zanahary cruel, (Zanahary kafiry) qui l'a décrété ainsi. Voici donc ce que nous avons pu trouver dans notre famille".

Réponse de la famille du défunt : "Merci de nous avoir donné du secours dans notre malheur. Ce n'est pas pour le mort que nous vous remercions (tsy faty no isaoratra) mais de votre secours (famonejma). Si le Fokonolona ne nous avait pas aidés, nous serions vraiment dans la gêne. Nous pouvons maintenant croire, grâce au Fokonolona, que le mort aura un bel enterrement (S'assurer un bel enterrement n'est-ce pas le rêve de tout Malgache ?).

(2) Les reliefs du repas des anciens ne sont pas mélangés aux restes du repas des autres convives pour deux raisons : parce que beaucoup de gens n'aiment pas manger ce qui est entré dans la maison mortuaire ; et surtout, parce qu'on a peur de ces anciens qui ont la réputation d'être de mauvais sorciers.

convives, par affinité, se regroupent autour des nattes, chacun se servant en prenant ce qui se trouve devant lui. Pendant ce repas, chacun surveille ce qu'il mange et s'il n'y a pas quelqu'un parmi les convives qui va lui envoyer un morceau de viande ensorcelée (voan-kena mihêmbagna) (1). Les restes du repas du midi sont gardés et resservis le soir après la cérémonie de l'enterrement.

Aussitôt après le repas, on annonce à tout le monde où sera porté le mort. Les anciens sont chargés de préparer le corps du défunt pour son transfert au tombeau. Le corps n'est pas déposé dans un cercueil(2) mais enveloppé d'un lamba (tissu) blanc et d'une natte de harefo (jonc), le tout ficelé à l'aide de six longues tresses de rafia. On l'attache au niveau de la tête, de la poitrine, de l'abdomen, des cuisses et des pieds. Les attaches sont en nombre impair, jamais plus de sept. Le

(1) L'ensemble de la population pense que c'est au cours des repas funéraires que les mauvais sorciers jettent des sorts sur leurs ennemis en appelant la mort sur eux.

(2) On ne se sert pas de cercueil pour porter le défunt quand il est conduit directement au tombeau en forme de grotte. Mais quand il est mis en terre ou exposé dans un hangar, là on le met dans un cercueil creusé dans un tronc d'arbre. L'utilisation d'un cercueil en planche n'est pas tellement une coutume malgache. Le cercueil (hazo) se compose d'un bout de tronc d'arbre coupé dans le sens de la longueur ; chaque moitié est creusée dans le milieu, l'un reçoit le corps, l'autre sert de couvercle. Au pied de l'arbre qui sera abattu pour fabriquer le cercueil, on égorge un poulet en sacrifice en disant "Nous allons te couper, oh arbre, pour faire un hazo, afin d'enterrer celui qui est parti à Dieu. Nous allons te couper, que rien de mauvais ne nous arrive, ni accident ni fièvre". Le poulet est rôti dans la braise et mangé, ensuite on abat l'arbre et on le transporte en cortège. Les montagnards du Viet-Nam central emploient le même genre de cercueil, seuls quelques détails diffèrent dans les rites, cf. CONDOMINAS (G.) in Nous avons mangé la forêt, Ed. Mercure de France, Paris, 1947, pages 301 à 308.

corps est posé sur un brancard de bambou et attaché par des rubans de peau de zébu et recouvert en dernier par un grand lamba (tissu) blanc. Seuls les anciens qui accompagneront le corps au tombeau participent à cette préparation car chacun des liens qui attachent le corps devra être défait par celui qui l'a posé, à l'arrivée au tombeau. A ceux qui préparent ainsi le corps, on donne à boire de l'alcool ; mais comme ils ne doivent pas toucher au verre avec leurs mains, on leur tient le verre pour les faire boire. Après quoi, ils vont se laver les mains rituellement.

Quand le moment est venu de porter le défunt au tombeau, le prêtre vient faire un discours en ces termes :

"Mesdames et Messieurs, toute la famille est présente ici aujourd'hui, je parle au milieu de vous, veuillez m'en excuser. Ce n'est pas pour une réjouissance, mais pour le deuil que vous connaissez. Si quelqu'un s'interroge sur l'objet de cette réunion, nous lui répondrons : nous sommes rassemblés de tous les villages voisins pour notre ami qui est mort, celui qui aimait l'entente et l'amitié. Le tsiny (1) est

(1) "Une personne, ou un groupe exerce sur une autre personne ou sur un autre groupe un acte négatif, la victime de cet acte ne passera pas à la vengeance directe, mais lancera sur son tourmenteur un "tsiny". Le "tsiny" ne s'enferme nullement dans le cadre des relations entre humains ; il peut être reçu des médiateurs, ancêtres et divinités comme il peut être donné par les humains aux médiateurs ; cela dès qu'il y a désobéissance, offense d'un côté, promesse non tenue de l'autre. La victime ne dit pas qu'elle donne le "tsiny", c'est le jugement de l'ensemble des villageois qui attribue le "tsiny", c'est l'opinion qui est distributrice des "tsiny". ALTHABE (G.), op.cit., p. 301.

128

un bagage très lourd, même les ancêtres ne pourraient le supporter, comment le pourrais-je, moi leur petit enfant ! Le coeur est plein de tristesse, les yeux gonflés de larmes, l'obscurité couvre le ciel et la terre en ce moment de deuil. Cependant il ne faut pas que cette tristesse fasse oublier les amis qui sont venus avec amitié, avec amour. Vous êtes tous venus pour nous consoler et enterrer le mort. Nous vous saluons ; que la paix soit avec vous, que vous n'ayez pas d'ennuis avec le Fanjakana ! que vos récoltes soient bonnes ! que votre vie soit comme le fer et le caillou ! Que votre corps soit amer afin que la mort s'éloigne de vous, mais qu'il soit doux pour que la richesse vous aime ! Que vous enfants et petits enfants pullulent comme des sauterelles. C'est à vous tous que je souhaite tout cela, à vous tous qui êtes nos amis. Et que le deuil ne recommence plus pour la famille dans la peine. Voici ce que l'on va vous dire, à vous Fokonolona : "Nous sommes venus nous unir à ceux qui sont en deuil, à ceux qui sont orphelins. Nous sommes venus enterrer celui qui retourne au Zanahary (Dieu), essuyer les larmes des vivants et dire adieu au mort que nous aimions tous. Il était malade, on l'a soigné, on a fait tout ce qu'on a pu. Nous avons tenté l'impossible et pourtant, nous n'avons pu rien faire. Ce n'est pas nous qui avons inventé la mort, mais c'est Dieu qui nous a créés.

"Tout est comme un caillou que Dieu lance du ciel, qu'on se cache derrière les montagnes, ou derrière les collines ou derrière les rochers, le moment arrivé, on ne peut pas l'éviter". "La vie est comme une cruche en terre, elle est fragile, la mort ne fixe pas de rendez-vous, on croyait qu'elle n'allait pas venir si tôt, on croyait revoir notre ami vivant,

mais hélas ! il n'est plus !... Avant de m'arrêter voici une dame-jeanne (une façon de dire, en réalité, il y en avait trois) de betsabetsa pour que vous les jeunes, vous conduisiez le cadavre au tombeau".

Après ce discours, le cadavre est sorti attaché sur un brancard en bambou, puis exposé un moment dans la cour. C'est alors que, pendant quelques instants, les femmes poussent des lamentations bruyantes. Les parents se réunissent devant le cercueil tenant un ruban de raphia ou une tige de bois mort les reliant au cercueil. L'aîné de la famille prend la parole et parle ainsi : "C'est moi ton parent qui te parle, écoute-moi. Nous allons t'emmener dans l'endroit où reposent tes Ancêtres. "Ne te lève pas en chemin. Ne te fais pas le fantôme du sorcier maléfique qui rend malade les enfants. Dors bien à l'endroit où l'on te déposera. Tu n'as plus de parents ici, tes parents sont ceux qui sont là-bas au tombeau. Nous ne voulons pas nous séparer de toi, mais c'est le mauvais sorcier ou ton Dieu qui t'a séparé de nous. Aie le courage de nous quitter, tu n'as plus de village à partir d'aujourd'hui. Tu n'as plus de femme, ni d'enfants, ni de parents, ni de famille, ni d'amis. Tes parents sont désormais les morts. Ne fais pas peur aux gens, n'apparais pas debout dans la maison. Ce n'est pas nous qui t'avons ensorcelé. Celui qui t'a empoisonné, ne le laisse pas tranquille, ni la nuit, ni le jour. Reste bien dans l'endroit où l'on va te déposer, ne deviens pas un fantôme maléfique"(1).

Après ce discours, on coupe le ruban de raphia (2), on cesse de pleurer (car il est strictement

(1) Faire ce discours s'appelle mañozom-paty. Voir au mot mañozona.

(2) A partir de ce moment, on entre dans le domaine de l'esprit, le langage et les gestes deviennent mystérieux.

interdit de pleurer sur le parcours et surtout au tombeau) et le cadavre est emporté par des jeunes gens suivi du cortège. Certaines personnes restent cependant au village pour préparer le repas, car la plupart des participants reviendront au village après l'enterrement. Sur le chemin, quatre femmes jettent des poignées de riz (pour la provision du défunt dans l'au-delà). Si c'est une femme que l'on porte au tombeau, quatre femmes l'aspergent d'eau quand le cortège traverse un gué (pour que la défunte ne revienne plus là où les femmes viennent puiser de l'eau pour leurs ablutions corporelles). Le cortège funèbre ne traverse jamais un village, il le contourne à cause des femmes mitrarbona qui ne doivent ni voir le cadavre, ni marcher sur le chemin d'un cortège funèbre (1).

Lorsque tout le cortège arrive devant le tombeau, le prêtre offre une bouteille de rhum aux ancêtres sous forme de libation et prononce cette prière :

"Oh! vous les ancêtres qui habitez ce lieu, nous venons vous apporter votre parent, pour qu'il dorme parmi vous. Voici votre petit fils. Ne dites pas qu'il n'est pas des vôtres, il est encore de votre famille, donnez-lui des conseils et il se trompe".

On ouvre le tombeau (2) en enlevant une à une les pierres qui ferment l'entrée. Les anciens enlèvent

-
- (1) Par précaution, il y a toujours des émissaires " " pour avertir les femmes de la venue sur le chemin, d'un cortège portant un défunt au tombeau.
- (2) Avant d'ouvrir le tombeau, chaque geste de prière est précédé du geste karasa, c'est-à-dire, pour ouvrir une porte, il fait d'abord le geste de la main

les liens en faisant bien attention qu'il ne reste pas de raphia sur le cadavre. Le corps est déposé dans le tombeau, (une grotte ou rari-vato) sur les ossements des autres cadavres d'où ce proverbe : "Il est inutile entre parents de se détester sur terre puisqu'à la mort ils se retrouvent côte à côte dans le tombeau".

Le corps ainsi déposé, tout le monde sort du tombeau et l'entrée est refermée avec les pierres qui ont déjà servi auxquelles il est de coutume d'en ajouter cinq ou six nouvelles chaque fois que le tombeau est ouvert et refermé. A côté du tombeau sont déposés tous les objets qui étaient chers au défunt : chapeau, assiette, couteau, marmite, verres, accordéon, transistor, fusil (1). Après quoi, le buçane et une partie du coeur de zébu sont accrochés en haut d'un poteau pointu en bois. Avant de quitter le tombeau, le prêtre s'adresse une dernière fois au défunt : "Tu es là maintenant, pendant ta maladie, nous t'avons soigné de notre mieux. Reste tranquille ! Si tu as encore du pouvoir, viens importuner celui qui t'a empoisonné. Si ce n'est pas ton Dieu qui t'a fait mourir, fais-nous connaître qui t'a empoisonné". Ensuite, il remercie tous ceux qui sont venus accompagner le mort et profite de cette occasion pour annoncer le montant des cotisations reçues du Fokonolona :

"Mesdames et Messieurs, les larmes ne retiennent pas la vie, un cheveu ne peut suffire pour attacher un mort. Dans la vie, c'est à la grotte que se fait le dernier adieu à une âme chère. Cet adieu, nous l'avons

(1) Les vivants peuvent emprunter ces instruments à condition d'en faire la demande aux Ancêtres. Nesy avait l'habitude de garder chez lui un fusil de Sarañanina pendant la moitié de l'année sans permis de chasse et les gendarmes n'y peuvent rien.

accompli, notre devoir est terminé, le mort repose maintenant avec ses ancêtres. Nous vous remercions. Ce n'est pas la mort que nous remercions mais vous qui avez quitté vos occupations pour l'accompagner. Notre devoir est accompli, tous vous pouvez rejoindre votre foyer. Enfin, avant de nous séparer voici le montant de notre cotisation (il énumère ici les différents dons qui sont faits pour la famille du défunt).

Au moment où les assistants se dispersent, deux d'entre eux sont chargés, l'un de compter le nombre de présents, l'autre de marquer chaque personne au visage avec un petit morceau du coeur du zébu. Ils repartent chacun par un chemin différent afin de dérouter le mort pour qu'il ne les suive pas. A leur retour dans le village, les hommes brûlent tout ce qui a servi au mort et vont se baigner pour se purifier de tout ce qui aurait pu les souiller avant d'aller manger les restes du midi. Selon la coutume des ancêtres, après ce repas les proches parents du défunt sont réunis par le prêtre qui les encourage à poursuivre leur vie journalière sans se laisser abattre par le chagrin. C'est à ce moment là qu'est annoncé à tous le jour du fafiloha (1) et qu'on demande aux personnes si le défunt avait des dettes envers eux, et également s'ils ont des dettes envers lui ; après cette mise à jour, personne ne peut plus venir réclamer. La foule observe quelques minutes de silence et se disperse.

(1) Fafiloha : de fafy = action de répandre (l'eau) loha = tête. Répandre de l'eau sur la tête. Cérémonie de levée du deuil qui consiste à répandre de l'eau sur la tête des proches parents du défunt huit jours après la mise au tombeau. A partir de ce moment là chaque personne peut à nouveau, se raser pour les hommes, se coiffer pour les femmes. Car, pendant les huit jours qui suivent le décès d'un membre de la famille, il est de coutume de ne plus se raser ni se coiffer.

Pendant les huit jours de grand deuil, tout le village garde une ambiance de recueillement, tous les instruments de musique se taisent, personne ne chante ni ne danse, c'est la mise en pratique du proverbe : "Unis dans la peine, unis dans la joie "(Ory miarak'ory, faly miara-paly).

Le jour du fafiloha, très peu de gens viennent, seuls les proches parents sont obligés d'être présents avec le prêtre. Tous se rassemblent dans la maison du défunt, là le prêtre récite des prières devant une assiette en porcelaine blanche remplie d'eau claire avec quelques gouttes d'huile, dans laquelle on dépose un kisavika (petit stylet en corne de zébu employé par les femmes pour faire des raies dans leurs cheveux). Le prêtre récite cette prière :

"Voici pourquoi on vous appelle
 Vous les Zanahary,
 Un tel (nom du défunt) est mort,
 Nous sommes venus pour lever notre deuil.
 Toi (nom du défunt)..
 Nous ne voulions pas nous séparer de toi ;
 Mais le mauvais sorcier (mpamosavy)
 Ou le Zanahary méchant (kafiry)
 Qui t'a tué.
 C'est pourquoi à partir de ce jour
 Qu'on danse, qu'on chante,
 Ce n'est pas pour se réjouir de ta mort,
 Mais c'est que le deuil est terminé.
 On rejette le mauvais, on cherche le bien
 Ne nous rends pas malades !
 Ne nous écrase pas !
 Le mort se conduit comme le mort,
 Le vivant se conduit comme le vivant".

Ensuite, un enfant de père et mère vivants (zaza mendo)

asperge les assistants et la maison avec cette eau, marque le front de chacun, le linteau de la porte et les quatre murs de la maison avec de la terre blanche ou tanimanara.

SIGNIFICATIONS :

L'eau claire (rano mazava) : symbole de la vie, de la joie, du retour à la vie normale.

L'huile : indispensable pour un bon assaisonnement des repas donc on peut à nouveau manger normalement, refaire des fêtes de famille.

Kisavika : nécessaire pour la coiffure des femmes... celles-ci peuvent donc à nouveau entretenir leur chevelure, reprendre un air de fête, de vie.

Tani manara : composé de : tany = terre, manara = froid. Le tout signifie : pour que la vie de tous ceux qui entrent dans cette maison soit douce.

A partir de ce moment là on essaie d'oublier le mort, on pensera à nouveau à lui intensément au moment du rasaharina, c'est-à-dire dans un, deux ou trois ans et même dix ans selon les possibilités de la famille. En attendant la cérémonie du rasaharina, la famille se sent mal à l'aise, ~~pensent~~ que le défunt réclamant sa part de bien peut toujours lui envoyer toutes sortes de maladies. Même après le rasaharina, les maladies sont toujours interprétées par la famille comme des signes du défunt réclamant quelque chose : soit que la grotte où repose ses restes est en mauvais état, soit qu'il a besoin de lamba (tissu) pour se vêtir, soit qu'il a besoin de chapeau, de tabac, ou encore parce qu'un voeu n'a pas été accompli par la famille ou même par le défunt



lui-même de son vivant. Toutes ces interprétations prouvent que les morts dans l'au-delà se conduisent toujours comme des vivants toujours présents dans la vie des siens. C'est pourquoi, à chaque moment important de la vie, les morts (les ancêtres) sont invoqués.

LA MORT SANS SOUFFRANCE (TSOA-KARATSAKA)

Justin Bemanana de Fasina nous a dit que certaines personnes ont ce qu'on appelle le "ody taolañ'aty"(1) qui les empêche de mourir complètement, même quand tous leurs membres sont déjà à l'état de décomposition ; leur coeur et leurs poumons fonctionnent encore.

Il nous revient en mémoire que dans notre enfance, nous avons eu l'occasion de voir un vieillard à Ambodivoandrozana, à sept kilomètres à l'Ouest de Fasina qui, apparemment, avait l'aspect d'un mort et cependant respirait encore. La famille, pour détruire cette puissance qui l'animait encore, employa deux procédés : premièrement le Tsoa-karatsaka : dans la case où se trouve le malade, on tire d'un seul coup une des lattes de bois qui soutiennent le plancher, on la met dehors. Ensuite, on prend une tige de manioc qu'on plante sous la cendre fumante dans la case du mourant, sous l'effet de la chaleur, la tige éclate et l'âme sort du corps.

La famille est quelquefois soucieuse de détruire l'ody taolan 'aty pour que la personne puisse mourir calmement, sans souffrir ; elle a aussi peur que dans son inconscience cette personne raconte des faits de sa vie peu édifiants pour ceux qui restent.

(1) Sens litt. ody = remède, taolana = os, aty = foie. Ce qui revient à dire : remède qui rend vigoureux le foie, comme de l'os (le foie étant considéré comme l'organe vital de l'homme).

ANALYSE

Dans ce que nous venons de voir, il apparaît une sorte de contradiction entre l'amour de la vie et des ancêtres et la rupture momentanée avec la mort. En effet, le Malgache aime la vie douce et tranquille, cette vie, il tient à la conserver le plus longtemps possible. Le malade est soigné jusqu'au dernier moment. Les ancêtres sont honorés dans toutes les circonstances de la vie. Par contre, lorsque le malade vient de mourir, il est un peu considéré comme un ennemi, on lui dit dans un discours : "A partir d'aujourd'hui, tu n'as plus de parents, plus de femme, plus d'enfants, tu n'es plus du village, tes parents sont les morts".

Cette considération du mort en tant qu'ennemi n'est pas définitive, le jour du sacrifice du partage des biens, on le suppliera de venir prendre part au repas en compagnie des ancêtres, donc de ceux que l'on aime, honore et invoque.

Avant d'être reconnu comme un ancêtre honorable, le mort est un peu délaissé pendant une période, d'ailleurs assez floue. C'est le contraire du sentiment chrétien qui incite, dès la mort, à prier pour l'âme du défunt.

Pourquoi cet oubli? Il n'a pas pour origine un sentiment de haine, mais la crainte de l'âme du mort. Celle-ci pouvant revenir inquiéter les vivants si elle n'est pas heureuse. D'après l'exhortation adressée au mort par la famille, il semble que le bonheur de l'âme dépende de qui lui a donné la mort. Si c'est Dieu qui l'a appelée, c'est sans aucun doute pour le bonheur, mais si c'est un effet du mauvais sorcier, c'est une

mort de malédiction, donc l'âme malheureuse soit se venger et pourrait revenir sous forme de fantôme, de malédiction. D'où l'invitation faite au défunt de tuer celui qui l'a fait mourir, de se venger du mauvais sorcier. Peut-être aura-t-il un sort plus heureux s'il arrive à son tour à montrer sa puissance de vengeance.

Dans la mentalité malgache, le mort est toujours vivant, il a même une certaine puissance de relation avec les vivants. C'est pourquoi le Malgache, par crainte ou par amour, est en contact permanent avec les morts. On peut dire qu'il vit sous l'influence des morts.

o o

o

LES TOMBEAUX DE SARAÏINA

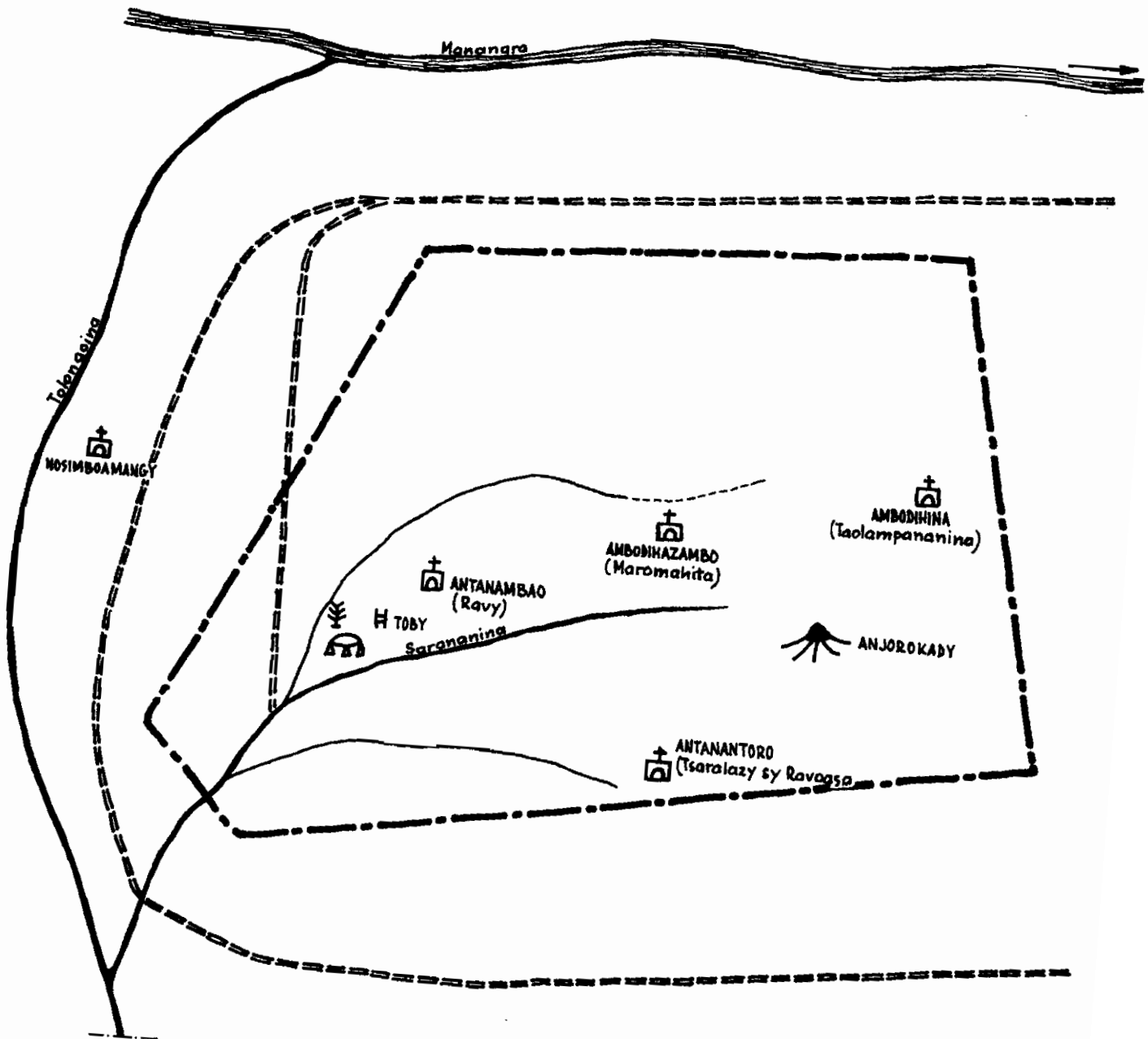
Avec les tombeaux, nous arrivons au centre de notre étude. Toute la vie des Zafindrafandazo (clan de Rafandazo) converge vers les tombeaux de Saraïina. Ils sont le point d'attache et de retour de tous les descendants du clan.

Nous avons essayé de connaître la signification très peu connue du mot Saraïina, c'est auprès de Patrice Ndrova et de quelques anciens que nous avons obtenu la définition suivante : à l'origine on l'appelait saha raïanim-bato, ce qui signifie : saha (vallée, champ), raïanina (grand, immense, dense) et vato (pierre). Donc, littéralement Saraïina veut dire : champ aux immenses grottes. L'entrée de chaque grotte est fermée par des pierres entassées les unes sur les autres ; pour accéder à l'intérieur, il faut à chaque fois, déplacer ces pierres et les remettre (1). A l'intérieur de ces tombeaux sont déposés les cadavres apportés de tous les environs, on les entasse les uns sur les autres pêle-mêle.

Les anciens nous ont expliqué que le vrai fondateur de ces tombeaux serait Ingolava (arrière grand-père de Rafandazo) et non Rafandazo comme beaucoup le pensent bien que plus connu et considéré comme étant le vrai fondateur. Pour accéder à cette vallée des tombeaux, en partant de Fasina et longeant en amont la rive

(1) Cette grotte est si bien fermée qu'il n'est pas possible d'en ressortir, ainsi on raconte que le corps d'un homme, sans doute en "létargie" ayant été déposé à l'intérieur ; son squelette assis derrière la porte fut retrouvé lors d'une nouvelle ouverture. Ce qui laisse supposer que cet homme n'était pas tout à fait mort et qu'il avait essayé de sortir en vain.

TOMBEAUX DE SARANANINA



LÉGENDE







- | | | | |
|---|----------|---|------------------------|
|  | Flouve |  | tombeau |
|  | riviäre |  | piste pour piätöns |
|  | ruisseau |  | pärimätre des tombeaux |



FIGURE: XV

droite du fleuve Mananara, il faut aller jusqu'à Ambodimanga, bifurquer à gauche et suivre le ruisseau Tolongoina, traverser le champ d'Indrokotra en suivant une piste qui conduit directement au toby ou fisoronana lieu où l'on célèbre le sacrifice).

Les quatre tombeaux de Sarañanina sont disposés comme sur la figure XV, un peu éparpillés autour d'Anjorokady. Cet endroit, où Rafandazo a habité, est une petite colline entourée d'un fossé. Les quatre tombeaux se trouvent sur les flancs de cette colline.

Jusqu'à présent, nous n'avons pu savoir exactement dans lequel de ces tombeaux est enterré Rafandazo. Seulement quelques tombeaux appartiennent à des sous-chefs de clan : celui d'Antanambao est à Ravy ("Le Fer"), celui d'Ambodihazambo à Moromahita ("Vu-par-beaucoup"), celui d'Ambodihidina à Taolampananina ("Os-du-serpent-fabuleux fananina")(1), celui d'Antanankoro à **Tsaralaza** ("Bonne-réputation") et Ravoasa ("Dont-le-champ-est-cultivé")(2).

Pour les gens, cet ensemble de tombeaux appartient à Rafandazo, c'est pourquoi, n'importe quel

(1) Taolampananina fut roi des Malata à Mananara, ces derniers disent qu'il est enterré chez eux à Ambatifitra à l'Ouest de Mananara ou à Mahakanda, bouquet de forêt qui se trouve entre Ambitsika et l'aérodrome de Mananara.

(2) Sur les noms posthumes cf. DECARY (R.) in La mort et les coutumes funéraires à Madagascar. Ed. G.P. Maisonneuve et Larose, 1962, p. 254. Cf. également BOUDOU Adrien S.J. in Les Jésuites à Madagascar, au XIXe siècle. Tome I, p. 250, 2ème paragraphe : "Aussitôt le roi mort, son nom terrestre fut interdit, e'eût été un crime de le prononcer ; on l'appela désormais "Le Prince qui en supporte mille", Andriamahatantiarivo.

descendant de Rafandazo peut être enterré dans l'un de ces tombeaux en respectant autant que possible son lignage. Il existe à l'extérieur de Sarañanina une tombe dite Nosimboahangy attribuée à Andongovavimbady (soeur de Rafandazo). Reconnue coupable d'avoir voulu empoisonner son mari Ratonolevina, Andongovavimbady fut exclue du tombeau de Sarañanina, dit-on (1). Une autre version dit qu'Andongovavimbady aurait été grâciée. Depuis, tous les morts de son lignage sont enterrés avec elle. Cette vallée des tombeaux de Sarañanina est dissimulée par le vallonnement du terrain et par une épaisse forêt secondaire. Toute cette vallée est sacrée ou finomana, c'est-à-dire qu'il est interdit d'y travailler. Quand l'entretien des tombeaux nécessite un travail, il ne peut être accompli qu'après l'offrande d'un zébu en sacrifice. Depuis longtemps, les prêtres du lieu ont décidé que tous les huit ou dix ans aurait lieu une exploitation commune de la forêt en vue de la riziculture sur brûlis (2). Le but est d'empêcher que la

(1) L'exclusion définitive ou provisoire du tombeau des ancêtres pour une faute grave n'est pas encore abolie. Ainsi, Soadera de Fasina ne participait pas à la vie du village, résidant continuellement sur ses terres de culture. A la mort de sa fille (1966) le Fokonolona décida, comme punition, de ne pas l'enterrer dans le tombeau des ancêtres mais dans la tombe réservée aux étrangers. Par la suite pour que les restes de sa fille soient portés dans le tombeau des ancêtres, il dut s'organiser seul avec ses enfants, sans l'aide du Fokonolona.

(2) Ceux qui travaillent à Sarañanina doivent se grouper dans un même camp, il est interdit de s'éparpiller par petits foyers. On ne doit pas y cultiver de l'anamalao (*Spilanthes acmela*, Mun.), ni du piment ; quand on veut en consommer, il faut en griller les pépins pour qu'ils ne puissent repousser.

forêt ne devienne trop sauvage et ne rende difficile l'accès aux tombeaux. Cette exploitation commune, du fait de la vie chère, est devenue impossible. En effet, l'achat de deux ou trois zébus (au minimum) est devenu trop coûteux. Par ailleurs, il existe une superstition qui fait croire que les organisateurs de l'exploitation meurent après, rappelés par les ancêtres. Depuis une trentaine d'années, la forêt est restée à l'abandon et le Gouvernement risque de ne plus donner l'autorisation de la défricher, si celle-ci devient trop importante. Devant cet impératif, M. Nesy, très entreprenant et courageux, invita tous les habitants à l'aider ; comme personne ne vint, il se mit seul à travailler pendant plusieurs années (1), malgré l'opposition de sa femme et de ses enfants. Mais cet homme courageux est mort en 1968, ce qui ne fit qu'augmenter la superstition.

Afin de trouver une solution à ces difficultés, les anciens voulaient transférer ces tombeaux plus près de Fasina. Une réunion eut lieu le jeudi 30 juillet 1970 à cet effet. Nous y avons assisté. Cette réunion fut présidée par le doyen d'âge M. Fanony Daniel et Vatsy (le prêtre) et eut lieu dans la maison de M. Zamandrahengo Emilien, une centaine de personnes, représentant les diverses opinions, et de tous âges, y assista. Une discussion orageuse s'engagea entre les anciens et les jeunes de moins de quarante ans. Les anciens voulant transporter ces tombeaux à Fasina pour

(1) De son vivant, Nesy nous a expliqué qu'il avait agi ainsi parce qu'il avait une très grande confiance dans les ancêtres. Il suffit de demander quelque chose aux ancêtres et ils l'accordent. A chaque fois que je passais la nuit à Sarañanina, disait-il, j'étais accueilli par des chants, tellement les ancêtres étaient contents.

éviter tous les frais de défrichage et pouvoir construire des tombeaux plus modernes parce que certaines grottes, par manque de soleil, deviennent très humides, à cause aussi de l'accès très difficile. Les jeunes défendant la tradition voulaient garder le site de Sarañanina. Ils proposaient d'y cultiver du café, ainsi le défrichage ne serait pas à recommencer. Afin de conserver les grottes, ils prévoyaient de les améliorer par l'utilisation du ciment. Ainsi Sarañanina garderait sa célébrité, puisque ceux qui s'en iraient ailleurs, emporteraient comme auparavant de l'eau du ruisseau Sarañanina avec eux en signe d'attachement.

Vatsy, le prêtre, devant la mésentente des anciens et des jeunes, proposa de trancher la question par un procédé de divination : on tuerait deux zébus pour connaître la volonté des ancêtres. L'un des zébus indiquerait en s'agitant pendant la prière le consentement des ancêtres ; l'autre leur refus. Mais, si les deux zébus s'agitaient, c'est que les ancêtres ne seraient d'accord ni pour partir ni pour rester dans ces grottes. A leur tour les jeunes gens firent remarquer que les ancêtres pourraient être à la fois d'accord pour rester et d'accord pour partir, si les deux zébus, l'un était calme et l'autre agité. Dans ce cas les jeunes choisiraient toujours de rester fidèles à Sarañanina. Ils se sentaient forts puisque ce sont eux qui portent les morts et que jusqu'à présent aucun n'est resté sans sépulture.

N'arrivant pas à s'entendre, anciens et jeunes se quittèrent sans décision précise. Les anciens insatisfaits se réunirent entre eux et décidèrent de demander l'opinion de tous les descendants de Rafandazo éparpillés dans l'Ile, cette demande se fit par circulaire.

Devant cette constatation, nous avons interrogé les anciens. Pour eux, l'attitude des jeunes aurait pour mobile la superstition qui fait croire que les ancêtres prendraient avec eux (en signe de récompense ?) ceux qui organiseraient des travaux importants concernant les tombeaux, comme nous l'avons dit plus haut, à propos des déboisements de la vallée des tombeaux de Sarañanina. Quant aux jeunes, ils disent que leur opposition vient de leur intention de conserver les monuments historiques, de rester fidèles à la tradition. Aussi nous sommes à la fois étonné et admiratif devant cet état d'esprit des anciens et des jeunes. Les premiers que l'on a tendance à caractériser de conservateurs traditionnalistes se révèlent cependant capables de rompre avec le passé traditionnel. Les seconds, font preuve de fidélité à la tradition du passé en s'opposant au transfert des tombeaux pour les moderniser. Ils ne rejettent pas d'emblée tout ce qui les rattache au passé. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que cette volonté de fidélité à la tradition se manifeste chez les jeunes. Tous les deux ou trois ans, à chaque nouvel an, ce sont eux qui achètent le boeuf pour fêter les anciens, par une cérémonie dite : "Fahan'Antidahy " (festin des anciens) pendant laquelle on intronise les anciens par un geste symbolique, qui consiste à oindre leur barbe de graisse de zébu.

En conclusion, nous disons que cette communauté, loin de se scléroser, est appelée à vivre une évolution basée sur la richesse de sa tradition. Le frein prudent des anciens sur l'emballement inexpérimenté des jeunes permet une bonne harmonisation dans la transformation.

Voici l'arbre généalogique d'Ingolava (arrière grand-père de Rafandazo) et les prêtres "mpijoro" de l'année 1970. Il n'est pas possible, en l'état actuel des choses, et il ne sera sans doute jamais possible, de fixer une date sur la fondation des tombeaux de Sarañanina.

Ingolava, Fotobe nanirian'ny Zevona ("la racine qui a donné l'arbre") engendra Tompoinimaro (servi par plusieurs esclaves). Tompoinimaro engendra Rainivintsy. Rainivintsy engendra Rafandazo, Andongovavimbady et Rojomanana.

Rafandazo : Homme très entreprenant et riche, habitait Anjorokady. Voici les grottes des tombeaux de ses descendants :

- I Antanambao, ayant comme prêtres : Vatsy, Miadana, Michel Loko de Fasina.
- II Ambodihazambo : prêtre : Jao de Fasina.
- III Ambodihidina : prêtres : Bevary (d'Ambodimanga) et Giago Honoré (de Fasina).
- IV Antanankoro : prêtre : Jao (d'Anantarambarahina).

Andongovavimbady : Soeur de Rafandazo, habitait à Nosimboahangy, auprès du ruisseau Tolongoina (Ambodimanga); c'est là que sont enterrés tous ceux de la ligne féminine. Prêtre : Makoalahy (d'Ambodimanga).

Rojomanana : Soeur de Rafandazo qui n'a pas voulu rester dans cette région. Elle est partie dans le Sud emportant avec elle de l'eau du ruisseau de Sarañanina qu'elle a répandue à l'endroit où elle voulait être enterrée ; elle l'appela aussi Sarañanina. Cet endroit se trouve à Anamborano, district de Vavatenina, canton de Vohipeno.

Nous avons recueilli le témoignage de Toto Abel, de Sandrakatsy qui a affirmé avoir vu la tombe de Rojomanana et de ses descendants à Anamborano, district de Vavatenina. Il possède la photographie de cet immense tombeau qui aurait coûté des millions. Il a affirmé également qu'il y avait deux frères, Ndianimbonana et Tolia, originaires d'Ambodisira (Ambodimangatelo) qui ont conduit Rojomanana dans le Sud. Le mari de Rojomanana est enterré avec elle, Tolia, lui, est revenu dans son pays d'origine à Ambodisira, avec ses enfants. Toto Able nous dit encore que sa femme, fille de Tsimihafy, est descendante de Rojomanana.

Les renseignements concernant la descendance de Rojomanana sont très incomplets par rapport aux autres. Rojomanana engendra Tsimijonjona, Soma et Rafanito. Prêtre et gardien du tombeau de Rojomanana d'Anamborano : Gola.

o o

o

C - LE SORCIER MALEFIQUE (MPAMOSAVY) ET L'EPREUVE DU
TANGENA (ORDALIE)

A - LE SORCIER MALEFIQUE

Si certaines croyances et pratiques ont tendance à diminuer avec l'évolution actuelle, par contre la crainte du sorcier maléfique (witch) a redoublé d'intensité chez les Betsimisaraka, aussi bien parmi les partisans du culte traditionnel que parmi les chrétiens. Cette crainte engendre souvent des conflits dans le village et pire encore, entre proches parents. Dans cette analyse, nous essayerons de définir le personnage du mpamosavy, les mobiles qui guident ses actions, ensuite nous étudierons les moyens mis en oeuvre pour démasquer le mpamosavy et les causes réelles et imaginaires de la recrudescence de la crainte du sorcier maléfique.

Pour la commodité de notre exposé, nous emploierons le mot malgache mpamosavy à la place de la périphrase : sorcier maléfique (1).

Qu'est-ce qu'un mpamosavy ? Mpamosavy est le nom d'agent de la racine mosavy "action d'ensorceler", mot qui serait d'origine arabe "mouchaav" (faisant mal) ; donc un mpamosavy est celui qui jette des mauvais sorts autrement appelés tolaka. On reconnaît chez un homme normal l'existence du bien et du mal, tandis que chez

(1) Il faut se garder de la confusion suggérée par l'emploi du français "sorcier" entre le sorcier maléfique d'une part et le médecin traditionnel d'autre part. Les termes malgaches de mpamosavy et de mpafiaody (guérisseur) sans pouvoir être réunis dans un concept commun de "sorcier", ont pourtant certains rapports sur lesquels on reviendra plus loin.

un mpamosavy le mal et la mort cohabitent ensemble. Le mpamosavy est sans doute l'être le plus redouté des Betsimisaraka. Quelqu'un est-il malade ou mort, on cherche à savoir par tous les moyens qui en est la cause. On vient consulter les guérisseurs, les devins (mpisikidy), les possédés (tromba) etc. On leur reconnaît la capacité de détruire les mauvais sorts envoyés par le mpamosavy, de les contrecarrer ou d'en arrêter les effets dangereux.

L'activité du mpamosavy doit rester absolument secrète s'il tient à la vie, car démasqué, il mérite la mort. Le mpamosavy peut vivre et pratiquer son mosavy en isolé ou en société secrète, ce qui explique, sans doute, les bruits les plus fantaisistes qui courent sur lui. Apparemment rien ne le distingue d'une autre personne ordinaire. Il opère seul la nuit. Il a le pouvoir d'entrer dans n'importe quelle maison et de forcer n'importe quelle barricade, son corps enduit de graisse peut glisser facilement. De plus, il a, dit-on, le pouvoir de se transformer en animal, en rocher ou en poteau. La nuit, il rôde autour des maisons, il a le pouvoir de maîtriser les chiens et rendre muets et inactifs les hommes. Son jeu favori est la danse sur les tombeaux, spécialement sur ceux de ses victimes. Cette danse quasi rituelle a un caractère obligatoire pour un sorcier. Ses animaux préférés sont des animaux sauvages qu'il est censé domestiquer : les crocodiles voay, les sangliers lambo, les rapaces nocturnes vorondolo, litt. "oiseau des esprits", que nous appellerons pour plus de simplicité "hiboux" dans le développement suivant, et les félins sauvages kary.

Pour se protéger des mpamosavy les gens accrochent des hiboux tués à l'entrée du village pour que

leurs "maîtres" les voient et en soient contristés et même démasqués. En effet, tous les hiboux sont censés appartenir à un mpamosavy qui les apprivoise. De même on accroche à l'entrée du village, dit-on, l'oreille d'un sanglier capturé à la chasse s'il portait une boucle à l'oreille, signe de sa domestication par les mpamosavy. Lorsqu'on a tué un crocodile à Fasina, on l'a exposé à l'entrée du village, pour la même raison.

Les pouvoirs maléfiques attribués au sorcier sont considérables, il sème çà et là ses maléfices, détruit les plantations de ses ennemis en y envoyant des sangliers et autres animaux nuisibles, il tue leurs femmes et leurs enfants. Il règne ainsi sur un domaine extrêmement diversifié, il peut se mêler à tout, n'importe quelle entreprise humaine est exposée à ses abus, il ne se soucie que de son oeuvre de destruction et de l'efficacité de ses sorts. Les charmes maléfiques étant essentiellement transmis par la nourriture, on ne doit jamais offrir à manger ou à boire, surtout aux enfants (particulièrement sensibles aux maladies) sans en avoir goûté soi-même le premier ; ainsi en servant du café on en verse dans sa main une goutte qu'on boit d'abord (coutume récente qui a remplacé, sous l'influence des idées européennes d'hygiène, la manière ancienne qui était de boire au récipient même de l'hôte) ; de même en servant un plat on doit toujours en goûter, ne serait-ce qu'une cuillerée.

Une des préoccupations des gens de Fasina est de connaître les cheminements qui peuvent conduire quelqu'un à la sorcellerie : en effet les mpamosavy ne sont pas une catégorie fermée : presque n'importe qui peut devenir mpamosavy. La cause principale en est l'emploi des charmes magiques ody : parfois pour se débarrasser d'un charme trop puissant, son possesseur (un guérisseur mpaôady, "faiseur de charmes") le donne

contre honoraires à un de ses clients. Le guérisseur est alors lui-même mpamosavy et ses clients risquent de le devenir aussi s'ils ne s'en débarrassent pas à temps. On raconte ainsi l'exemple de Raonabe ; épouse de Niaja, de Fasina, enceinte, elle avait acquis un remède contre le tambavy (maladie des enfants supposée venir de la malveillance du fœtus). Le guérisseur lui fit prendre des feuilles de manguiier recueillies au sommet de l'arbre, des racines de la liane avetro (Smilax kraussiana, Meissn.) et du jonc vendrandity. Il lui ordonna aussi de se faire des incisions, ce qu'elle refusa parce qu'elle était enceinte. Lorsqu'elle eut réuni les plantes ordonnées, le petit Jesy, son fils, se mit à pleurer sans cesse et elle entendit des sangliers grogner derrière la maison. Prise de peur, la femme jeta les plantes dans le fleuve Mananara de peur de devenir mpamosavy. Le soir même le fleuve entra en crue et inonda la région. Raonabe depuis ce temps là ne prit plus de ody sans consulter auparavant la divination par le sikidy.

Selon nos informateurs, c'est surtout parmi les femmes qu'on rencontre les mpamosavy, et ceci parce que les femmes emploient pour retenir leurs maris des philtres ody fitia à base de produits souillés. Par exemple l'une de ces pratiques appelée misadika hena, litt. "porter un pagne de viande" consiste, pour la femme, à placer entre ses jambes à la manière du pagne sadika une lanière de viande pour la contaminer par le contact de son sexe. Elle fait ensuite manger cette viande à son mari ou à son amant, "pour qu'il ne connaisse pas le mal" d'après la formule des informateurs, c'est-à-dire, pour que, ayant apprécié comme bonne une nourriture souillée, il ne soit plus capable de s'apercevoir du mal qui est en sa femme, et qu'il lui garde

son amour, quoiqu'elle fasse. Pour celà, elle prépare cette viande avec beaucoup de sel. Pendant qu'il mange, elle demande au mari : "La viande est-elle salée?" Si l'homme répond "Elle est salée!" la sorcellerie prend immédiatement son effet. Le mot malgache masiña signifie en effet à la foi "salé", et "efficace", "saint, sacré". Une fois que la drogue a pris son effet, l'homme n'est plus capable de quitter sa femme. Ce genre de drogues est appelé ody fanamañana, "drogues qui servent à retenir les gens du qualificatif "tamaña," (bien habitué), qui se plaît à un endroit, domestiqué (pour un animal)". A ce terme est à son tour rattaché le fait que les sorciers sont supposés attirer et domestiquer des animaux sauvages, les sangliers, les crocodiles, les hiboux (vorondolo) et les félins sauvages (kary) dont ils utilisent les poils et les plumes pour leurs sorts. On dit encore de ces drogues qu'elles "font sortir la nuit", ce qui est une des caractéristiques des mpamosavy. Avant de sortir, la femme mpamosavy retourne son mari sur sa couche de manière qu'il se retrouve la tête aux pieds, pour qu'il ne puisse pas se réveiller jusqu'à son retour. Finalement la femme n'arrive plus à maîtriser la drogue qui en vient à exiger la mort de la personne que cette femme aimait le plus dans la famille. A ce moment la femme est devenue une mpamosavy. Si elle refusait de sacrifier des gens à son charme, même des gens de sa famille ou des amis, c'est elle qui mourrait.

Il y a aussi des charmes ody fitia, aody viavy, littéralement "charmes pour les femmes", utilisés par les hommes. On les appelle tsy roy ny fo, c'est-à-dire, "on n'a qu'un seul coeur". Pour rendre efficace ce charme, l'homme doit conduire sa femme dormir avec lui sur le tas de riz dans le silo. Même si ces charmes n'entraînent pas à la sorcellerie, leur puissance non

dominée peut donner le kizemby (maladie de peau, peut-être syphilitique). Pour un homme, la voie qui conduit à la sorcellerie peut être différente : les hommes peuvent employer des charmes particuliers pour se protéger des imprécations ompa. L'homme menacé se lave le corps sur le pas de sa porte avec de l'eau dans laquelle il a mélangé le charme ody. Si son ennemi se présente à la porte de la maison avec de mauvaises intentions, il sera gravement malade et finira par mourir. Se débarrasser d'un ennemi de cette manière n'est pas encore de la sorcellerie maléfique mosavy, c'est un acte de légitime défense. Mais ce charme est associé à un interdit : l'utilisateur ne doit pas prononcer inconsidérément le nom de ses rivaux. S'il le fait, toute personne contre qui il a un grief et dont il prononce le nom périra.

Parfois un enfant né sous un mauvais signe est enclin à devenir mpamosavy. Parfois aussi l'état de mpamosavy s'hérîte d'une grand'mère. Cela s'appelle : tatatra an-dela, littéralement "une incision sur la langue". La grand'mère est censée avoir transmis son pouvoir à l'enfant encore en bas âge en lui incisant la langue. Lorsque l'enfant a grandi, il est stupéfait de se voir devenu mpamosavy malgré lui. Presque toujours, les mpamosavy avouent avant de mourir à qui ils ont transmis leur pouvoir. Maintenant encore, il y a des gens qui savent que Untel est ainsi tatatra an-dela.

Certains mpamosavy font agir des intermédiaires à leur place. Cela s'appelle manolaka olona, littéralement "détourner quelqu'un". Celui qui est ainsi utilisé par un mpamosavy comme intermédiaire se conduit comme un mpamosavy (manao hankin'ampamosavy). Mais ces intermédiaires ne sont pas reconnus coupables par l'épreuve

du tangena, dont il va être question. Les intermédiaires utilisés ne sont pas nécessairement des personnes : ce peut être aussi la foudre, un boeuf, l'eau d'une rivière ou l'on se noie, un gros fruit qui vous tombe sur la tête (coco, jacque). Toutes ces morts anormales sont attribuées à la mort par ensorcellement.

Dans tous les cas cités ici, comme dans l'emploi courant du mot mpamosavy, il s'agit d'une activité maléfique, interdite, secrète, antisociale. Dans un cas, cependant, nous avons entendu appliquer ce terme à la puissance magique, destructrice de Rafandazo, ancêtre du clan qui possédait un charme puissant qui fanait les feuilles et chassait les ennemis. On peut dire de lui qu'il était un "bon mpamosavy", expression paradoxale, d'après la notion courante de mpamosavy, mais on ajoute alors qu'en dehors de cela, il n'y a pas de bon mpamosavy".

En face de cette menace constante du mpamosavy, la société est sur la défensive. Le conte suivant, recueilli à Fasina, présente l'origine divine à la fois du sorcier mpamosavy et du principal des moyens de lutter contre lui : l'arbre tangena.

C'EST RATOVOANA QUI EST LE MAITRE DE LA TERRE

Rativoaña (ou Ratovoaña) façonna deux hommes. Il les fit de terre. Ces hommes étaient parfaitement terminés ; il n'est pas jusqu'au sang que Ratovoaña n'ait su faire pour ces modelages. Mais, hélas, ces modelages ne pouvaient se mouvoir, parce que Ratovoaña ne savait pas leur donner le souffle de vie. Rativoaña emporta ces deux modelages et les posa au sommet d'une colline. Zanahary vit ces modelages et dit à Rativoaña :

"Je vais faire du souffle de vie pour ces objets que tu as faits, mais il faudra que nous partagions aux derniers jours". Rativoa^{ña} accepta, et c'est la raison pour laquelle aux derniers jours, lorsque les gens meurent leur corps pourrit et retourne au sol : c'est la part de Ratovoa^{ña} ; et l'esprit, c'est-à-dire l'âme (ia^{ña}), monte vers Zanahary qui l'a fait.

On ne sait si ces deux hommes étaient parents ou non, mais ils eurent une grande postérité, et la terre ne pouvait les contenir. Les gens envoyèrent alors un messenger parce qu'il risquait de ne plus y avoir de terre où habiter, car elle ne les contenait plus.

Le messenger fut l'Ankodiavitra ("espèce de mille pattes"). Lorsqu'Ankodiavitra arriva, il exposa les raisons pour lesquelles on l'avait envoyé. Zanahary lui demanda : "Combien de gens y a-t-il déjà ?" L'Ankodiavitra qui ne savait pas le nombre des gens se mit simplement sur le dos et agita ses innombrables pattes. Zanahary lui ordonna de rentrer en disant qu'il connaissait le remède. Et Zanahary envoya les mpamosavy qui fauchèrent énormément de gens. Presque tous les hommes moururent. Alors, les gens se plainquirent de nouveau et envoyèrent un messenger. Ce messenger fut Voalavo ou (Valavo, "le rat"). Une fois arrivé sur place, il exposa encore les raisons de son voyage. Une nouvelle fois, Valavo ne sut pas dire le nombre des gens qui restaient en vie, et tout ce qu'il put faire fut de sortir ses deux dents. Zanahary lui ordonna encore de retourner, car "le remède est bien simple", dit-il. Et il envoya le Tangena (*Tanghinia venenifera*, Poir.) et le Fafafaña ("purification, exorcisme"). Ainsi furent passés au crible le bien et le mal. Quiconque est mauvais meurt de ce Tangena, mais quiconque est bon vit par ce Fafafaña. Ainsi, maintenant

les hommes ne sont ni trop nombreux ni pas assez nombreux. Et c'est de là que vient le dicton prononcé par le Prêtre (Mpijoro) : "Rativoaña est le maître de la terre et Zanahary le maître de la vie".

La présence des mpamosavy soupçonnée partout et continuellement incite à la méfiance : il existe bien des moyens traditionnels de reconnaître le mpamosavy (ce sont ces indices que nous allons énumérer maintenant) mais seule l'application de l'ordalie du Tangena est vraiment sûre.

On soupçonnera de sorcellerie par exemple la personne qui a donné une banane à un enfant si celui-ci tombe ensuite malade et, à plus forte raison, si l'enfant meurt, et même toute personne qui attire trop les enfants auprès d'elle.

De même celui qui a menacé ou injurié des enfants qui sont alors tombés malades.

Si on est malade après avoir bu de l'alcool toaka chez quelqu'un, celui-là était sans doute aussi un mpamosavy. De même toute nourriture, même achetée, qui vous a rendu malade était sans doute ensorcelée par celui qui vous l'avait donnée ou vendue... Est encore mpamosavy celui qui se réjouit du malheur ou de la mort de quelqu'un.

Dans les repas cérémoniels, celui qui distribue la nourriture aurait la possibilité de faire passer des charmes maléfiques sur qui il voudrait. Ce personnage est donc soigneusement choisi et on ne doit pas en changer jusqu'à la fin des cérémonies. Ainsi, en cas de malheur, on connaîtra sans contestation possible le

responsable de la distribution de nourriture. C'est pour ces raisons que les organisateurs d'une cérémonie, spécialement d'un enterrement, choisissent avec soin ceux qui vont distribuer à manger et à boire et qu'on appelle mpitataña. Un simple regard de travers ou une attention trop marquée pour les faits et gestes d'autrui peut même faire soupçonner d'être un mpamosavy.

Est encore mpamosavy celui qui prononce des malédictions inconsidérées (contre des enfants ou des jeunes gens insolents, contre le propriétaire d'un boeuf qui a détruit des cultures, etc.) est soupçonné d'avoir "mangé la bouche d'un être mauvais", (mihinana vavan-javatra ratsy) c'est-à-dire par exemple d'avoir sucé le sang d'un serpent ou consommé le bec de l'oiseau kirombo (*Leptosomus discolor*, Hermann) oiseau maléfique dont les chants annoncent une mort prochaine, qui se nourrit d'avortons, et donc le bec (pour toutes ces raisons sans doute) est censé puer.

Est encore mpamosavy celui qui montre de la joie au cours d'un deuil. Pendant les cérémonies d'enterrement, celui qui danserait seul (à l'écart des danses communes) ou qui s'exercerait seul à des pas de danse qu'il connaît mal, serait considéré comme mpamosavy et accusé d'avoir causé la mort de celui qu'on enterre.

Celui qui présente à boire en tenant le gobelet de bambou pamby ou le verre par le bord sera accusé d'être mpamosavy, parce qu'il est censé, en trempant son ongle dans la boisson, y introduire quelque drogue. On soupçonnera aussi les vieux contrefaits ou aux paroles déplacées, ainsi que les vieilles dames sans enfants. Une personne toujours en train de se réjouir à tort et à travers comme aussi une personne trop mélancolique seront aussi soupçonnées d'être mpamosavy.

Tous ces soupçons s'appuient sur la conviction que chaque village doit fatalement avoir son ou ses mpamosavy. On dit que "des maisons inachevées, des femmes non mariées, des jeunes gens non mariés, des gens suspects, des gens nés sous un mauvais destin, tout cela doit se trouver dans un village", et il en est de même du mpamosavy.

Normalement dans la Société ancienne, tous ces soupçons aboutissaient à un jugement par le Tangena, mais actuellement, cette pratique étant interdite, depuis la colonisation, par l'Administration, les soupçons se perpétuent et détruisent l'harmonie des villages sans pouvoir être détruits par l'épreuve traditionnelle. Cette situation renforce encore la crainte déjà bien ancrée du mpamosavy.

Nous allons maintenant passer à la description de ce jugement par le tangena, célèbre à Madagascar, où il serait d'origine sakalava, et se serait répandu en Imerina au XVIIIe siècle (1). Avec la colonisation, les prescriptions du code Napoléon sur la sorcellerie ont été appliquées à Madagascar bien que la sorcellerie malgache ne soit pas nécessairement en tous points comparables aux pratiques existant en Europe, et la pratique du tangena a été et est encore interdite et réprimée - du moins, en principe.

Du fait de ce caractère clandestin du tangena de nos jours, nos sources d'information n'ont pu être aussi directes que nous ne l'aurions souhaité. Lorsqu'il a été question d'organiser une séance de tangena, malgré

(1) COUSINS (W.E.) Fomba Malagasy, Tananarive, Edisiona Vaovao, 1963, 207 p., notamment p. 96.

nos demandes, nous n'avons pu obtenir d'y assister. Nous nous sommes fondés d'une part sur des récits de personnes ayant assisté à une séance de tangena ou même y ayant joué un rôle important, d'autre part sur une oeuvre littéraire, la saynète de P. Ndrova écrite en 1945 et jouée à l'époque dans la région de Mananara à la stupéfaction des personnes averties qui y reconnurent les véritables formules utilisées pour ces épreuves. Nous avons déjà publié une traduction française de ce texte (1). L'auteur avait obtenu lui-même ses informations d'un vieux mpanangena ("donneur de tangena") et les formules qu'il rapporte peuvent être considérées comme authentiques.

Comment se décide-t-on à soumettre quelqu'un à l'épreuve du tangena ?

Il peut arriver qu'une personne, excédée de se voir soupçonnée, abandonnée des gens du village dans les travaux communs ou dans les cérémonies rasahariana, ou toute cérémonie comportant un repas etc., demande elle-même à subir l'épreuve ; ou bien ce sont des membres de la famille du suspect qui le demandent sans mettre le suspect au courant, pour laver la famille de ce soupçon ; parfois encore, au cours d'une dispute, les deux parties s'accusent mutuellement de sorcellerie et se lancent l'un à l'autre le défi de boire le tangena : "Zaho an-dafiany, anao an-dafiny ! " c'est-à-dire : "Moi d'un côté, toi de l'autre !" sous-entendu : que le meilleur gagne ! Ou encore, une personne étant depuis longtemps soupçonnée par la population d'être un mpamosavy est ouvertement accusée et provoquée à l'épreuve par un personnage qui joue le rôle d'"innocent" ou de "bouffon".

(1) FANONY (Fulgence), op.cit., p. 178 à 185.

Enfin, lorsqu'une séance de tangena est organisée, pour un suspect déterminé, on peut en profiter pour y soumettre aussi d'autres personnes plus ou moins suspectes... La décision définitive ne peut être prise que par les ray aman-dreny, "notables" ou au moins les ray aman-dreny de la famille élargie (ankohonana) du suspect. Si la personne accusée est une femme qui a quitté son village pour suivre son mari, il faut d'abord mettre au courant la famille de la femme.

La divination par les graines sikidy permet bien de détecter un mpamosavy, mais le sikidy ne donne jamais le nom du coupable, se contentant d'indiquer qu'il y a dans la famille un ankongoña ambanin'ondaña, littéralement une punaise sous l'oreiller", c'est-à-dire un sorcier tout proche. Le sikidy ne permet donc pas à lui seul de conduire quelqu'un au jugement par le tangena.

Si un mpamosavy est pris en flagrant délit, c'est-à-dire notamment en train de danser nu (tsy misikifny, "sans pagne") sur une tombe, il doit, en principe, être tué à coups de bâtons et non soumis au tangena. L'expression correspondante matin-kobay "mort par le bâton, tué à coups de bâton", est un euphémisme pour parler de cette exécution. Mais, le mpamosavy capturé (et il ne peut l'être que s'il est aperçu avoir lui-même vu son ennemi, car, sans cela, il dispose de charmes qui neutralisent ses adversaires....) peut proposer de l'argent à celui qui l'a découvert pour ne pas être accusé. La peur des représailles du mpamosavy peut aussi inciter celui qui en a découvert un à garder le silence.

Passons maintenant au déroulement de l'épreuve elle-même. Seuls les organisateurs de l'épreuve du tangena fixent le jour et le lieu où doit se dérouler le jugement. Le moment venu, des messagers se rendent chez la personne désignée comme coupable sans que cette

dernière ne soit prévenue et l'invitent sur-le-champ à les suivre sans lui en expliquer la raison. Si la personne refuse de les accompagner, on l'amène de force. Il est important de prendre garde à ne pas alerter le suspect avant l'épreuve pour éviter qu'il ne s'enfuit ou qu'il absorbe des matières impures (excréments) qui lui serviraient d'antidote contre l'effet du tangena.

Une fois arrivé au lieu choisi (qui est un endroit très retiré, par crainte de l'Administration), le mpanangena, ("faiseur, ou donneur de tangena") propose en ces termes aux accusés leur grâce s'ils se reconnaissent coupables et s'exilent :

- "Nous avons peur de vous ; si vraiment vous avez tué les enfants de Koto et de KaIo ("Dupont et Durand"), si vous avez tué quelqu'un par la nourriture, par la parole ou par un simple regard, partez dès maintenant si vous le voulez. Voici le riz blanc, une assiette, une cuillère, une marmite, un couteau et un silex... N'ayez **pas** honte de partir, mieux vaut partir que mourir".

Normalement les accusés refusent :

" Nous avons entendu, c'est le jugement qui rend blanc ou noir et non les serments. Mais, mourir sept ou huit fois peu importe, si c'est pour un crime qu'on a commis !"

Le matériel rituel nécessaire est préparé : kisambo ("deux pieux contre lesquels s'adosent les sorciers"), kisolombo ("morceau de bois aiguisé dont le sorcier se sert pour se gratter"), takobo-dravina ("feuilles de ravinala pliées pour former une cuvette dans laquelle vomit le sorcier").

Le sorcier doit être baigné par son beau-frère ou sa belle-soeur, ses ongles bien taillés et

propres. Son vêtement est très léger et simple ne cachant que la pudeur. Une bouteille, une assiette, un bâtonnet, une pièce de 5 francs, une cuillère sont rassemblés dans un coin à la portée du juge. Les accusés sont assis par terre, adossés au kisambo et munis du grattoir kisolombo : leurs gestes sont surveillés pour qu'ils ne puissent pas absorber de matières impures (crasse de leur propre peau etc.) qui leur serviraient d'antidote. On fait cuire le sosoa (riz cuit avec beaucoup d'eau) préparé de telle manière qu'il n'y ait presque que de l'eau, et le mpamosavy chasse les esprits mauvais qui peuvent se trouver dans ce lieu :

"Nous vous avertissons, vous qui habitez ce lieu, de partir loin d'ici. Vous les esprits mauvais : le tsiny, le kafiry, le maimbo. Et vous les Zanahary d'en haut, vous les zanahary d'en bas et tous les ancêtres, venez assister au jugement que nous allons rendre en ce lieu. Ecartez de nous les dangers venant soit du Fanjakana, soit des sorciers que voici. Que ce jugement se passe bien selon votre volonté, vos désirs. Voici le toaka pour que vous nous accordiez du bien dans cette affaire que vous allez traiter".

Le mpamosavy s'adresse alors à haute voix devant l'assistance à des esprits qui sont censés aller à la recherche de Bimitiny ("esprit du tangena"), sans lequel le jugement ne peut avoir lieu. Le mpanangena décrit les étapes du voyage de ces messagers : ils partent d'abord vers le Nord. Arrivés au village indiqué par le mpanangena ils s'adressent au chef :

- "Nous sommes envoyés par un Seigneur au-dessus-des Seigneurs, en un mot, par un Seigneur pour inviter Bimitiny à un jugement".

- "Jamais nous n'avons entendu parler de ce nom, dit le chef",

Les deux messagers reviennent alors vers le mpanangena qui, pendant ce temps, dit en scandant ses mots de petits coups frappés très vite sur le bord de l'assiette :

"Ils passent une colline, ils passent deux collines, ils passent trois collines... ils passent dix collines".

A la dixième colline les messagers sont arrivés et rapportent au mpanangena (qui fait à la fois les questions et les réponses) le résultat négatif de leur démarche. Le mpanangena paraît alors embarrassé et se décide à renvoyer les messagers vers le Sud, où tout se passe de la même manière, puis vers l'Est, toujours sans succès, enfin vers l'Ouest, où les messagers trouvent Bimitiny. Mais celui-ci fait des difficultés pour venir, il voudrait bien présider à ce jugement, comme c'est son habitude, mais il est tout sale, en haillons, souillé de la tête aux pieds... Au cours du voyage, les messagers, qui se sont mués en porteurs de filanjana, le laissent tomber au passage d'un mauvais pont, où il se couvre de boue. Finalement Bimitiny délègue ses pouvoirs au mpanangena qui peut alors procéder seuls aux opérations.

Après ce voyage chamanique (au cours duquel, ce n'est pas le mpanangena lui-même qui se déplace mais des esprits qui sont ses auxiliaires) le mpanangena prépare la drogue que les accusés devront absorber. Il sort de sa poche un fruit de Tangena ainsi qu'une petite pierre rugueuse pour râper le fruit. Il prépare aussi une bouteille blanche remplie d'eau, une pièce de 5 francs en argent, un canif. Tout en grattant la noix il s'adresse à l'assistance :

"Ecoutez bien, vous, le Fokonolona, voici le fruit du Tangena, il n'est pas avarié, ce n'est pas du Tangendambo (littéralement "Tangena de sanglier") "espèce d'arbre au fruit considéré comme mortel"(1).

(1) Après ce discours, le tangena change de nom, on l'appelle Zanaharibe, le Zanahary Grand.



Lui-même boit de l'eau avec quelques raclures du fruit ou en place quelques miettes sur ses lèvres et en distribue à tous les assistants en disant :

"Que celui qui trahira en dévoilant ce jugement au Fanjakana (administration) en meure !"

Puis, il compte jusqu'à sept et donne aux deux accusés ses raclures du fruit enroulées dans un morceau de peau de poulet et leur fait boire beaucoup d'eau de la préparation sosoa qu'on vient de faire cuire. Pendant ce temps, les assistants jettent des poignées de riz blanc cru sur le corps des deux accusés si les grains collent à leur peau c'est un signe de la culpabilité de l'accusé.

Le mpanangena s'adresse alors aux accusés, l'un après l'autre, en "lisant" les questions qu'il doit poser dans l'eau de la bouteille qu'il tient successivement devant chacun d'eux. Si l'accusé vomit les raclures et les peaux de poulet le mpanangena le reconnaît innocent :

"Voilà ce que je lui ai fait avaler ; elle est donc sauvée (littéralement : il vit) ; allez la faire baigner.

Si ne vomit pas immédiatement, le mpanangena lui fait boire à nouveau de l'eau par gobelets soroko (gobelets faits d'un morceau de feuilles de ravenala replié) il l'interroge encore sur ses crimes, teste sa lucidité en le questionnant sur sa famille, etc. Si l'accusé n'arrive pas à vomir malgré ses efforts, il finit par avouer avoir commis des crimes de sorcellerie.(1)

L'accusé reconnu innocent est emmené par sa famille qui chante :

(1) Il arrive que le mpamosavy n'arrive plus à compter le nombre de ses victimes, il demande une poignée de riz et la répand sur l'assemblée.

"Il est sauvé ! il est sauvé ! (littéralement, il vit)".

On le fait baigner dans un ruisseau. Il est définitivement justifié. Par contre, l'accusé reconnu coupable peut encore être rendu à la liberté avec l'accord de sa famille qui serait seule responsable du mpamosavy (1).

"Voyez cette personne ; vous avez entendu ce qu'elle a dit ; vous êtes témoins, vous, ses parents. Si vous voulez la laisser partir, on la laissera. Si vous voulez la retenir, on la sauvera !".

Les parents peuvent préférer la mort du mpamosavy à la honte qui les accablerait.

"Si un seul doit en tuer beaucoup, mieux vaut qu'il parte!"

Le coupable est alors emmené. Autrefois, on l'aurait fait courir jusqu'à épuisement et achevé à coups de bâtons. Autrefois, son corps devait être brûlé. Un nom de lieu à environ un kilomètre à l'Est de Fasina garde le souvenir d'une exécution de ce genre : Atialanampamosavy, littéralement "la forêt du sorcier". Aujourd'hui, par crainte de Fanjakana, on ne le tuerait pas le jour même, mais on l'abandonnerait dans une case secondaire au milieu d'un champ jusqu'à ce que la mort survienne pour pouvoir prétendre qu'il a été malade ou qu'il est tombé d'un giroflier, etc. Personne n'aimerait

(1) Le mpamosavy reconnu coupable rendu à la liberté doit être chassé du village avec un tambour battant. Dans la ville de Mananara l'administration coloniale a réservé le quartier d'Androkaroka aux mpamosavy chassés de leur village et qui ne savent pas où aller.

assister à l'agonie d'un mpamosavy qui pourrait durer trois ou quatre jours, car c'est trop horrible à voir, nous a dit un informateur.

Certaines pratiques destinées à se protéger des mpamosavy se rattachent à l'utilisation du tangena : le kisambo contre lequel s'est assise une personne convaincue d'être mpamosavy et tuée pour cela est utilisé comme charme contre la sorcellerie (aody mosavy). Les graines de tangena qui ont causé la mort d'un mpamosavy sont portées comme amulettes par les parents de ce criminel : elles les protègent de la vengeance possible de l'esprit du mort.

A cause de la crainte du Fanjakana, on ne brûle plus le corps du mpamosavy, mais on l'enterre hors du tombeau de ses ancêtres, la tête tournée vers le Sud (normalement la tête est tournée vers l'Est).

Quand le moment de lui donner sa part de biens (rasahariana) arrive, on le déterre et on brûle ses restes pour que son masantoko ("esprit du mpamosavy")⁽¹⁾ disparaisse avec ses restes. Car l'esprit de mpamosavy a beaucoup de besoins à satisfaire et perturbe ainsi la vie des hommes : il empêche le boeuf offert en sacrifice de rester calme et rend inefficaces les remèdes que donnent les guérisseurs.

On tue rarement un boeuf au rasahariana d'un mpamosavy, mais on lui offre du manioc, des patates ou des bananes. Le reste d'un boeuf qu'on a sacrifié

(1) Quand le mpamosavy meurt, son esprit devient un masantoko. Si on brûle le corps du mpamosavy, son masantoko se transforme en rat.

au rasahariana d'un mpamosavy né doit pas être ramené à la maison, tout doit être jeté dans un ravin (fampañà)(1).

-:-

REMARQUE

Mais qu'est au juste la sorcellerie (mosavy) ? Nous avons énuméré les inquiétudes que jette le sorcier mpamosavy ou ampomosavy dans la vie des Betsimisaraka, car les croyances en son pouvoir sont partagées de tous et régissent en grande partie leur comportement.

Une première tentative d'interprétation pourrait y voir un moyen de reporter les causes du mal sur une cause sociale imaginaire. La mortalité infantile, les maladies, les accidents sont attribués à une sorcellerie maléfique qui, comme disent les gens, "ne quitte pas le village".

Donc, pour faire disparaître la sorcellerie maléfique, il suffirait de lutter contre la mortalité infantile, les maladies, les accidents par le développement de la médecine moderne et par l'enseignement de l'hygiène.

Mais, si nous poussons plus loin notre analyse, la sorcellerie nous semble traduire les conflits existant à l'intérieur du village ou de la famille puisque jamais le mpamosavy n'est tout-à-fait un étranger

(1) Effectivement, on n'appelle pas rasahariana la cérémonie du partage de biens pour un mpamosavy, mais un tolak'ampampana, c'est-à-dire, "action de jeter dans un ravin").

de passage. On pourrait même faire appel à des conflits familiaux plus ou moins inconscients pour expliquer le mpamosavy "obligé par un charme trop fort" de sacrifier un membre de sa famille qui, d'après l'idéologie malgache de la parenté (fihavanana), lui est nécessairement cher. Donc le mosavy et le tangena seraient un moyen de résolution des conflits.

Dès lors, on ne s'étonnera plus que chrétiens et non-chrétiens traditionnels et évolués partagent cette croyance si la société moderne et le christianisme ne proposent aucun moyen de résoudre les conflits, à substituer à ces moyens traditionnels, et se contentent seulement de les interdire.

o o

o

CONCLUSION

"Mahery ny kiaka alina"

(Implacable est la succession
des jours et des nuits).

Dicton des habitants de Fasina.

Notre étude sur la communauté villageoise de Fasina est loin d'être exhaustive. Nous aurions voulu approfondir davantage cet exposé, chacune des parties pouvant faire l'objet d'une thèse. Mais, limité par le temps, nous n'avons fait qu'aborder l'essentiel, visant à donner une connaissance globale de la transformation qui s'effectue à Fasina. Nous avons donc été obligé de faire un retour dans le passé le plus lointain possible dans l'histoire, dans les généalogies, pour découvrir son évolution. Nous avons constaté des changements internes dans tous les domaines, certains s'effectuant rapidement, d'autres suivant le rythme du temps. Ainsi, les rapports sociaux ont subi une rapide transformation suivant ainsi l'évolution des besoins de la population. Par contre, pour ce qui concerne les relations avec les Ancêtres de l'au-delà, rien n'est complètement changé, les gens restent encore en contact direct avec les Ancêtres, chacun retrouve sa position traditionnelle. Par exemple, les Makoa, descendants des anciens esclaves, gardent la mentalité de serviteurs à l'égard des Ancêtres communs du village. Lors des cérémonies du sacrifice du zébu aux Ancêtres, ils assurent toutes les corvées autrefois assumées par les esclaves. Même certaines coutumes que l'on croyait depuis longtemps disparues restent vivantes dans le cœur des villageois qui, si le pouvoir les laisse libres de les pratiquer, le feraient encore. Ainsi, treize ans après l'Indépendance de Madagascar, l'ordalie (tangena) est encore pratiquée dans certains coins de la brousse, car elle est considérée comme un acte religieux,

mettant en activité la puissance du Zanahary et des Ancêtres contre ceux qui introduisent des désordres dans la société. Le culte de la possession (tromba) connaît également un rebondissement depuis l'Indépendance. Le tromba de Lobany se flattait d'avoir eu parmi ses clients des "évolués" qui, grâce à lui, ont tous obtenu des postes importants dans l'Administration. Croyant que nous étions venu pour les mêmes raisons que ces "évolués", il nous a offert un talisman (enveloppé dans un petit morceau de tissu rouge) pour monter en grade, et une canne de bois sculptée à placer devant la porte de notre case pour chasser les sorciers maléfiques qui sont jaloux de notre savoir.

Par contre, les réalités semi-religieuses, telle l'autorité des anciens, subissent de sérieuses secousses bien que, de temps en temps, il y ait une cérémonie d'intronisation des anciens. C'est un acte de réparation pour tous les manques de respect, de soumission à leur égard. Cette cérémonie très ancienne, dite "Fahan'Antidahy" (Festin des vieux), qui consiste à enduire de graisse la barbe des anciens (Mañositra jabora somotr'Antidahy), longtemps abandonnée, connaît un regain de ferveur depuis quelques années. Mais, personne ne sait combien de temps cela va durer, car les jeunes contestent de plus en plus l'autorité des anciens et même les décisions du Fokonolona dirigé par eux. Les jeunes agissent poussés par l'Administration qui, malgré l'Indépendance, continue de leur apparaître comme une puissance étrangère s'insinuant dans les affaires internes de la communauté villageoise.

Devant cette contestation, les anciens gardiens de la tradition ont l'impression de vivre une situation provisoire. D'un côté, l'évolution les satisfait, mais ils sont déçus par la dégradation qui s'installe:

viol, vol, irrespect des personnes âgées, etc. (ce qui, autrefois, n'existait pas). Tout le village se sentait uni. Cet état n'est pas attribué uniquement aux jeunes, mais il est le résultat de la disparition des anciens ; c'est pourquoi, on aime répéter à Fasina : "Mahery ny kiaka alina" (Implacable est la succession des jours et des nuits).

Si l'évolution lente du comportement moral et religieux n'a pas paru à la population introduire un bouleversement trop brusque, le comportement économique, lui, a été obligé de subir des mutations plus rapides pour le bienfait et la survie des habitants. A leur tour, ces changements économiques ont des répercussions sur la religion.

Ces mutations se répercutent au plan des désirs et des faits ; par exemple le désir ardent de la population de voir prolonger la route jusqu'à Mandritsara et de poursuivre la construction d'une école à Fasina. Le premier permettant de communiquer plus facilement avec l'ethnie voisine (Tsimihety), le second visant à former des fonctionnaires. A partir de 1950, les habitants de Fasina ont senti le besoin d'améliorer leur habitat : le signe caractéristique en est la construction de plus en plus fréquente de cases avec toiture en tôle, cases plus vastes comprenant quelquefois deux pièces, une cuisine à part et des W.C., Tables, chaises et literie remplacent progressivement la natte traditionnelle sur laquelle la vaisselle et les ustensiles ménagers se modernisent. La famille, non plus habillée de rabane mais de coton ou de fibres synthétiques, écoute les postes à transistor qui lui ouvrent chaque jour des horizons et des besoins nouveaux... Tel est le spectacle qui devient courant. Seul tranche le Mpijoro (Prêtre) dans son vêtement de coton (kitamby) traditionnel lors d'une cérémonie de sacrifice.

Peu à peu, l'on découvre l'efficacité des produits pharmaceutiques et de la médecine moderne, les guérisseurs gardent cependant un rôle non négligeable. Comme nous l'avons vu, les gens s'adressent tantôt aux uns, tantôt aux autres. Les enfants natifs de Fasina sont tous scolarisés, car les parents pensent qu'il vaut mieux être fonctionnaire que de travailler la terre, car l'école de même qu'au temps de la colonisation est conçue surtout comme préparant au travail de bureau. Les deux alambics du village distillent les feuilles de giroflier pour en extraire l'essence, source de profit appréciable.

L'exposition de ces quelques faits reflète, pensons-nous, l'image d'un village malgache fidèle à son passé et soucieux de son avenir à travers des mutations présentes.

Notre intention, en entreprenant ce travail de recherche, n'était point de vilipender les autorités administratives, locales ou religieuses. Nous avons simplement essayé de jeter un regard lucide sur une communauté villageoise malgache. Si nous avons semblé parfois passionné dans l'expression de notre enquête, c'est moins par partialité que par souci de clarté et de rigueur scientifique : il est malaisé de parler sans conviction de réalités dont on est témoin.

Au terme de cette étude d'une communauté villageoise malgache, demeurent plus d'hypothèse et de questions que de conclusions certaines. Néanmoins, nous espérons avoir contribué à l'élaboration d'une monographie locale, étape nécessaire avant qu'il soit possible d'analyser la signification profonde des traditions orales betsimisaraka. Ainsi l'intérêt de cette monographie

est-il à notre avis multiple : recueillir et publier ces traditions orales équivaut à leur assurer une certaine pérennité et à mettre à la disposition des chercheurs un document concernant une région particulière, contribuer à l'effort national de restitution des valeurs traditionnelles malgaches. Ce travail n'est donc qu'une étape. Nous avons l'intention de le prolonger par des travaux de recherche. L'étude de l'insurrection paysanne de 1947 chez les Betsimisaraka du Nord reste complètement à faire. Les problèmes concernant la sorcellerie maléfique (mosavy) sont ici à peine entrevus. Enfin, la littérature orale (jijy ou tokatoka) betsimisaraka est encore à exploiter. Il nous reste donc beaucoup à faire pour que nous puissions placer définitivement dans leur contexte les résultats obtenus dans ce travail.

o o

o

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHABE (Gérard). Oppression et libération dans l'imaginaire. communautés villageoises de la côte orientale de Madagascar. Paris, Maspéro, 1969, 359 p. (Préface de Georges BALANDIER).
- ALTHABE (Gérard). Progrès économique et communautés villageoises. Conférence prononcée au Centre d'Etudes Rurales de la Faculté de Droit et des Sciences Economiques de l'Université de Madagascar, document ronéographié, Tananarive 1966.
- ALTHABE (Gérard). Schéma pour une anthropologie de la vallée antemoro de la Mananano. ORSTOM. Tananarive, 1969, document ronéographié non paginé.
- ANDRIAMANJATO (R.). Le tsiny et le tody dans la pensée malgache. Présence Africaine, 1957, 97 p.
- APPOLIS (E.). "Une épidémie de ramanenjana à Madagascar, 1863 - 1864" Annales de l'Université de Madagascar (Lettres), Paris, Cujas, N° 1, 1963.
- ARBROUSSET (Francis). Le Fokonolona à Madagascar. Paris, Domat-Monchrestien, 1950, 308 p. (Thèse pour doctorat en droit).
- AUJAS (L.). "Les rites du sacrifice à Madagascar"; Mémoires de l'Académie Malgache, fasc. II, 1927, pp. 3 - 88 (Mémoires de I à 4 Ecole coloniale).
- BALANDIER (G.). Anthropologie politique. Paris, P.U.F., 1967, 240 p.
- BASTIAN (G.). Madagascar. Etude géographique et économique.
- BARRE (R.P.). Superstitions des Malgaches païens. Missions catholiques, Lyon. Janv. 1869 - Juill. 1870 - Nov. 1873.
- BASTIDE (Roger). Les Amériques Noires. Paris, Payot, 1967, 231 P.
- BENEVENT (CH). Conception de la mort chez les Malgaches. in. Rev. de Madagascar sept. 1901.
- BERGERET (Anne) ; Les sociétés d'aménagement agricole à Madagascar. Etude d'un cas: La SOMALAC, Paris, E.P.H.E., Mémoire, 1970, 310 p.
- B.I.T. Rapport au gouvernement de la République malgache sur l'éducation, la formation et la malgachisation coopérative. Genève, B.I.T., 1965, 45 p., polyprop.
- BOILEAU (P.). Contribution à l'histoire de la nation malgache. Paris, éd. Sociales, 1958, 431p. (Préface par Emile TERSEN).
- BOITEAU (P.); "La structure sociale" La Revue de Madagascar. N° 21, janvier 1945 (Série libération) 39-45.

- MOSE
- PERRIN (R.). Images malgaches du Fokonolona traditionnel.
Diplôme pour l'E.P.H.E. Paris, 1968, 200p. ronéo.
- PETIT-PONT (M.). Structures traditionnelles et développement.
Paris Eyrolles -ed. D'Organisation, 1968, 461p.
(Rythmes Economiques. Série: Aires de développement).
- POIRIER (J.). et DEZ (J.). Les groupes ethniques de Madagascar.
Rapport préliminaire sur un inventaire des "tribus".
Faculté des Lettres et des sciences humaines de Tananarive. 1963. documents ronéographié.
- POTIER (R.). " Phénomènes ostentatoires dans le sud de Madagascar."
Cahiers de l'I.S.E.A. Economie, Ethnologie, Sociologie, t. II (4) avril 1968; 847 - 866.
- RARIJAONA (R.). Le concept de propriété en droit foncier de Madagascar. Etude de sociologie juridique. Paris, Cujas, 1967, 306 p. bibliogr (Etudes Malgaches, 18).
- RAKOTOARIVELO (Jonah). Contribution à l'Etude Pharmacologique de *Tanghinia Venenifera*. Thèse Vet. Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon, Imprimerie Bosc Frères, 1967, 83 p.
- RAKOTONIRINA (Manandafy). Transformations sociales et actions du développement rural à Madagascar. Terre Malgache, N° 4, juillet 1968, pp.85; E.N.S.A. Tananarive.
- RAMAROSAONA (E.). " Une voie nouvelle spécifiquement malgache: l'Animation rurale". Perspectives d'Outre-Mer, N° 63, 1965
- RAMAROSON (Léonard). " Le "N" vélaire en *Merina*" Bulletin Madag. avril 1971. N° 299 pp. 369 - 382.
- RANDRIANARISA (P.). Madagascar, et les croyances et coutumes malgaches. Paris, Imprimerie Caron - Caen.
- RASOLOMANANA (E.D.). Valeurs traditionnelles et Communautés Villageoises à Madagascar. Etude d'une collectivité du Nord Betsileo, Paris, E.P.H.E. (Thèse de 3e cycle) 1971, 300p.
- RAZAFINDRATOVO (Jeanine). Etude du village d'Ilafy. publié dans les annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Madagascar. N° 8 et 9. Tananarive. 1968, volume ronéographié au Centre ORSTOM de Tananarive, 1965, nom d'auteur : Mme LAUER-RAMONJISOA.
- REVUE FOKONOLONA (Publication s'étendant sur 35 numéros, d'oct. 1964 à Juin 1967) Direction de Ramasindraibe Paul).
- ROY (G.). Etude sur les migrations intérieures de population à Madagascar. Tananarive, O.R.S.T.O.M. 1963, 182p ronéo.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHABE (Gérard). Oppression et libération dans l'i maginaire. communautés villageoises de la côte orientale de madagascar. Paris, Maspéro, 1969, 359 p. (Préface de Georges BALANDIER).
- ALTHABE (Gérard). Progrès économique et communautés villageoises. Conférence prononcée au Centre d'Etudes Rurales de la Faculté de Droit et des Sciences Economiques de l'Université de Madagascar, document ronéographié, Tananarive 1966.
- ALTHABE (Gérard). Schéma pour une anthropologie de la vallée antemoro de la Mananano. ORSTOM. Tananarive, 1969, document ronéographié non paginé.
- ANDRIAMANJATO (R.). Le tsiny et le tody dans la pensée malgache. Présence Africaine, 1957, 97 p.
- APPOLIS (E). "Une épidémie de ramanenjana à Madagascar, 1863 - 1864" Annales de l'Université de Madagascar (Lettres), Paris, Cujas, N° 1, 1963.
- ARBROUSSET (Francis). Le Fokonolona à Madagascar. Paris, Domat-Monchrestien, 1950, 308 p. (Thèse pour doctorat en droit).
- AUJAS (L). "Les rites du sacrifice à Madagascar"; Mémoires de l'Académie Malgache, fasc. II, 1927, PP.3 - 88 (Mémoires de I à 4 Ecole coloniale).
- BALANDIER (G). Anthropologie politique. Paris, P.U.F., 1967, 240 p.
- BASTIAN (G). Madagascar. Etude géographique et économique.
- BARRE (R.P.) Superstitions des Malgaches païens. Missions catholiques, Lyon. Janv. 1869 - Juill. 1870 - Nov. 1873.
- BASTIDE (Roger). Les Amériques Noires. Paris, Payot, 1967, 231 P.
- BENEVENT (CH). Conception de la mort chez les Malgaches. in. Rev. de Madagascar sept. 1901.
- BERGERET (Anne) ; Les sociétés d'aménagement agricole à Madagascar. Etude d'un cas: La SOMALAC, Paris, E.P.H.E., Mémoire, 1970, 310 p.
- B.I.T. Rapport au gouvernement de la République malgache sur l'éducation, la formation et la malgachisation coopérative. Genève, B.I.T., 1965, 45 p., polyrop.
- BOILEAU (P). Contribution à l'histoire de la nation malgache. Paris, éd. Sociales, 1958, 431p. (Préface par Emile TERSEN).
- BOITEAU (P.); " La structure sociale " La Revue de Madagascar. N° 21, janvier 1945(Série libération) 39-45.

- BOUDOU (R.P.). Les Jésuites à Madagascar au XIXe siècle, 2 vol. Paris, 1942.
- CHAPUIS (E). "Conditionnement socio-culturel de l'économie dans la région de Tuléar (Madagascar)". Cahiers de l'I.S.E.A., Philosophie, Sciences sociales, Economie, V.7 (145), Janv.1964, 199-225.
- CAILLET (E.). La foi des ancêtres, essai sur les représentations collectives des vieux Malgaches. In Annales de l'Acad. des Sciences Coloniales. T.VI, 1953 pp.79-166
- CALLET (R.P.). Tantara ny Andriana et Madagascar. Tananarivo, Imp.Off. 1908, 2vol. 1243 p. Traduction Fse : Histoire des Rois, par G.S. CHAPUS et E. RATSIMBA. Académie Malgache, Collection des documents concernant Madagascar et les pays voisins. Tananarive, 1953-1958, 4 tomes.
- COLLOQUE de MANTASOA. 23-25 février 1967. Les structures de base du développement agricole à Madagascar, Tananarive, Faculté de Droit et des Sciences économiques de Madagascar (Centre d'Etudes Rurales), 1967, 192 p.
- COMARMOND (P.de). " Structures sociales traditionnelle et coopération agricole moderne". Archives internationales de Sociologie de la coopération, 23, Janvier-Juin 1968, 127-161.
- CONDOMINAS (G.). Fokonolona et collectivités rurales en Imerina, Paris, Berger-Levrault, 1960, 234 p.
- CONDOMINAS (G) ."La situation coloniale à Madagascar (La société Merina)". Cahiers internationaux de sociologie, Nelle série, 1960, 67 - 74.
- CONDOMINAS (G.). Perspectives et Programme d'Etude sociologique du bas Mangoky, Paris, ORSTOM, 1959, 41p. (Préface du gouverneur Hubert Deschamps).
- CONDOMINAS (G.). Nous avons mangé la forêt, Paris, De l'Orante, 1965, 322 p.
- COTTE (R.P.) Regardons vivre une tribu malgache : les Betsimisaraka. Paris, Nouvelle Edition, 1947, 236 p.
- COUSINS (Rev. W.E.). Fomba Malagasy, Tananarive, Trano Printy Imp. Marivolanitra, 1963, 207 p.
- COMBES (Michel). Le Fokonolona, Paris, I.E.S., 1964, 45p . (Mémoires I.E.S.).
- DAHL (Otto Christian). " Quelques étymologies " Bull. Acad. malgache. T. XXII, 1939, p 53. Notamment sur masina "salé".
- DANDOUAU et CHAPUS. Histoire des Populations de Madagascar . Paris, Larose, 1952.

- 374
MUSEE
Madagascar
- DECARY (Raymond). La mort et les coutumes funéraires Madagascar, Paris, Maison Neuve et Larose, 1962, 306 p.
- DECARY (Raymond). La divination malgache par le Sikidy, Paris, Imprimerie Nationale. Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1970, 101 p.
- DESCHAMPS (H). Histoire de Madagascar. Paris, Berger-Levrault 1960, 348 p.
- DESCHAMPS (H) . Madagascar . Paris, Presse universitaires de France, 1968, 122 p.
- DESCHAMPS (H). Les pirates à Madagascar, Paris, Berger-Levrault 1949, 237 p.
- DESCHAMPS (H). Migrations intérieures à Madagascar. Paris, Berger-Levrault, 1959, 284 p.
- DESROCHE (H). "Problèmes de développement et associationismes coopératifs ". Cahiers Internationaux de Sociologie. XL, 1966, 137-159.
- DESROCHE (H). L'homme et ses religions, Paris, Cerf, 1972, 239 p.
- DESROCHE (H). " Entreprises ou/et Association dans les Secteurs Coopératifs et para-coopératifs à Madagascar". In Revue des Etudes Coopératives, XLIXe Année, N° 163, 1971, pp. 37 - 85.
- DESROCHE (H). Le développement coopératif. Ses modèles et ses combinaisons, 1969, Université de Sherbrooke (Québec).
- DEZ (J.). Tradition et développement rural. Tananarive, Faculté de Droit et des Sciences économiques de Madagascar, 1967, 40 p. Ronéo.
- DOMENICHINI - RAMIARANANANA (Bakoly). Hainteny d'autrefois, Tananarive, Imprimerie Centrale, 1968, Préface de S.E. le Docteur R. Ratsinamanga, 334 p.
- DUBOIS (R.). Aspects de l'âme malgache, chez les Antaimora du bas-Faraony. in studies Missionalia, vol. XIV. Rome 1964.
- DUBOIS (R.). Aina sy Fihavanana, Tananarive, S-Commission épiscopale de catéchèse et de recherche sur les coutumes, N° 2, 48 p.
- DUBOIS (H.).R.P. Etude sur l'origine des Malgaches. in Anthropos - Vienne 1926 - 27 .
- DUBOIS (H.).R.P. L'idée de Dieu chez les Malgaches. In Anthropos - Vienne 1929 et 1934.
- DUBOIS (H.).R.P. La religion malgache: essai de synthèse. in Cahiers Ch. de Foucault : Madagascar 1950. pp. 284 - 304.
- DUBOIS (H.).R.P. Etude sur le Fady (tabous) malgaches. in Bibliotheca Africana 1928.
- DUMONT (René). Evolution des campagnes malgaches. Tananarive, 1957.

- EVANS-PRITCHARD (E.E.). " Parenté et Communauté locale chez les Nuer" in Systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique (de Radcliffe - BROWN et Fordete), 468-512.
- EVANS-PRITCHARD (E.E.). Les Nuer. Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple, Paris, Gallimard, 1968, 301 p.
- FLACOURT (E. de) Histoire de la grande isle^{de} Madagascar. Paris, 1668.
- FLAUBEE (Jacques). La Cohésion des sociétés Bara, Paris, 1954. P.U.F., VIII, 163p.
- FAGERENG. Etude sur les immigrations à Madagascar et sur l'origine des principales dynasties du Sud et de l'Ouest de l'île. Tananarive, bulletin de l'Académie Malgache, 1942-1943.
- GENDARME (R.). " La compétition est-ouest à l'égard des pays en voie de développement"; Revue Economique de Madagascar (Université de Madagascar), janv-juill. 1968. 33-43.
- GENDARME (R.). L'Economie de Madagascar, Paris, Cujas, 1960, 209 p.
- GRANDIDIER (A. et G.). Ethnographie de Madagascar. 3 tomes, Paris 1917.
- GRANDIDIER (G.) et PETIT (G.) . Zoologie de Madagascar. Paris, Société d'E. Géographiques maritimes et coloniales, 1932, 258 p.
- GUERIN (M.). " Les structures anciennes d'intervention en milieu paysan. Les objectifs poursuivis, les résultats obtenus, les causes d'échec ". Séminaire national de Vulgarisation Agricole à Tananarive. 1 - 13 avril 1968. Ministère de l'Agriculture, de l'Expansion rurale et du Ravitaillement.
- GUERIN (M.) et Van MEURS (T.). " Bilan des tentatives d'organisations paysannes : A.I.R., S.C.A.M., Syndicats. Causes des réussites partielles et des échecs, rôle des leaders dans les associations ". Séminaire National de Vulgarisation Agricole à Tananarive, 1 - 13 avril 1968, Ministère de l'Agriculture, de l'Expansion Rurale et du Ravitaillement.
- GUEUNIER (Noël Jacques). Les monuments funéraires et commémoratifs de bois sculpté betsileo (Madagascar). Thèse pour le doctorat de 3e cycle en ethnologie. Paris, 1973, 395 p, multigr. 58 pl, bibliogr.
- GRANGER (R.). " Problèmes généraux du mouvement coopératif dans les pays en voie de développement " Annales Malgaches . Paris, Cujas, I, 1963, 149 - 182.

HALBWACHS (M.). Les cadres sociaux de la mémoire. Paris.

HALBWACHS (M.). La mémoire collective, Paris, P.U.F., 1968, 201 p.

Investissements (les) et les problèmes de développement dans l'économie de la République Malgache. Paris, Documentation française, 13 oct. 1960 (Notes et Etudes Documentaires, N° 2, 707).

JACOB (A.), RAHARIJAOJA (S.) et RABETOKOTANY (C.) " La modernisation face à la tradition chez les paysans du lac Alaotra". Cahiers du Séminaire d'Economie Politique, 5, 1966 (Université de Madagascar).

JALLEE (Pierre). Le Tiers monde dans l'économie mondiale. Paris, Maspéro, 1968, 197 p.

LAIMIJAY (J.). Sasaza na tafasiry angano fanaon'ny Betsimisaraka. Tananarive, 1952. 62 p.

LAVONDES (Henri). Bekoropoka. Quelques aspects de la vie familiale et sociale d'un village malgache, Paris, Mouton, 1967, 182 p.

LAVONDES (H.), OTTINO (P.) et TROUCHAUD (J.P.). Premier rapport sur les problèmes humains dans le delta du Bas-Mangoky, Tananarive, ORSTOM - IRSM, 1960, 127 p. ronéo.

LECOMTE (B.) " Eléments pour une recherche sur l'organisation de l'aide (interne et externe) au développement rural" Développement et Civilisation, 38, Juin 1969, 8-23.

LEJAMBLE (G.). Le Fokonolona et le pouvoir. Tananarive, Université de Madagascar, 1963, 83 p. (Mémoire pour le diplôme d'études supérieures des sciences politiques).

LEENHART (Maurice). Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien, Paris, Gallimard 1947, 255 p.

LEVI-STRAUSS (Claude). Le cru et le cuit , Paris, Plon, 1964, 402 p.

LEVI-STRAUSS (Claude). Tristes tropiques, Paris, Plon , 1973, 490 p.

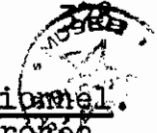
LEVI-STRAUSS (Claude). La pensée sauvage, Paris, Plon, 1962.

MADAGASCAR. Plan quinquennal 1964-1968. Tananarive, Commissariat Général au plan, Oct. 1964.

MANANDAFY (R.). " Ostentation économique et dynamique villageoise à Madagascar". Cahiers de l'I.S.E.A., Economie , Ethnologie, Sociologie, II, (4) avril 1968, 833-846.

MAUNIER (Henri). Essai d'une théologie du paganisme. Paris, De l'Orante, 1965, 322 p.

- MALZAC (R.P. Victorin). Dictionnaire Malgache-Français, Paris, E.M.O.M. 1970 , 876 p.
- MALZAC (R.P. Victorin). Dictionnaire Français-Malgache, Paris, E.M.O.M. 1968, 860 p.
- MAUSS (Marcel). Essais de sociologie, Ed. de Minuit , Paris, 1971, 252 p.
- MOLET (L.). Le bain royal à Madagascar. Tananarive , 1956.
- MONDAIN (G.). La vie quotidienne chez les Malgaches non évolués. in Cahiers Ch; de Foucault; Madagascar, Paris 1950, pp. 361 - 372.
- MONDAIN (G.). Traditions et généalogies malgaches. in B.A.M. Nelle série T. XXXI, 1953, pp. 13 - 17.
- MONDAIN (G.). " De l'origine de certains mots malgaches". Bull. Ac. Malgache. N.Série T.XV.1932 , p.21 le mot onjatsi .
- MONTENEZ (J.). Essai méthodologique sur les effets économiques et sociologiques dus à l'aménagement de la vallée du Bas-Mangoky. Paris, S.E.D.E.S ; 1965, 76p. ronéo.
- NDEMA (Jean). Fomba Antakay, Fianarantsoa, librairie Ambozontany, 1973, 189 p.
- OTTINO (P.). "Paysannerie malgache et développement". Cahiers de l'I.S.E.A. F, 17 (121), janv.1962. 71-101.
- OTTINO (P.). Les Economies paysannes malgaches du Bas-Mangoky. Paris, Berger-Levrault, 1963, 354 p.
- OTTINO (P.). Le changement dans les campagnes malgaches. Paris 1962, 230 p. dact. (Thèse de 3e cycle).
- OTTINO (P.). La crise du système familial et matrimonial des Sakalava de Nosy be, dans " Civilisation Malgache", N°1 Faculté des Lettres, Tananarive, 1964, p.230 - 232.
- OTTINO (P.). Enquête sur les structures sociales de la région de l'Anony (Lac Alaotra). Tananarive, ORSTOM et IRSM 1960.
- OTTINO (P.). "Notables et paysans sans terre de l'Anony (Lac Alaotra)" Cahiers de l'Isea, avril 1965.
- OTTINO (P.). Rangiroa. Paris, Cujas, 1972 , 530 p. (Préface de Georges CONDOMINAS.)
- PASCAL (Roger). La République Malgache, Paris, Berger-Levrault, 1965, 196 p.
- PERNET (R.). " Les plantes médicinales malgaches. Catalogue de nos connaissances chimiques et pharmacologiques". Mémoires de l'Institut Scientifique de Madagascar. Série B T.VIII, 1957, pp; 1 - 144. Sur Tangena pp. 10 - 11.

- 
- PERRIN (R.). Images malgaches du Fokonolona traditionnel.
Diplôme pour l'E.P.H.E. Paris, 1968, 200p. ronéo.
- PETIT-PONT (M.). Structures traditionnelles et développement.
Paris Eyrolles -ed. D'Organisation, 1968, 461p.
(Rythmes Economiques. Série: Aires de développement).
- POIRIER (J.). et DEZ (J.). Les groupes ethniques de Madagascar.
Rapport préliminaire sur un inventaire des "tribus".
Faculté des Lettres et des sciences humaines de Tananarive. 1963. documents ronéographié.
- POTIER (R.). " Phénomènes ostentatoires dans le sud de Madagascar".
Cahiers de l'I.S.E.A. Economie, Ethnologie, Sociologie, II (4) avril 1968; 847 - 866.
- RARIJAONA (R.). Le concept de propriété en droit foncier de Madagascar.
Etude de sociologie juridique. Paris, Cujas, 1967, 306 p. bibliogr (Etudes Malgaches, 18).
- RAKOTOARIVELO (Jonah). Contribution à l'Etude Pharmacologique de Tanghinia Venenifera. Thèse Vet. Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon, Imprimerie Bosc Frères, 1967, 83 p.
- RAKOTONIRINA (Manandafy): Transformations sociales et actions du développement rural à Madagascar. Terre Malgache, N°4, juillet 1968, pp.85; E.N.S.A. Tananarive.
- RAMAROSAONA (E.). " Une voie nouvelle spécifiquement malgache: l'Animation rurale". Perspectives d'Outre-Mer, N° 63, 1965
- RAMAROSON (Léonard). " Le "N" vélaire en Merina" Bulletin Madag. avril 1971. N° 299 pp. 369 - 382.
- RANDRIANARISA (P.). Madagascar, et les croyances et coutumes malgaches. Paris, Imprimerie Caron - Caen.
- RASOLOMANANA (E.D.). Valeurs traditionnelles et Communautés Villageoises à Madagascar. Etude d'une collectivité du Nord Betsileo, Paris, E.P.H.E. (Thèse de 3e cycle) 1971, 300p.
- RAZAFINDRATOVO (Jeanine). Etude du village d'Ilafy. publié dans les Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Madagascar. N°8 et 9. Tananarive. 1968, volume ronéographié au Centre ORSTOM de Tananarive, 1965, nom d'auteur : Mme LAUER-RAMONJISOA.
- REVUE FOKONOLONA (Publication s'étendant sur 35 numéros, d'oct. 1964 à Juin 1967) Direction de Ramasindraibe Paul).
- ROY (G.). Etude sur les migrations intérieures de population à Madagascar. Tananarive, O.R.S.T.O.M. 1963, 182p ronéo.

ROMBAKA (J.Ph.). Tantaran-drazana Antaimoro-Anteony. Sté. Imp. Antananarivo.

SAPIR (Edward). Anthropologie. Paris, Minuit , 380 p.

STANDING " Les Fady Malgaches", dans Bulletin trimestriel de l'Académie Malgache, Tananarive, 3e trimestre 1904.

THEBAULT (E.P.). Code des 305 articles, Tananarive Imp. Off. 1960, 305p.

VAN GENNEP (A.). Tabou et totémisme à Madagascar. Paris, 1904.

VEYRIERES (Paul de) et MERITENS (Guy de). Le livre de la sagesse malgache. Proverbes, dictons, sentences, expressions figurées et curieuses. Paris, ed. Maritimes d'Outre-Mer, 1967.

TABLE DES FIGURES

| | Pages |
|---|-------|
| Figure N° I Localisation de Fasina..... | 11 |
| II Village de Fasina..... | 18 |
| III Localisation de la Préfecture de Fénérive-Est et limite des Sous-Préfectures..... | 27 |
| IV Zone autorisée pour le tavy en 1971 | 102 |
| V P.V. et superficie des forêts dé- frichées..... | 91 |
| VI Généalogie de Rafandazo..... | 158 |
| VII Généalogie de Tsaralaza..... | 163 |
| VIII Généalogie de Ravy..... | 164 |
| IX Généalogie de Ravoasa..... | 165 |
| X Généalogie de Maromahita..... | 166 |
| XI Généalogie de Taolampananina..... | 167 |
| XII Terme d'appellation pour ego masculin..... | 168 |
| XIII Terme de référence pour ego masculin..... | 168 |
| XIV Terme de référence pour ego féminin | 169 |
| XV Tombeaux de Sarañanina..... | 338 |

Les définitions données ici utilisent souvent le Dictionnaire d'Abinal et Malzac, 1888; le Vocabulaire des Betsimisaraka Atsimo... de Descheemaeker, 1969, l'Encyclopédie Firaketana ..., en cours; pour éviter des références trop nombreuses dans le corps de ce glossaire, ces sources ne seront pas rappelées.

Afa-dôza

Délié d'un inceste; à ne pas confondre avec le mot afa-doza qui signifie: hors de danger.

Afa-nono

Litt. délié du sein, sevré.

Akongona

Punaise.

Ambora

Arbre dont le bois résiste au temps et à l'humidité; on en fait les cercueils des rois et des princes. Il est^{l'}symbole de la dureté et de la perennité.

Ampehikely

Petit fehitra (voir ce mot), foyer.

Andraitra

Chenille nuisible au girofler.

Andriaña

Souverain, seigneur, noble, prince, terme de respect. En dialecte betsimisaraka du Nord, le terme de respect le plus employé est le loha, driaña.

Andro

Jour, temps, vie.

Angady

Bêche

Angatra

Fantôme, revenant, esprit.

Anjoatsy, voir le mot onjatsy.

Ankangarana

Insecte, genre sauterelle.

Ankodiavitra

Mille-pattes, myriapodes.

Ankohonana

De la racine hohona, action d'enlacer dans, comme la mère qui enlace son enfant dans ses bras, comme la poule qui met ses poussins sous ses ailes. Ethno. : famille, composée généralement du père, de la mère, de leurs enfants, des conjoints de leurs enfants, et même d'amis.

- Antomby
Corbeille en treillis, faite avec l'écorce de pétiote de raphia, de ravinala (arbre du voyageur).
- Antsy
Couteau, une sorte de couperet de boucher à long manche.
- Avetro
Liane, genre de rosacée épineuse.
- Baheza
Une sorte de panégyrique d'un défunt mimé par un buffon, mandaté par les parents endeuillés.
- Benetra
Baïonnette.
- Betsabetsa
Bière de canne à sucre; boisson nationale des Betsimisaraka.
- Bilahy
Nom d'arbre dont l'écorce sert à fermenter le jus de canne à sucre dans la fabrication du betsabetsa.
- Bitaly ou bitaliky
Talisman préservant des balles, les changeant en eau. Le bitaly a été utilisé par les insurgés de 1947 pour se préserver des balles de l'armée française.
- Diafotaka
Présent officiel en argent ou en nature (boeuf) fait par l'époux aux parents de l'épouse le jour des nocces.
- Dina ou dinam-pokonolona
Charte, convention orale ou écrite faite par les membres du fokonolona (voir ce mot), d'une famille.
- Entana
Fardeau, paquet, ballot, effets, bagage, marchandise.
- Fady
Tabou, défendu, prohibé.
- Fafana
Planche.
- Fañafana
De afana : antidote, nom générique des purifications extérieures et pratiques superstitieuses usitées pour éloigner un mal ou le prévenir, pour purifier des souillures contractées auprès d'un mort. Matières employées pour cela : l'eau lustrale, le sang des victimes, objets qu'on porte sur soi. Le boeuf tué aux funérailles.
- Fahana
Festin; cadeau en vivres offert à un étranger, nourriture, ration .



- Faly
Content, joyeux.
- Fanarolahy
Homme fort, guerrier, débrouillard.
- Fanambadiaña
Mariage, union matrimoniale.
- Fangatahana
Demande, prière.
- Fanjakana
Administration." Appartiennent au Fanjakana non seulement les agents administratifs, mais tous les européens, tous les bureaucrates, même ceux des entreprises privées, tous ces gens forment un monde extérieur qui exerce sa domination sur la population villageoise." Althabe , op. cit.p. 37 - 38 .
- Fasika
Sable.
- Fary
Canne à sucre (saccharum officinal, L.)
- Faray
Sorte de castagnette faite avec un morceau de bambou sec dans lequel on a introduit des grains de maïs ou d'ambaradeda (plante).
- Fehizoro
Pierre angulaire; par analogie: contra t ou lien du mariage.
- Fialan-jinja
Action de quitter le jinja (voir ce mot) cérémonie d'abandon du jinja.
- Fihavanana
Relations parentales, relations de bon voisinage, co-habitation.
- Fihatsaka
Petit couteau des tisserands dont on se sert pour récolter le riz.
- Fihavitra
Branche de bois taillée de façon à former un long crocher permettant d'attirer à soi les branches de caféiers ou de girofliers au moment des récoltes.
- Fihidahy
Nom donné aux gardes du corps des rois sakalava.
- Filanjana
Siège à porteurs ressemblant au palanquin.
- Findramana
Emprunt, action d'emprunter.

- Finomana**
Littéralement = action de boire; administration du tangena (voir ce mot); terrain appartenant aux ancêtres(lieu où se trouve leur tombeau) et qu'on ne peut pas cultiver sans immoler un ou plusieurs boeufs.
- Firaisankina**
Entraide mutuelle, union. Exemple: firaisankina no hery = l'union fait la force.
- Fisokina**
L'autel des ancêtres, le pieu où sont accrochés les crânes des zébus offerts en sacrifice.
- Fody**
Nom d'oiseau (Foudia madagascariensis, L.)
- Foko**
Littéralement=mon coeur; clan.
- Fokonolona**
L'ensemble des habitants d'un village, d'une communauté villageoise, qui se donnent librement des lois pour le bien de la communauté.
- Fomba**
La manière d'être, ce qui est propre au genre, à l'espèce, à l'état, au métier, à la profession; se dit par extension, des coutumes, des usages, de ce qui s'est fait, s'est pratiqué ou se pratique.
- Fomby**
Tige de raphia; le fomby sert à construire les murs de case, des radeaux, des haies, etc.
- Garamaso**
Littéralement: aux yeux gris; surnom que les betsimisaraka donnent aux européens.
- Gaon-dahy**
Jeunes gens.
- Gaom-bavy**
Jeunes filles.
- Handrarezona**
Nom d'arbre, Trema orientalis, Blu.
- Harona**
Corbeille rondo sans anse, nom générique des corbeilles.
- Hariana ou hariaña**
De harena, richesse, fortune, opulence, biens.
- Hasina**
Argent, cadeaux offerts au souverain pour reconnaître sa souveraineté; monnaie offerte au souverain, après la conclusion d'un contract, après un jugement. Vertu, force, puissance, la grâce, propriété naturelle ou surnaturelle, efficacité, sainteté, sel, saveur, goût, vertu attachée à un objet, ce qui rend digne de respect; force idéologique des rois, force politique. Arbre espèce de dragonnier.

- Havana Parent, allié, ami.
- Hazo Bois, cercueil.
- Hena Viande
- Hitsika Grotte
- Honkona Genre de ravinala, arbre de voyageur, ravenala madagascariensis, Sonn.
- Hova Habitants de l'Imerina; nom générique des castes libres qui ne sont pas nobles. Chez les Betsimisaraka, hova est synonyme de merina.
- Iaña Esprit, force.
- Imerina Le pays habité par les Hovas, province centrale de Madagascar, Tananarive et ses environs.
- Jaloko C'est la situation d'un homme qui épouse une femme et s'installe dans le village de celle-ci.
- Jery Concertation, accord, discussion.
- Jijy Sorte de poème, joute oratoire.
- Jingo " Catégorie politique à l'histoire encore très imprécise, parmi laquelle étaient autrefois recrutées les victimes des sacrifices et qui jouent des rôles de premier plan en matière politico-rituelle, soit parce que ses membres ont le laver manasa les individus pollués ou coupables de pollution, soit parce qu'ils interviennent nécessairement dans les cérémonies : Jingo koa tsy ao, tsy tombo asa ny ampanjaka, dit-on, " s'il n'y a pas de Jingo les cérémonies royales ne peuvent " réussir". Décrits par certains informateurs comme ayant accompagné les rois depuis la Mecque, et s'opposant ainsi aux autres catégories politico-rituelles " originaires", tomp-tany. Il est remarquable qu'un groupe Basingo de fossoyeurs royaux existe ou ait également existé en Rhodésie du Nord (royaumes Bemba). Il convient de noter le terme Sw. singo, " cou, gorge, partie extérieure de la gorge" (Sacleux 1939 : 840). Les Jingo sont classés du côté Nord, Antavarabe. Leur " place" funéraire est aux pieds, ampandihana(nâ). Un de leurs rôles rituels secondaires concerne le sang des boeufs sacrifiés, qui sert à oindre les poteaux milalio de la porte des

tombeaux royaux, et le miel cuit tao-mainty jusqu'à changer d'état et devenir noir." BARE J.F. in Conflits et résolution des conflits dans la monarchie sakalava du nord actuelles, Tananarive, Musée A.A.U. de Madagascar, 1973, 187p., notam. p. 178.

- Joro
Culte traditionnel rendu au Zanahary et aux Ancêtres, prière, adoration.
- Kabaro ou kabary
Discours, parole.
- Kafiry
Cruel, méchant.
- Kapa
Action de bêcher, de couper des arbres.
- Kapoaka
Unité de mesure faite avec la boîte du lait Nestlé.
- Karatra
Du mot français carte; impôt.
- Kiaka
Quand il fait jour.
- Kirobo
Le quart d'une piastre.
- Kisambo
Deux pieux contre lesquels s'adosse le sorcier maléfique pendant l'épreuve du tangena.
- Kisavika
Instrument de coiffure fait avec de l'os ou de la corne de zébu.
- Kisolombo
Morceau de bois ou de bambou aiguisé dont le sorcier maléfique se sert pour se gratter lors de l'épreuve du tangena, pour éviter le contact avec des matières impures.
- Kitamby
Pagne de coton dont les hommes se couvrent de la ceinture aux genoux.
- Kizemby
Maladie de peau, syphilis.
- Kobay ou kibay
Bâton, canne.
- Koezy
Salutation, terme de respect chez les sakalava.
- Laditra
Se dit de tout ce qui s'enroule autour d'un support, par exemple une liane qui entoure un arbre.
- Lafika
Tout ce qui est sous la natte sur laquelle on couche, comme matelas, paillasse, herbes, litière, tout ce qu'on met sous un objet comme tapis, napperon.

| | |
|-------------------|---|
| Lamba | Tous les tissus en laine, soie, coton ou chanvre dont les Malgaches se drapent le corps. |
| Lambo | Sanglier, choiropotannus sarvatus. |
| Lango | Grains de riz encore tendres grillés et concassés pour être mangés ainsi. |
| Lemby | Maison ou village abandonné. |
| Lohasaha | Vallée. |
| Lokambato | Autel servant au culte traditionnel. |
| Lovantsofina | La tradition non écrite ou écrite postérieurement, tradition orale. |
| Lôza | Inceste. |
| Madio | Propre |
| Mafana | Chaud. |
| Mahery | Fort. |
| Mahiaña ou maiaña | Dur, fort. |
| Maimbo | Puant, qui répand une mauvaise odeur. |
| Makoa | Nom donné par les malgaches aux captifs venant de Mozambique et des Comores. |
| Malata | Du mot français mulâtre, nom donné aux princes régnant betsimisaraka, parce qu'ils descendaient de père européen et de mère malgache. |
| Mamôndro | Louer. |
| Mamôsa | AVouer. |
| Manjaitra | Coudre. |
| Mañozona | Maudire , au figuré: parler à quelqu'un, charger de message. |

- Marofelana Littéralement " beaucoup de felana" (coquillage rond porté sur le front comme ornement ou talisman par les guerriers);nom donné aux brigands parce qu'ils portaient des felana.
- Masantôko L'âme d'un sorcier maléfique.
- Mihembaña S'envoler.
- Misasaka Diviser en deux parties égales.
- Mitorana Cérémonie de l'arrachage des mauvaises herbes pendant laquelle on offre un sacrifice au zanahary et aux ancêtres.
- Mivavaka Prier, terme s'appliquant uniquement aux chrétiens.
- Mosavy Charme, gris-gris, pois on.
- Mpamosavy Sorcier maléfique.
- Mpañaody Guérisseur, devin.
- Mpanangena Celui qui administre l'ordalie tangena.
- Mpanjaka Roi.
- Mpiambinjiny Gardien du tombeau.
- Mpijoro Prêtre du culte traditionnel.
- Mpitsikilo Espion.
- Ody ou aody Remède, charme, sorcellerie, préservatif, amulette.
- Ohabolana Proverbe, adage.
- Omby ou aomby Boeuf, bos radicus, L.
- Onjatsy Groupe arabisé de la région de Vohémar et chez les Antemoro du Sud, célèbre dans l'art de la divination.
- Orimbato ou orim-bato Pierre qu'on érige pour rappeler un événement, et surtout pour confirmer une concession, une convention, une délimitation de terrain; argent qu'on donne aux témoins pour confirmer un contrat.

- Ory Affligé, malheureux, pauvre.
- Pamby Gobelet de bambou servant à boire de la bière de canne.
- Papatoko Nom d'oiseau, *cuculus poliocephalus rochii*, Hartlaub.
- Paraky Tabac.
- Parata Piastre.
- Rangahibe Vieillard très âgé.
- Rano Eau.
- Ranombolamena Litt.: eau de l'or, ordalie qui consiste à boire l'eau dans laquelle on a trempé un bijou en or et sur laquelle on a invoqué la puissance divine et les ancêtres.
- Rarivolana Réunion mensuelle (au premier quartier de lune) du culte de la possession.
- Rasahariaña Litt.: partage des biens; après quatre ou cinq ans on offre à un parent défunt sa part de biens sous forme d'un sacrifice de boeuf, pour qu'il ne revienne plus réclamer sa part en envoyant des maladies de toutes sortes à ses proches parents.
- Rasa sandry ou rasasandry Part qui revient à la femme quand elle divorce d'avec son mari.
- Ravinala ou ravenala L'arbre du voyageur, *ravenala madagascariensis*, Sonn.
- Ray Père.
- Ray aman-dreny Père et mère.
- Ririnina L'hiver.
- Romazava Bouillon de légumes, ragoût.
- Rôta Déchiré.
- Saha Vallée.
- Sahankona Une des branches de l'arbre se coude (bouture) retombe vers la terre, prend racine et donne naissance à un nouvel arbre; le sahanakona est utilisé pour guérir de la maladie de sirifo (voir ce mot).

- Sakaiza
Ami, amant, amante.
- Sandrana
Interdit, tabou jeté par les ancêtres.
- Saonjo
Taro, colocasia antiquorum, Sch.
- Savoka
Forêt secondaire.
- Sikidy
L'art de la divination; ce qu'on emploie pour deviner comme des haricots, des grains de sableet, le plus ordinairement, des graines du Fano, qu'on remue, qu'on combine, qu'on aligne en plusieurs rangées; conclusion que tire au hasard le sorcier de ces diverses combinaisons, oracle qu'il en déduit.
- Simbo
Habit, vêtement.
- Siramamy
Sucre.
- Sirifo
Maladie que l'on peut contracter lorsque l'on se marie entre deux personnes d'origine différente mais qui se sont toujours considérées comme frère et soeur ou lorsqu'un homme épouse la fille de son ex-femme née d'une autre union ou encore en se mariant avec la femme d'un ex-beau frère(en français sa belle soeur, mais en malgache, sa soeur par alliance), etc.
- Sobika
Corbeille.
- Sôroka
Feuille de ravinala ou de longoza que l'on plie en forme de cornet pour porter le riz à la bouche; le sôroka remplace la cuillère chez les betsimisaraka qui habitent la forêt.
- Tambavy
Maladie des petits enfants qu'on suppose venir de la mère; remède contre cette maladie.
- Tangena
Arbre, tanghinia venenifera, Poir.; cerbera venenifera, Stend.
- Tanindrazana
Patrie, terre des autres.
- Toaka
Boisson alcoolique.
- Toby
Campement.
- Tokomono
Litt. : qui n'a qu'un seul sein, amazone, déesse guerrière invoquée par les insurgés de 1947.

- Tompoko
Terme respectueux, honorifique : Monsieur ou Madame.
- Tompokolahy et tompokovavy
Monsieur et Madame ; en parlant des morts honorables qu'on respecte; on se sert aussi de ces deux derniers mots et quelquefois aussi de Ratompokolahy, de Ratompokovavy.
- Tompontany ou tomp^h-tany
Le habitants d'un pays, les maîtres du sol.
- Trano
Maison.
- Tromba
Culte de possession.
- Tsangambato ou tsangam-bato
Longue pierre commémorative dressée ordinairement en souvenir des parents morts au loin et dont le corps n'a pas été retrouvé; pierre d'autel servant au culte traditionnel.
- Tsangan'olona
Effigie d'une monnaie dont les personnages sont debout; nom donné aux piastres de la République Française.
- Tsarava-tompoko ou tsara va tompoko
Litt. : va-t-il bien mon maître? Comment allez-vous, sire, monseigneur, monsieur, madame? Salut adressé au Souverain, aux princes et aux nobles. ON répond: Tsara hiany. Je vais bien.
- Tsikafara
Voeu, le plus souvent d'un boeuf offert aux ancêtres.
- Tsiny
Culpabilité, défaut, blâme, censure.
- Tsodrano
Bénédiction.
- Vadibe ou vady be
La première ou la principale épouse d'un polygame.
- Vadimasay ou vady masay
Les épouses d'un polygame, à l'exclusion de la première et de la dernière(vady kely), parfois vady masay est synonyme de vady kely .
- Vahiny
Etranger, hôte de passage.
- Vahy
Liane.
- Valin-tanana
Echange de bras.
- Valovontaka
Se dit d'un homme qui depuis très longtemps vit dans un pays étranger.

- Voay
Crocodile, caïman.
- Volamena
Or.
- Vorondolo
Effraie, hibou, moyen-duc; *Strix flammea*, L.
- Zafin'i
Petit fils d'Untel.
- Zafindrafandazo
Les petits fils de Rafandazo, les descendants de Rafandazo, le clan de Rafandazo.
- Zafiafy
Les arrière petits-enfants.
- Zafindohalika
Litt.: les petits enfants du genou.
- Zafinkitrohely
Litt.: les petits enfants de la cheville.
- Zafim-paladia
Litt.: les petits enfants de la plante du pied.
- Zafindoria
Les petits enfants de l'infini.
- Zanaky ny lahy ou zanakinilahy
Litt.: les enfants des hommes; de la branche masculine ou lignée masculine.
- Zanaky ny vavy ou zanakinivavy
Les enfants des femmes, de la branche féminine ou lignée féminine.
- Zandry
Cadet.
- Zama
Oncle.
- Zaza
Enfant.
- Zena
Tante, épouse de l'oncle.
- Zoky
Aîné.

.

ANNEXE

TANTARA NALAINA TAMIN'NY BOKIN'I BOTOBE MIHARY AVY AO
AMBODIADABO, MANANARA-AVARATRA

NY SAMBIARIVO SY NY RANO MANANARA

Antaimbarikandana no nanjaka teto Mananara vao nanjaka ny Malata. Ny nahatonga ny anarana hoe SAMBIARIVO dia izao :

- | | |
|---------------|----------------------------------|
| 1 - TOTOARIVO | } Mpanjakan'ny Antaimbarikandana |
| 2 - KALOARIVO | |
| 3 - BEARIVO | |
| 4 - VOLARIVO | |

Tonga tato afa ny Malata avy tany atsimo dia tsy niady ny Antaimbarikandana fa nanaiky dia nanjaka ny Malata.

Ka navorin'ny Malata ny Antaimbarikandana hilazany kabary ka rahefa vory izy ireo dia nanontaniany ny anaran-dry zareo ka nilaza ry zareo fa ARIVO daholo ka nataon'ny Malata hoe SAMBIARIVO.

Fa ny tena marina anaran'ny SAMBIARIVO dia ANTAIMBARIKANDANA, tamin'izany dia atiala daholo ny manodidina.

Ka ireo Sambiarivo ireo no naka an'i Sakatroala, mpanazary lehilahy avy tany Mananaran'i Matahitsuotra efa voamboatra ka ny rano avy any no angalako haidiko amin'ity rano ity dia tonga Mananara ny anarany.

Dia nandeha Sakatroala naka io rano io tany Antalaha dia niverina izy, dia nataony teo ilay rano, dia tonga Mananara ny anarany. Fa ny anaran'io rano Mananara io teo aloha dia : Ambatondrahilan'i Onimaintina. Ka Sakatroala no nitondra an-dRabeanona ka nanaranaka dia ny Zafibeana milevina ao Ambatifitra.

Noho ny lazan'i Amboavavy, zafin'i Sakatroala, rahefa misy hintan-javatra hasehony dia mipoaka ny tafondro ao Ambatifitra, tany aloha izany. Ka io rano naidiny Sakatroala io no nahatonga ny aty amintsika hoe Mananara.

Ny Sambiarivo tsy mba misy tanàna lehibe mikambana fa samy manokana amin'izay tany tiany hitoerana. Ka ireo Sambiarivo ireo no naka lavabato nataony fasana hilevenany. Koa ireo lavabato misy olona maty efa ela tsy fantatra intsony ireo no atao hoe Sambiarivo.

Ity dia tantara nolazain'ny lahy antitra iray atao hoe Tsibahany, mponina tao Antsiramanga.

Ambodiadabo, le 4 Décembre 1902

Sonia : Botobe Zamanisataina

=====

TANTARAN'NY VOLANIRANA

Tao Imorona no nitoetra ny Volanirana taloha. Ary nisy fahavallo, dia Ramomo, lehilahy, sy Menavakoka, lehilahy, nisy hiary koa ary

Bivolo, mbola lehilahy ihany.

Ireo fahavalo telolahy ireo, avy tany atsinanana (Cap Masoala) no fiaviany. Nitondra lakana marobe ka nitody tao Imorona.

Ary tonga Ravatolampy, fanarolahy avy tany atsimo dia tamin'ny Volanirina hoe: "Misy fahavalo manafika anay, ka raha maharesy azy hianao dia omenay andevo" hoy ny Volanirina.

Ka matokia ianareo, hoy Ravatolampy, hikatroka izahay, dia nifamely.

Ary ny Volanirina dia nilefa tany Andoharano tany Ambatomilona rahefa nifamely tamin'ny antsy lava sy saboha izy roa tonta, dia resy Ramomo sy Menavakoka ary Bivolo, dia nilefa any amin'ny loharanon'ny Fontsiarivo.

Ary nitombahan'i Ravatolampy ny lakana rehetra, ary nenjehin'i Ravatolampy ireo fahavalo ireo dia azo tany Fontsiarivo Ramomo rahefa tonga atao hoe Vohidramomo dia novonoiny ka maty. Izany no nahatonga hoe Vohidramomo. Ary Menavakoka tsy mba novonoina fa nalefany ho velona ka naka vehivavy tao Antsirakavolo izy dia niteraka tao Menavakoka izany: Maroketa ny zanany.

Ary Bivolo dia tratra Ankaramy anelanelan'ny Ambatofitaraфина sy Ambatomilona, toerana antsoina ankehitriny hoe Ankaraminibivolo, ka novonoiny.

Ary Ravatolampy nomen'ny Volanirina andevo dia tsy naka izy fa tany no nalainy, rahefa vita ny ady. Ravatolampy tsy nody fa nipetraka taty Mananara. Ka izany no nahatonga ny Antailampy mbola taranak'i Ravatolampy, izay milevina ao Ambatondrahilany.

Ary ny Volanirina tsy mba vahiny fa olona tera-tany. Araka ny filazana lehibe, lahy antitra tao Seranambe.

Ambodiadabo, le 6 octobre 1912
Signé: Botobe Zamanisataina.

TANTARA NAHATONGA NY HOVA TATY
MANANARA, ATAO HOE: VOHIBINANY

Intsantsa no Malata nanjaka teto Mananara. Rahefa maty Intsantsa, dia nitsangana Valongalona nisolo ny fanjakana ny rainy. Ary rahefa maty kosa Valongalona dia nitsangana indray Volandranomasina, zanak'i Valongalona.

Dia tezitra mafy Malazahita sy Tsikaka niteny tamin'i Tsimiadifady nanao hoe: "Nahoana ianao no nanangana Taolampinanina, zanaka anabavintsika kanefa isika zanany mboha eto. Ka raha tsy tia hanao ianao, nahoana tsy izaho Malazahita na Tsikaka no natsangana.

Satria izy roa lahy ireo tsy mba nitoetra tao Vohibinany fa tany Nosimanasy ka tsy nahare jery. Koa tsy naneky Tsimiadifady fa izy ihany no nisolo ny fanjakana ny rainy. Dia namaly Malazahita: "Raha izany no hevitrao, ry zoky, dia hiady isika." Ary Tsikaka dia mba nanaraka ny hevitr'i Malazahita, dia niady izy ireo.

Ny mponina rehetra avy tany ambony dia nentin'i Malazahita sy Tsikaka.

MUSEE 3

Ary ny Antevakahina, izany hoe ny olona aty amoron-atsiraka kosa nentin'i Tsimiadifady sy Taolampananina teo Antsiranilanony (Ambanisary) no rafitra ny ady.

Telo volana no niadiany, ka nanao fanekena ry zareo, dia niteny Tsimiadifady sy Taolampananina tamin'ny Malazahita sy Tsikaka hoe: "Isika efa lany vatsy, sady efa be simba ny salohy ka aoka isika hanao vatsy kely aloha."

Dia naiky izy roalahy, kanefa tsy lany vatsy akory izy fa hitany fa maro loatra ny olona avy tany Rango ambony izay nentin' i Malazahita sy Tsikaka ka haleo izy ireo izy, satria vitsy ny Antevakahina ka nanao hevitra Tsimiadifady sy Taolampananina.

Ka naniraka olona izy roalahy haka ny Hova tao Antsihanaka. Rahefa tonga ny Hova dia nilaza tamin'i Malazahita sy Tsikaka izy fa tomnga izao ny fotoana fa samy nahavita vatsy sy salohy, ka aoka isika hikatroka indray, fa efa lany ny andro telo volana fanekena, ka nanaiky Malazahita sy Tsikaka ka nikatroka indray.

Dia nasehon'i Tsimiadifady sy Taolampananina ny Hova, izay efa samy nitondra ny basiny misy benetra (baïonnettes) eo andohan'ny basiny. Ka nojeren'ny Malazahita sy Tsikaka, ka olona hafa fa tsy ny namany nifamely teo aloha, dia nandositra izy ka nilaza tamin'ny vahoakany izy hoe: "Tsy toha ireo, fa aoka hijanona, dia nandositra izy, ka narahin'ny Hova, dia azon-dry zareo sambo-belona izy roalahy ka nasehony tamin'ny Laidama rainy dia naterina tany atsimon'Imerina dia maty any, ary dia vita teo ny ady.

Ary nanjaka Taolampananina, ka izany no nahatonga ny Hova taty Mananara:

Ramboa no nitarika ny Hova ho aty Mananara. Faly Laidama rainy tamin'i Ramboa izay nitondra Malazahita sy Tsikaka tany Imerina dia nankasitraka an'i Ramboa i Laidama rainy.

Ary Laidama dia nidina hitety ny morontsiraka aty ambaniravinkazo nitondra ny komandy sy miaramila hipetraka isan-tsiranana dia azon'ny Hova ny tany Madagasikara.

Ary ny taranak'i Tsantsa dia naneky ny lalàn'ny Hova, ary nanao kabary Laidama hoe: "Ianareo Malata ireo no isan'ny havako, ka izao ny teny hapetrako aminareo: Ianareo tsy manantitra vodihena, tsy manantitra vorom-pangady na vary zehy, tsy mitondra hazo lava, ka ny ilaiko aminareo dia isan'olona miaina vola variraiventy isan'olona, mba hafantaraka ny isan'ny mponina amin'ny faritaniko."

Dia ireo zavatra ireo mba naloan'ny taranak'i Tsantsa fa ny zavatra rehetra efa nosakanan'i Laidama dia tsy azon'ny Hova nalaina tamin'ny taranak'i Tsantsa ary Intoma sy Indramanjary izay nentin'i Tsantsa naka an'i Mananara, rahefa tonga ny taty di mba namany nanao fanjakana sady nomen'i Tsantsa tany manokana mba hivelomany, dia ny Zafindrainidio no karazan' izy ireo izay nipetraka tao Antsiramanga, kanefa tsy mihavana amin'ny Malata ny Zafindrainidio.

Ny fasana ilevenana Zafindrainidio dia any atsimo ao Mangalimaso, faritanin'i Fénériver. Ary koa misy olona atao hoe Zafinijimina izy ireo koa nipetraka tao Janivato akaikin'ny rano Morona.

Izy ireo dia fanarolahy ka handeha aty Mananara Intsantsa dia nenrin'Ijimina mba hanampy azy haka ny tany Mananara, ka rahefa azon-jareo ny tany dia nilaza Intsantsa.

Ireo Zafinijimina ireo dia olona efa havako ka izay zavatra ataoko dia mba ataon-jareo. Mahazo: "Tsarava tempoko!"

ireo, kanefa tsy Malata ry zareo fa olona Fénérive ihany koa izy ary tsy mihavana amin'ny Malata ny Zafinijimina, fa olona mifankatia tamin'ny olom-be taloha.

Ambodiadabo, le 5 décembre 1902
Signé: Botobe Zamanisatana.

TANTARA NATAON'ANDRIAMATO MASIBO PAUL
MPONINA ETO MANANARA

Fanjakana Maroandriana.

Tamin'ny voalohany indrindra dia ny Fanjakana Maroandriana no nanjaka teto. Tsy hay loatra ny hanazavana azy satria tsy misy taranaka namela tantara izany olona izany. Ka izay faty hita ombieny ombieny tamin'izany fotoana izany dia antsoina hoe: Sambiarivo. Araka izany dia izay fasana tsy hay tompo teto amin'ny faritanin'i Mananara ka tsy misy mpanazava na mpiambinjiny dia nolazaina ho fasan'ny Sambiarivo.

Ohatra, amin'ny fasan'iny Zafibianona ao Ambatifitra dia harañ'olona betsaka be tsy manan-kavana ka lazaina fa Sambiarivo.

Rahefa tapitra toy izany ireo Maroandriana dia tonga ny Antaimbarikandana izay niorim-ponenana tao Ambatomilona atsimo atsinanan'i Mananara, sahabo ho 7 km. eo ho eo.

Ambatomilona dia anaran'ny rano nandalo akaikin'ilay tanàna ka nomena ny anarany koa.

Tonga kelikely ireo Antaimbarikandana dia nizara roa: ny voalohany izay nantsoina hoe: Volanirana dia manana fasana ao Ankorefo atsimon'Ambatomilona, tokony ho 4 km, ary ny faharoa dia Antaivolongozza (mbola hanontaniana ny tantarany).

Akaikin'i Ankorefo, fasan'i Volanirina dia misy Histika (zchy) lehibe atao hoe: Andavakandrehy izay nataon'ny Volanirina filefesana raha misy fahavalo na Marofelana ho tonga. Lava-bato lehibe izy io izay mbola ahitana ampombolahy sy zavatra hafa koa navelan'ny razana taloha ela be. Ary misy telopolo mahery ny efitrefitra amin'io Andavakandrehy io. Koa io izany no azo lazaina ho Mandan'ny Volanirina.

Momba ny Zafibianona ao Ambatifitra.

Lonjibe: Rabeanona avy tany atsinana (Cap-Masoala) izay niteraka an'i Tsifa, Mamatotra ary Valo; ny fasany dia ao Ambatifitra (tanety tazana atsimo andrefan'ny tanàna Mananara).

Rabeanona no tompon'ny tany ary ny fanarolahy (olona mahery) dia Tsiankarana (Antaimorona Zafisoro avy tany Menambava Farafangana).

Ka sahala amin'izao ny tantarany: Injakafeno sy Rahosotra ary Abô dia anadahin' Amboavavy mpanazary viavy tato amin'ny faritany izay avy amin'ny fokon'ny Zafinivokatra.

Rahefa nalaina ireo Zafibianona izy hañazary ny tany, satria naiña dia toy izao ny nifanarahana: "Raha malemy ny tany, dia iaraha-mizaka fa tsy zarazaraina." Naneky izany Amboavavy dia nataony ny hazariny. Dia nalemy ny tany ka izao ny farafarantenany napetrany: "Ireto avy ny zavatra tsy maintsy ho fadiaña amin'ity tany ity: miasa vary kamisy, mamboly telo volaña, ran-draha, na ran'ino na ran'ino tsy azo avarina amin'ny rano Fontsiarivo, rano izay mamaky ny faritanin'i Zafibianona.

Ireto avy ny faritra manavaka io Biratanin'ny Zafibianona io amin'ny an'ny Volanirina sy ny Zafindronomasina:

Avaratra: ranomasina; atsimo: Vohibe (tanàna io); atsinana: rano Sahamaloto an'ny Volanirina; andrefana: rano Mananara an'ny Zafindroñomasina.

Zava-mahagaga.

Misy vato fisaka ao mipetaka tsy amin-tsimà nataon'Amboavavy ka ambanin'io vato io no milevina izy.

Raha misy zana-drazana hiringiringy ho faty na fihetsiketsehana na ady mihitsy hipoaka mikasika ny fanjakana dia misy tafondro mipoaka ao Ambatifitra, to izany tamin'ny 1914-18.

Ambanin'ny fasan'Amboavavy misy Histika (zohy) fivonian'olona milefa Marofelana taloha, ka mbola ahitana ampombolahy sy vatoharana avy tanaty ranomasina.

Tamin'ny tantara momba ny Malata dia misy fitenenana kely momba an'i Vohibinany, koa izao indray misy filazana nataon'Andriamatoa Masibo Paul:

Ny mpanjaka naka rano tany Manañarabe-Matahitsomotra nentiny naidiny tao amin'ny rano Onimainty ka tonga Manañara ny anarany.

Ary tamin'ny vinanin'io rano io no nipetraka ny mpanjaka Malata tamin'ny voalohany, ka Vohibinany no natao anaran'ny tanàna tao.

Tamin'io tanàna io nisy olona anankiray izay olona ny ilany ary kakazo ny ilany. Koa rahefa maty izany olona izany dia napetraka ambonin'ny vato ampovoan'io rano io fa tsy nalevina. Kanjo raha afaka elaela dia naniry teo ambonin'ny vato ny lehilahy ka nanjary hazo. Ka izany no mahatonga ny antsoana io toerana io hoe: Ambatondrahilany (eo amin'ny bac-n'ny Mananara izany).

Koa avy tamin'io tanàna io izany no niala ry Tsimiadifady sy Taolampananina nitarika ny Antevakahina hamonjy ady tamin-dry Malazahita sy Tsikaka izay nonina tani Nosimanasy ka nahaona tao Antsirananonjy.

Ary ny tanànan'i Mananara ankehitriny dia vao tamin'ny nahatongavan'ny Vazaha vao niorina ka natao hoe: Ladoany no anarany, satria teo no nisy ny fitodiam-tsambo. Fa ny komandy kosa nonina tery Soavinarivo.

TANTARA NATAON' I BEDY AVY
AO ANTSIRABE-FONTSIARIVO.

Ny mponina voalohany teto Mananara dia ny Maroandriana izay, araky ny anarany izany, tsy mba nisy mpanjaka nifehy fa samy nivelona araka ny sitra-pony. Nefa nisy ady. Tsy naharitra ela io fiainana io fa nisy olona avy tamin'ny Zafimbolamena, any amin'ny faritanin'ny Mojanga nandamina ny fiainana ary nanangana ny fanjakana.

Efatra taona ny nanjakan'ny Zafimbolamena.

Dia tonga indray ny Jingo, avy tany andrefana avaratra, tokony tany Analalava na Nosy Be.

Niady tamin'ny Zafimbolamena ny Jingo. Noho ny hatanjahany sy ny hamaroan'ny Marofelana nentin'ny Jingo dia resy ny Zafimbolamena.

Rahefa nanjaka ny Jingo dia tsy nisy filaminana ny tany: Tabataba lava tsy nisy farany ary nifanafika ny foko samihafa. Ady an-trano, nifanao andevo ary nifandafo taranaka.

Ary tena ratsy tamin'izany dia izao: raha misy Jingo araiky

maty dia angalana andevo araiky koa vonoñy atao lafik'ilay Jingo maty, izany hoe, ilay fatin'andevo no atao ambany indrindra ao amin'ny lavaka vao apetraka ambony ny fatin'ny Jingo.

Na teo aza izany dia mbola naharitra 20 taona ny fanjakan'ny Jingo.

Nanaraka izany dia nisy koa olona araiky avy tañy amin'ny faritanin'i Maroantsetra atao hoe Rabetrano, Sihanaka valovontaka. Rabetrano niteraka i Bemitrofo sy Bikotraña ary Mahariaka.

Nisy karzan'olona roa atao hoe Antaimadiorano sy Antañanavonanipetraka teto amin'ny faritanin'i Mananara, ao amin'ny lafiny ambony amin'ny kantaon'i Manambolosy.

Izy koa efa hitan'ireo olona ireo ny jaly sy ny fahoriana mafy loatra nahazo azy avy amin'ny ataon'ny Jingo, indrindra fa ilay atao hoe Tsiañala, lehiben-tafika Jingo, dia nalahelo mafy zareo ary nañarama ry Beminofo sy Bikotraña mba handroaka ireo olona ratsy fitondrana ireo.

Dia rafitra tamin'izay ny ady tamin'ny Tsiañala sy ny miaramilany an-daniny, ary Beminofo sy Bikotraña ary ny tafiny ankilany. Rahefa niady elaëla dia azo sambo-belona Tsiañala dia nivonoina. Alohan'ny nahafaty azy dia izao ny zavatra nahalany fanahy tamin'i Tsiañala: nivonoina tsy maty izy, tobohina saboha tsy miditra, iroañña amin'ny afo tsy may, titehim-pamaky tsy miditra. Tamin'ny farany dia izy tompon'ny aiñy no nilaza fa: "Raha te-hahafaty Tsiañala ianareo, hoy izy, dia mañala kivà mainty tsy vaky volo ka tapaho ny tendany, ka ny ra avy amin'io tendan'ny kivà io no atetezo am-bavako dia ho faty aho. Raha tsy izany dia tsy maintsy mivolaña foana Tsiañala na karaha inona ny zavatra ataonareo."

Natao tokoa izany dia maty tokoa izy. Dia nandry ny tany.

Mba ho karaman'i Beminofo sy Bikotraña dia nomen'ny Antaimadiorano sy ny Antañavona zareo ny fizaka ny tanin-jareo ao amin'ny faritanin'Antsakabary, ka nandeha niorim-ponenana tany zareo roalahy sy ny vady aman-janany.

Ary teto Mananara kosa tsy nisy mpitondra ny raharaham-panjakana ka nararaotin'ny Malata ka nidirany, nozakainy. Tsy nisy ady na tabataba dia samy nilamindamina teo.

TANTARA NATAON'INDAPA AVY AO SANDRIVAZAHA (canton de Mananara)

Ampahafantarina kely eto ilay olona atao Sakatroala voalaza amin'ny tantara nalaina tamin'ny bokin'i Mihary Botobe ery amboalohany, dia ilay olona nitondra rano tanatin'antomby avy tany Antalaha.

Sakatroala, mpanazary avy tany atsinanana (faritanin'Antalaha) dia niala tany amin'ny fiaviany niaraka tamin'ny namana roalahy ka nianatsimo, tonga teto Mananara. Samy nitondra rano anaty antomby avy izy telolahy.

Ny roalahy dia nanchy ny diany mianatsimo ka tonga tany am-binanin'i Matitanana (provansin'i Fianarantsoa).

Sakatroala kosa nijanona kely tao Fahambahy (Manambolosy). Raha nahita azy ny mponina tao dia faly ka nihevitra hamono omby hafahana azy. Tsy nekeny ny hamonoana omby: "Zaho, hoy izy, dia olona mpihaza laoka, mpanao vitrana, ka tianareo ny hamahana zaho, dia vahy foana alao omena zaho fa ampy. Raha azonareo

ny vahy dia alomo anatin'io rano ambanin'ny tanàna io fa ao zaho malaka azy." Lany fanahy ny olona nefa izany no tiany ka natao, ary naharavoravo azy tanteraka ary nakasitrahiny mitovy amin'ny vono-omby.

Ka izany no nahatonga ilay tanàna ao natao hoe Fahambahy nefa Antanambe no anarany talohan'izany ary ilay rano kely mandalo ao akaikiny dia natao hoe Andranomainty, satria ireo vahy naloño tao no nanamaintina azy.

Nanan-janaka i Sakatroala. Ka rahefa nipetraka elaela tao Fahambahy izy dia nandefa ny zanany hiorika ny renirano Mananara hatrany ilohany; ka isam-binanin-drano dia hakan'ilay zaza ravin-kazo anankiray. Nandeha ilay zaza nanomboka avy teo am-binaniny ka paka ilohany, naka ravin-kazo isam-binanin-drano.

Nody ilay zaza rahefa nahazo ireo ravin-kazo ireo ka nanome izany ny rainy. Nodinihin'i Sakatroala tsirairay ireo ravin-kazo. Rahefa fanojo ilay ravin-kazo avy tao am-binanin'i Sandrankatsy izy dia nilaza fa imoron'io rano Sandrankatsy io izy no hipe-traka.

Dia niala tao Fahambahy tokoa izy, ka lasa izy sy ny vady aman-janany nifindra fonenana tany imoron'i Sandrankatsy. Niondra fivoy vita tamin'ny hazo halampona izy tamin'izany. Tao amin'ny toerana atao hoe Ambatoharanana izy no nipetraka niaraka tamin'ny vady aman-janany. Nitsangatsangana indray andro izy nanodidina ny tanàna nipetrahany ka nahita matsabory kely iray ka nalainy ny fivoy anankiroa dia natsatony teo dia naniry rahefa elaela dia nanjary hazo roa lehibe. Ny anankiray amin'ireo hazo ireo efa maty fa ny anankiray dia mbola ao mandrak'izao.

Ary ny tanàna kely akaikin'ireo hazo ireo dia nomena anarana hoe Ambodihalampona noho ireo fivoy halampona naniry tao.

Ny matsabory nanirian'ireo fivoy kosa dia nanjary toerana masina ka nomena anarana hoe Tsidikan-dambo, satria raha nisy lambo mandika io rano io dia maty. Tsy tiany manty ny lambo.

Ao atsimon'ny tanàna Ambodimampay tsy lavitra loatra no nisy izany toerana izany amin'ny lalana mandeha Ampasina, kantaon'i Sandrakatsy.

Ary ireo Zafin drañomisandy monina ao Ambodihalampona dia mbola taranak'i Sakatroala, ilay mpanazary avy tany Antalaha. Anatin'izany ny Marorazana, atao hoe Mpanjakafotsy izay mbola monina ao amin'izao fotoana izao.

TANTARA NATAON' I TARAFINA AO AMBODIMANGA (kantaon'Antanambe)

Tamin'ny andro taloha, nony nanjaka ny Hova, dia nisy fizaran-tany madinidinka vitsivisty tato amin'ny Distrika. Ka araka izany no nisian'ny fizaran-tany avy amin'ny rano Ivontaka ka hatramin'ny renirano Anove izay nomena anarana hoe: farintanin'i Laditra, izay mahafaoka ny kantaon'Antanambe manontolo amin'izao fotoana izao.

Faritany natao tsy mba nanompo izy ary nivelona tamim-piadanana; tsy nisy zavatra nampanahiran-tsaina.

Nefa indray andro, raha sendra nisy Lamaly (sambo) tody tao Manompana dia novorin'ny komandy tao Antsirakimahela ny

mponina rehetra avy amin'ny faritanin'i Laditra. Ary tamin'io Tsirakimahela io izay efa voavala malalaka tsara no nampidirana ny vahoaka rehetra ary nilazana fa hisy kabary lehibe hataon'ny Komandy. Koa rehefa tafavory tao ny olon-drehetra, na lahy na vavy na zaza na antitra dia nafody ny vavahady. Avy tamin'izay ny miaramilan'ny Komandy nanavaka ny olona mahatratra ny ambanim-poitra ny hahavony. Ary izay rehetra mihoatra ny foitra dia novonoina daholo, izany hoe ny olon-dehibe rehetra dia novonoina avokoa.

Ary ireo ankizy sisa dia tsy fantatra izay natao azy ireo. Nefa araky ny fieritreretana dia navarina amin'ilay sambo lehibe tody teo ka nalefa an-tany hafa.

Noho izany dia nanjary tany maty ny tao amin'ny faritanin'i Laditra satria tsy nisy mponina. Tonga tamin'izay ny jirika, ny tontakely ary ny marofelana. Raha misy olona mandalo ao dia tafihin'ireo jirika ireo. Ary tsy nifidy fa izay rehetra mandalo, na olona ambony na olon-tsotra dia samy vonoiny avokoa.

Sahiran-tsaina tamin'izay ny Hova ka nitady Fanarolahy tera-tany hanazava ny faritany, ka nahita an'i Mangaringary avy tany Ambodimanganinidrova. Nitendrena izy hanao izay hampandry ny tany.

Nangataka miaramila izy ho namany dia nomena maromaro dia lasa handeha handroaka ny fahavalo izay efa niorim-ponenana tao Vahibe. Alohan'ny hikatrohana dia nandasy kely tao Rantofohy i Mangaringary. Tamin'io fotoana nialany sasatra kely io dia nandeha nisafo ny manodidina izy. Ary ireo miaramila kosa nijanona nanamboatra ny toerana hatoriana sy ny sakafo alina. Ary nisy ny zanak'i Mangaringary niaraka taminy ka mba nijanona teo an-dasy satria disaka ny dia an-tany lavitra.

Rahefa lasa kely i Mangaringary dia nihevitra ireo miaramila ireo fa hamono an'i Mangaringary sy ny zanany. Ary ilay zaza tamin'izay fotoana izay dia nody natory ary hoatran'ny tsy nahare izay nolazain'ireo miaramila ireo, nefa henony daholo izay nolazain'ireo miaramila mitetika hamono azy mianaka.

Raha tafaverina avy tamin'ny diany i Mangaringary dia nilaza ilay kely tamin-drainy fa maharary azy ny kibo ka nangavy azy hitondra azy lavidavitra hanary maloto. Tany lavidavitra tany dia notantarainy tamin-drainy ny tetika ireo miaramila. Tamin'izay ny nitady hevitra Mangaringary hidifian'izy mianaka amin'izany loza miandry azy izany. Koa raha efa avy nisakafo alina izy rehetra ka hatory, dia nandrasany ireo miaramila hatory tsara. Raha fantany fa natory izy ireo dia naka vatan-kazo roa izy napestrany tamin'ny toerana natorian'izy roa mianaka ka nirakofany dara dia nilaozan'izy mianaka natory an-toeran-kafa lavidavitra.

Rahefa lasa izy mianaka vao tafafoha ireo miaramila ka handeha hamono azy. Ka nahita ireo vatan-kazo mivalampatra teo dia niheverin'izy ireo fa izy mianaka io. Tsy nijerijery intsony fa avy hatrany dia nidarohany lefona ireo dia teo izy ireo vao nahatsapa fa tsy olona ny tao. Raha vao maraina ny andro dia niverina teo amin'ireo miaramila izy mianaka ka tsy nahateny firy intsony ireo nikasa hamono fa natahotra azy ary naneky izay rehetra asainy atao.

Tamin'ny andro lany era fa hikatrohana amin'ny fahavalo dia nifanatona ny tafika roa tonta ka nitraotra tao amin'ny toerana atao hoe : Mahambolonkely, avaratra kely ny tanana Vahibe. Rafitra tamin'izay ny ady, nifanjevo ny tora-defona sy ny fifamelezana amin'ny sabatra ary ny tetik'antsy. Tamin'ny farany dia

resy ny Marofelana ka vaky nandositra izay tsy maty.

Nisy indray lehilahy anakiray tsy fantatra anarana, mbola anisan'ireny marofelana ireny, hitan'olona mandehandeha teny. Nasain'i Mangaringary samborina izy mba ho vonoina. Fantatr'ilay olona anefa izany dia nandositra izy ka nenjehin'ny miamila niorika ny rano Mandrisy ka tafiditra tamin'ny atiala lohan'i Mandrisy izy. Tany izy nihodidina vody hazo lehibe dia nanjary laditra ilay olona dia nody izy rehetra. Ka izany no nahatonga iny faritany iny atao hoe Faritaniniladitra. Ary misy ohabolana manao hoe: Sanatria volagn'i Laditra.

Rahefa nandry ny tany dia nitadiavan'olona hamelona azy. Iroto avy ireo olona nameloman-tany tao:

Totosolaigny napetraka tao Ivontaka (Volagnirana io)

Lehidavo napetraka tao Sahaso:

Mangaringary napetraka tao Vahibe: avy any Manambolosy

Sedy napetraka tao Mahavoy:

Tantara napetraka tao Mandrisy:

Ramahafety sy ny Zafindratsifoho napetraka tao Manambato

Mena, oloben'i Sefomena napetraka tao Anove (avy antsina-nana io roa farany io).

Olona avy amin'ny faritanin'i Manambolosy ireo olona ireo, ary mbola manana taranaka sy fasan-drazana any, na amin'ny tany fiavian'izy tsirairay.

Ity koa misy olon-droa lahy tsy hay tany fiaviana nefa mponina elabe tanatin'ny faritany, ao Sahaso, dia Rangotsy sy Tsimivony. Tsy mba nameloman-tany ireo fa mponina, izay angamba, akanga sisa nanamborana tamin'ny vonoan'olona tao Antsirakimahela. Rangontsy matahotra hankana dia milevina ery Nosihatafana ary Tsimivony dia ao ambinanin'ny rano Sahaso.

Ity indray misy tantara kely fohifohy momba an'i Mangaringary, lehilahy mahery. Teny amin'ny faritanin'Antalaha taloha nisy Mpanjaka ratsy fanahy izay, isan-taona mandefa olona hafaham-boay. Isan-taona dia tsy maintsy manandefa olona iray hafaham-boay izy. Ramampohaha dia dia mponina tamin'io tanana io ary efa akaiky ny andro hakan'ny Mpanjaka azy hafahana voay. Fantany izany dia nanao lakana iray lehibe izy, ka naondran'ny tao ny fianakaviany manontolo dia lasa izy nitsaka taty amin'ny faritanin'i Mananara. Intelo izy nikasa hitody tao Ambitsika nefa tsy tody fa nisontonin'ny ranomasina hiverina foana. Tamin'ny farany anefa dia tody tao Antsiranandalangy (Manambolosy) izy mianakavy. Nitady tany hivelomana tao izy mianakavy dia tonga tao Ambodimanganinindrova ka nipetraka tao. Ka ao Ambatoharanana no fasana ilevenany amin'izao. Ramampohaha niteraka Rajimo, Rajimo niteraka Tsaraholasy, Tsaraholasy niteraka Mangaringary, Mangaringary niteraka Indoditra, Indoditra niteraka Dadely, Dadely niteraka Bilaza, Bilaza niteraka marobe ao Ampasina akaikin'i Vahibe (Antanambe). Tsaraholasy etsy ambony niteraka roa mianadahy dia Mangaringary sy Hasovola, Hasovola niteraka Bodidy, Bodidy niteraka Mare, Mare niteraka Manjengy, Manjengy niteraka Tiana sy Vahoaka ary Tarafina izay nanao ity tantara ity, monina ao Ambodimanga-Sahaso.

Tamin'ny farany, noho ilay vonoan'olona tao Antsirakimahela iny no nahatonga tamin'ny andro taloha ny mponina avy amin'ny faritanin'ny Laditra nifady tsy mitsaka ny renirano Anove, ary fady manambady Hova.

TABLE DES MATIERES

| | Pages |
|---|-------|
| Remerciements..... | 1 |
| Introduction..... | 2 |
| <u>PREMIERE PARTIE</u> | |
| BASE ECOLOGIQUE ET HISTORIQUE | |
| <u>CHAPITRE PREMIER - Situation Géographique</u> | |
| A - Le village de Fasina..... | 11 |
| B - Le territoire villageois (Faritany). | 23 |
| <u>CHAPITRE DEUXIEME - Origine des habitants selon l'Histoire et les Mythes</u> | |
| A - Aperçu historique de la région..... | 36 |
| B - Histoire de Rafandazo..... | 68 |
| C - Les étrangers au clan..... | 79 |
| <u>CHAPITRE TROISIEME - Les activités économiques et les rituels agraires</u> | |
| A - Les cultures vivrières..... | 85 |
| B - Les cultures commerciales et les produits d'exportation..... | 125 |
| C - Produits surtout réservés au marché national..... | 140 |
| <u>DEUXIEME PARTIE</u> | |
| RELATIONS PARENTALES ET CONTROLE SOCIAL | |
| <u>CHAPITRE PREMIER - Descendance</u> | |
| A - La généalogie du clan Rafandazo..... | 158 |
| B - L'univers familial..... | 166 |
| C - La succession..... | 175 |
| <u>CHAPITRE DEUXIEME - Question d'Alliance</u> | |
| A - Les usages traditionnels relatifs au mariage..... | 183 |
| B - Le mariage coutumier..... | 196 |

CHAPITRE TROISIEME - Religion et Contrôle Social

- A - Le Fokonolona (Pouvoir villageois)... 220
 B - Le Fanjakana (Pouvoir administratif)
 et ses rapports avec le Fokonolona... 247

TROISIEME PARTIE

TRADITION RELIGIEUSE ET MODERNITE

CHAPITRE PREMIER - Les pratiques du culte et leurs fonctions sociales

- A - Discours à l'occasion d'une cérémonie
 "partage des biens" (Rasahariana).... 258
 B - Le culte de la possession..... 269
 C - Dialogue avec le tromba Ramahery.... 284

CHAPITRE DEUXIEME - Le christianisme vécu au niveau du village

- A - Implantation du christianisme à Fasina 293
 B - L'avenir de l'Eglise locale et les
 oeuvres missionnaires..... 303

CHAPITRE TROISIEME - Présence des morts parmi les vivants

- A - La maladie et les interdits..... 313
 B - Funérailles et tombeaux de
 Sarañanina..... 318
 C - Le sorcier maléfique (Mpamosavy) et
 l'épreuve du Tangena (Ordalie)..... 346

CONCLUSION..... 367

BIBLIOGRAPHIE..... 372

TABLE DES FIGURES..... 380

GLOSSAIRE.....

ANNEXE (1) à (9)

TABLE DES MATIERES..... 393